

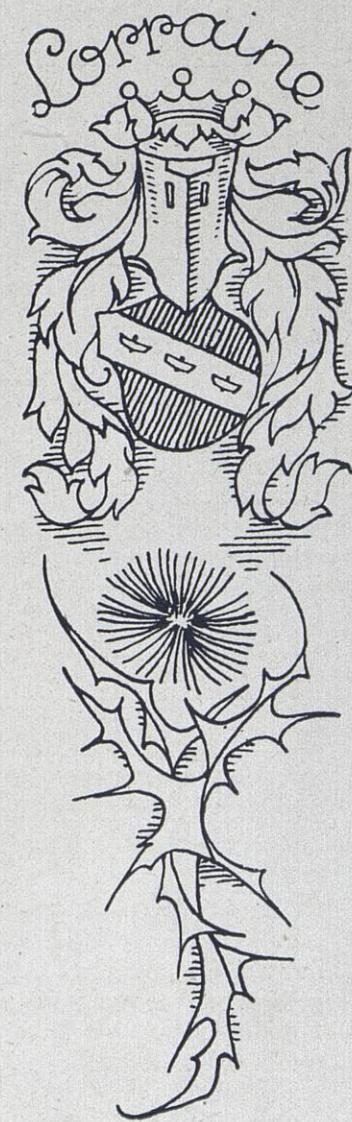
LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3169. — 62^e Année.

SAMEDI 14 SEPTEMBRE 1918

Prix de ce numéro : 4 francs.

Rédacteur en Chef : ALFRÉD-JOUSELIN



DÉCLARATION DES DÉPUTÉS D'ALSACE-LORRAINE

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE. — Bordeaux, 17 Février 1871.

... En foi de quoi nous prenons nos concitoyens de France, les gouvernements et les peuples du monde entier, à témoin que nous tenons d'avance pour nuls et non avus tous actes et traités, vote ou plébiscite qui consentiraient abandon, en faveur de l'étranger, de tout ou partie de nos provinces de l'Alsace et de la Lorraine.

Nous proclamons, par les présentes, à jamais inviolable le droit des Alsaciens-Lorrains de rester membres de la nation française, et nous jurons, tant pour nous que pour nos descendants, nos enfants et leurs descendants, de revendiquer éternellement et par toutes voies envers et contre tous usurpateurs.

J. Melchior
J. Godard
P. Daudet
H. Varroy
J. Noblet
A. Payen

Sous la main de
M. Pitot

M. Pichot

M. Dornier

M. Hartmann

M. Charles Doerr

M. Bruck

M. Schaeffer

M. Berlet

M. Leller A. Roy
M. Edouard Desbœuf

M. Sa... Reproductif
M. Yachard A. Henrot
M. J. Ollivier



L'ALSACE-LORRAINE RÉDIMÉE et RÉDEMPTRICE

NEUTRE. — Vous connaissez mes sentiments. Je vous admire et je vous aime. Vous êtes à mes yeux la nation élue, que l'invasion a meurtrie sans l'abattre et dont la résistance a grandi la gloire. Ici même j'entends vos adversaires vous rendre hommage et il n'est pas jusqu'à vos ennemis qui n'avouent leur surprise, où il entre une sorte de respect craintif. Après tant de sang versé, tant de ruines et tant de deuils, votre héroïsme a sauvé votre honneur. Mais l'heure de la paix a sonné. Je vous aiderai à la conclure pour que la France vive.

LA FRANCE. — Vous m'admirez, mais vous ne me comprenez pas. Vous m'aimez, mais non comme je le mérite. Mon honneur ne consiste pas à me battre bien ; il est moins dans mon courage que dans mon idéal. En face de moi, il y a aussi des soldats qui savent mourir, mais ils sont enchaînés à une cause injuste.

Je suis fière et forte de mon droit. Quand on fait la guerre dans un but de conquête, on peut limiter ses appétits et transiger sur l'étendue des territoires que l'on s'annexe. Quand on subit la guerre sur son propre sol occupé, on ne traite pas avec l'envahisseur. Je suis l'héritière de la tradition révolutionnaire.

A quoi m'servirait la vie si je lui sacrifiais l'honneur ? Une et indivisible, je ne peux entendre aucune parole de paix si mon intégrité ne m'est pas restituée et garantie. M'estimeriez-vous si, satisfaite de ma résistance héroïque, je lui donnais pour couronnement une honteuse abdication ? Mes soldats, ceux qui sont morts et ceux qui se battent, méritent et veulent un autre sort. Mes enfants ont été surhumains. Je ne serai pas lâche.

LE NEUTRE. — Je crains, à mon tour, d'être mal compris. Il n'est évidemment pas d'amitié profonde sans estime. Je vous respecte au point de ne pas trouver les mots qui pourraient égaler ma vénération. Je ne vous conseille pas une paix de honte. La France, toute la France, doit être rendue à elle-même. Les départements occupés seront libérés, immédiatement et sans réserve. Je déclare avec vous, et non moins nettement, que leur abandon par l'Allemagne est la condition essentielle de toute négociation....

LA FRANCE. — Quels départements entendez-vous dire ? De même qu'il n'y a pas d'amitié vraie sans estime, il n'y a pas d'estime sincère sans franchise. Je crains entre nous un malentendu.

LE NEUTRE. — Je n'en vois pas de possible. L'Allemagne doit vous restituer les provinces qu'elle a envahies en août 1914.

LA FRANCE. — Et celles qu'elle a occupées en juillet 1871 ? Entre les unes et les autres je ne fais pas de différence. Au regard du Droit et de mes droits, elles sont toutes des *départements envahis*. La date de l'invasion ne peut rien contre le principe absolu qui inspire et justifie toutes mes revendications. Il n'y a pas de prescription contre le Droit. Comment mes enfants de l'Alsace-Lorraine me seraient-ils moins chers parce qu'ils m'ont été arrachés il y a quarante-sept ans ? Je les ai pleurés en silence pour ne pas fournir à leurs bourreaux le prétexte, qu'ils guettaient, d'aggraver leur exil, mais ils sont restés dans mon cœur meurtri et je leur ai conservé à mon foyer la place qu'ils m'avaient, à l'heure de la séparation brutale, suppliée de leur garder.

Un traité odieux m'a imposé une absence douloureuse. Un traité réparateur me restituera toute ma famille et me rendra à elle. Hélas ! des morts innombrables ont vidé mes foyers. Il n'y a que

trop de places pour ceux de mes enfants qui survivent ! J'ai besoin d'eux tous et de leurs efforts unis pour revivifier mon sang épuisé. L'Alsace-Lorraine me reviendra par les armes, mais nos coeurs ne se sont jamais oubliés et abandonnés.

LE NEUTRE. — Je connais, soyez-en bien assurée, tous les monuments immortels par lesquels cette fidélité protestataire s'est affirmée. J'ai souffert de ce long martyre que vos enfants ont supporté avec un stoïcisme sublime. Mais entre l'Allemagne, qui les revendique aussi comme siens au nom de l'histoire, de la géographie, de l'ethnologie et de la langue, et vous, où sera l'arbitre ?

LA FRANCE. — L'Allemagne, en me provoquant, a fait de la force l'arbitre du droit. Avec mes alliés fidèles, je serai la plus forte. Et, cette fois, la force servira le droit. Je suis confiante et sûre de vaincre.

LE NEUTRE. — Je partage votre espoir et je sais votre droit. Je désire votre victoire. Mais je suis effrayé des sacrifices que sa date, encore incertaine et peut-être lointaine, risque de vous imposer. N'est-il pas sur la question d'Alsace-Lorraine un accommodement possible avec l'Allemagne, dont elle est le principal obstacle à la paix, un référendum, un plébiscite, une autonomie, une neutralisation, que sais-je ? Avec de la bonne volonté et de la bonne foi réciproques...

LA FRANCE. — La bonne foi est un mot qui est rayé du dictionnaire de la langue allemande. Il me faut des garanties. Je n'en accepte qu'une : la restitution pure et simple de l'Alsace-Lorraine. Je ne l'exige pas comme une conquête : je la revendique comme mon bien. Que m'importe les discussions ethnographiques et historiques ? Les *doktors* de la *kultur* sauront toujours, malgré la force probante de mes raisons, brouiller les dates et embrouiller les textes ! Seule une solution nette... et honnête doit prévaloir. Vos modalités transactionnelles sont ou la négation ou la contrefaçon du droit. En me déclarant la guerre, l'Allemagne a annulé le traité de Francfort, et ainsi l'Alsace-Lorraine, dont la protestation continue a développé un plébiscite décisif et définitif, réintègre la nationalité française, à laquelle depuis des siècles son cœur s'est donné. L'agresseur de 1914 a remis les choses au point où elles étaient en 1871. Il n'est vraiment rien de plus simple et qui prête moins à discussion.

LE NEUTRE. — J'en conviens au point de vue français. ..

LA FRANCE. — Pas seulement à ce point de vue. La question d'Alsace-Lorraine, si elle est un problème national, a une portée morale telle que sa solution intéresserait la vie du monde entier. Les lois positives ont des frontières : le Droit, lui, n'en a pas. Quand il est lésé, ou quand il est réparé, sa blessure ou sa revanche affectent l'honneur de tous les peuples. Je suis, sans l'avoir voulu, un symbole. C'est de mon sort que la paix prendra sa signification, même pour les nations qui n'ont pas été mêlées à la guerre. L'Alsace-Lorraine rédimée sera la rédemptrice du Droit dans le monde.

Vouis Barthou

de l'Académie Française,
Ancien Président
du Conseil des Ministres.



L'AVENIR DE L'ALSACE-LORRAINE

Le jour où nos soldats et nos diplomates, auront conquis à la France, et on peut le dire au monde civilisé, la paix du droit qui réparera le crime de la force, lorsque l'Alsace et la Lorraine nous seront restituées, il restera pour nos administrateurs un rude labeur à accomplir, puisqu'ils auront à effacer les 47 années de domination allemande qui pesèrent sur les provinces perdues, et à réincorporer dans la République la « terre d'empire ».

Leur premier devoir consistera à faire rentrer dans le cadre de la France les chères provinces retrouvées. Pour consacrer solennellement l'idée de ce retour, on a employé trop de formules ambiguës, qui ne sont ni l'expression de la vérité historique, ni celle de notre droit ; on a parlé de désannexion, de consultation postérieure à la réunion à la France, de plébiscite, de consécration par la Société des Nations. Pourquoi faut-il que l'amour des formules de transaction et de théorie nous conduise à obscurcir une notion qui est pourtant extrêmement claire ? Cette notion, la voici : les départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, une grande partie de ceux de la Moselle et de la Meurthe nous ont été arrachés par la contrainte et par la violence contre le droit et contre l'histoire ; le jour où la justice triomphera, ces mêmes départements doivent être réintégrés dans l'unité nationale. De cette idée très nette et très simple, découle la formule de réorganisation administrative qui s'impose.

Il faudra, en évitant de disloquer le département de Meurthe-et-Moselle et le Territoire de Belfort, qui pendant la période de transition, devront conserver leur forme actuelle, refaire les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle, avec Colmar, Strasbourg et Metz, comme chefs-lieux. Peut-être sera-t-il nécessaire, en raison même de la législation transitoire qui devra nécessairement s'appliquer en Alsace et en Lorraine, de placer au-dessus des trois Préfets mis à la tête de chacun des départements, un Haut Commissaire du Gouvernement chargé d'assurer l'unité, la continuité et la rapidité dans l'action administrative. Au surplus, si la France brisait ses cadres administratifs actuels et si on se décidait à constituer la région, il y aurait là une réforme qui, pour l'Alsace et pour la Lorraine, simplifierait singulièrement le problème administratif.

Mais, s'il s'agit de faire rentrer sans délai la vie des pays alsacien et lorrain dans le cadre de l'organisation administrative française, il ne peut être question d'appliquer immédiatement toutes les parties de la législation française. Certes, c'est le but à atteindre, c'est celui qu'il faut rechercher avec d'autant plus d'énergie

que notre régime de démocratie s'adaptera avec une grande facilité aux dispositions de l'esprit alsacien ; d'ailleurs, on ne peut songer dans une République égalitaire comme la nôtre, à consentir et à appliquer, si ce n'est à titre transitoire et tout à fait provisoire, deux législations différentes. Cependant, nous traverserons une période, dans laquelle, s'il n'est pas douteux que le cadre administratif doit être tout de suite établi, les lois qu'on fera jouer dans ce cadre devront tenir compte des faits. Or, les faits, c'est que depuis plus de 45 ans, l'Alsace et la Lorraine sont hélas ! séparées de la France, et qu'elles l'ont été au moment où notre pays était une France impériale ; beaucoup de règles qui sont des survivances de ce régime y ont persisté, tandis que le reste de la France évoluait rapidement dans les institutions républiques. De là, la nécessité de consentir, en s'efforçant d'aboutir rapidement à l'unité complète, une législation de transition, capable d'assurer sans heurt et sans rupture d'équilibre, le développement matériel et moral de l'Alsace et de la Lorraine.

L'annexion à l'Allemagne en 1871 a été pour nos deux provinces un bouleversement profond des conditions économiques dans lesquelles elles vivaient. Beaucoup de produits alsaciens se sont vu interdire tout d'un coup les débouchés auxquels ils étaient habitués du côté français, tandis que sur le marché allemand, ils n'avaient point encore leur place faite. Le jour de la réintégration, il y aura des modifications analogues à rebours, et il faudra, tant par les clauses du traité que par les dispositions législatives que nous prendrons à l'égard des nouveaux départements, atténuer le plus possible les conséquences du déséquilibre qui ne manquerait pas de se produire si on n'y prenait garde. Mais il ne faut pas s'exagérer le péril du changement dans le régime matériel et économique. Les familles alsaciennes qui ont supporté dans un inaltérable sentiment d'amour et de fidélité, tous les sacrifices et toutes les amertumes pour maintenir dans leurs industries la tradition française, pour les faire vivre quand même dans une atmosphère nouvelle, étrangère et hostile, ne demanderont qu'à rendre la transition facile dans leur joie de se ressouder à la Nation française. De même, nos compatriotes accueilleront avec trop d'enthousiasme le retour des Alsaciens et des Lorrains pour que leur volonté n'aile pas au-devant des légitimes désirs de ces derniers.

Au point de vue moral comme au point de vue économique, c'est aussi du commun effort des Alsaciens-Lorrains revenus à la France et des Français retrouvant les frères arrachés de leurs bras, que devra sortir le régime transitoire préalable à la fusion.

Il ne peut être en aucun cas question pour nous de revenir sur nos lois de laïcité, soit qu'elles s'appliquent au régime du culte, soit qu'elles concernent celui de l'enseignement ; ce qui est acquis dans ces deux ordres d'idées, est intangible pour l'immense majorité des Français. Et cependant, ceux qui, comme moi, sont attachés de toute leur énergie à cette idée comprennent parfaitement qu'il ne peut être question en Alsace du bouleversement soudain du régime moral sous lequel elle est habituée à vivre. Il ne faut pas négliger la situation très particulière de ce pays, où trois confessions vivent côte à côte en bonne intelligence et où la population, si vraiment libérale, si détachée qu'elle soit des étroittesses d'un sectarisme agressif, tient essentiellement à des traditions qu'elle entoure d'une sorte de respect familial.

Là encore, on peut considérer que la transition sera rapide et facile, en envisageant ce qu'est le fond même de l'esprit public en Alsace-Lorraine. Pourquoi depuis 1871 les Alsaciens-Lorrains se sont-ils cabrés à tout propos ? C'est parce qu'ils étaient contre l'Allemagne, et qu'ils se servaient à tout moment et à toute occasion des libertés municipales et administratives que leurs anciennes institutions leur laissaient, pour protester contre l'administration absolue, hautaine et rude qu'ils subissaient ; ils rappelaient volontiers les échos de leur vieilles libertés, et ils se servaient de celles-ci, avec la finesse et le bon sens qui sont leurs qualités maîtresses, contre le régime détesté. Au lendemain de la réintégration dans la patrie française, l'évolution que leurs frères leur demanderont d'accepter, avec toute la tendresse dont ils sont capables, s'exercera au contraire dans le sens du vieux démocratisme alsacien, et elle leur sera d'autant plus facile, qu'elle s'effectuera dans la joie du retour ; on fera du plus large cœur confiance au régime nouveau parce qu'il sera français. D'ailleurs, notre devoir ne sera-t-il pas de faciliter aux Alsaciens-Lorrains, du même cœur ouvert par la même joie, cette évolution nécessaire, de ne pas chercher, dans un désir inconsidéré d'unité théorique, à faire brusquement et d'un seul coup l'assimilation complète, et d'apporter enfin, dans l'ensemble de la législation transitoire, le plus haut esprit d'amour et de confiance ?

Gagnons la guerre, et le reste ne sera plus qu'une de ces belles œuvres simples, pures et saines, qui se dressent et qui s'élèvent toutes seules, dans l'enthousiasme et dans le bonheur, à condition qu'on les conduise avec méthode, bon sens et réflexion.

RENÉ BESNARD,
Député, ancien Ministre.

Les Souffrances de l'Alsace pendant la Guerre



Après quarante-trois ans pendant lesquels l'Alsace avait subi l'humiliation de la défaite et les rigueurs de la domination étrangère, la guerre l'a soumise en 1914 à un régime de terreur qui dépasse tout ce que le pays annexé avait subi, même pendant l'occupation de 1870. Aux faits de guerre, avec toutes leurs angoisses et leurs ruines, vinrent s'ajouter, pour les hommes valides, la nécessité de rejoindre l'armée ennemie et de se laisser mener dans ses rangs contre les défenseurs de la patrie à laquelle les coeurs étaient restés fidèles, pour les autres, restés au pays, les dures privations matérielles et les dépressions morales provoquées par l'annonce officielle de victoires allemandes, vraies ou fausses. Depuis la surveillance sournoise de la police et les mesures préventives d'arrestation et d'internement jusqu'aux jugements draconiens des tribunaux civils et des conseils de guerre, rien ne fut épargné à la population d'Alsace et de Lorraine pendant ces trois années d'épreuves et de misère où peu de bonnes nouvelles parvinrent aux annexés pour les reconforter et soutenir leur énergie et leur foi patriotique.

* *

Dès la veille de la mobilisation la population des provinces perdues fut privée de ses chefs politiques lorsque les uns, avertis à temps du danger dont ils étaient menacés, durent prendre la fuite et que les autres furent arrêtés et internés en Allemagne. Le transport en Allemagne des malheureux, qui, sans explication, sans jugement, sans recours, furent enfermés et envoyés outre-Rhin, se fit dans les conditions les plus déplorables et les plus indignes. Tel convoi de Strasbourgeois fut accueilli à coups de pierre et de bâton par la population badoise de Rastadt. Les soldats qui les accompagnaient, ne firent rien pour défendre les Alsaciens. A Karlsruhe, parqués dans une cour, ceux-ci furent exposés aux injures et aux voies de fait de la population admise à les voir, moyennant un droit d'entrée de vingt pfennigs prélevé pour la Croix-Rouge allemande.

Parmi les malheureux forcés à faire de longs trajets à pied, des vieillards succombèrent et furent abandonnés mourants dans les fossés de la route. Certains ont disparu sans que leur famille ait jamais eu de leurs nouvelles, comme l'ancien député Ostermeyer de Rouffach. D'autres, dont la santé fut ruinée par les privations et les mauvais traitements, moururent dans la captivité. Tel fut le cas de Jacques Preiss qui, pendant vingt ans, avait été député de Colmar au Reichstag allemand et y avait inauguré la violente opposition de la nouvelle génération.

La méfiance que l'Allemagne manifestait à l'égard de la population alsacienne, inspira dans l'armée des mesures sévères contre les soldats originaires du pays annexé. Envoyés sur les champs de bataille, ils étaient mis en première ligne dans les postes les plus exposés et étroitement gardés pour y être sacrifiés avant d'avoir pu se rendre aux troupes françaises.

Les Allemands savaient bien pourquoi ils employaient tant de précautions. Malgré toutes les mesures destinées à retenir les Alsaciens-Lorrains dans les rangs allemands, les conseils de guerre de l'empire poursuivaient pour insoumission ou désertion, trente-trois mille annexés qui sont pour la plupart sous les drapeaux français.

* *

Rien n'est plus caractéristique pour l'état actuel du pays annexé que les condamnations innombrables prononcées depuis le début de la guerre contre la population du pays d'empire.

Il suffit d'avoir émis un doute sur la véracité des communiqués allemands, d'avoir exprimé sa confiance dans la victoire des Alliés, ou même simplement d'avoir fait une plaisanterie sur une mesure des autorités, pour être poursuivi et emprisonné. Or, l'Alsacien a gardé malgré tout son esprit critique, son rire moqueur et son ironie mor-

dante. Il en supporte aujourd'hui toutes les conséquences. Je citerai comme exemple cet homme condamné à la prison pour avoir dit que, depuis les règlements sur l'alimentation, on pouvait « faire un sandwich en mettant une carte de viande entre deux cartes de pain ».

Un fait mérite d'être noté : c'est que ces condamnations frappent surtout les gens du peuple qui manifestent ainsi imprudemment leurs sentiments antiallemands. Les martyrs de la cause française sont donc précisément ceux dont les Allemands veulent faire croire à l'étranger qu'ils sont « pour neuf dixièmes allemands » parce qu'ils

de charité qui dirigeait un hôpital à Mulhouse à six ans, M. Brogly, député de Mulhouse, à dix ans de la même peine toujours sous l'inculpation de haute trahison.

De nombreuses condamnations à mort ont été prononcées par les conseils de guerre. Un cas particulièrement scandaleux fut celui d'un entrepreneur de transports de Mulhouse, Alfred Meyer. Requis d'emballer et d'expédier les meubles du château de Bollwiller, pillé par les officiers allemands, il avait noté sur son carnet les adresses auxquelles les envois avaient été faits. Les Allemands décidèrent de supprimer un témoin aussi dangereux pour l'honneur de l'armée allemande. On fit donc un procès à Meyer. Par la promesse d'un jugement plus bénin, on l'amena à avouer avoir fait passer quelques correspondances en Suisse, puis sans égard pour l'engagement qu'on avait pris, les juges le condamnèrent à mort. Il mourut courageusement en criant par deux fois : « Vive la France ».

* *

Lorsqu'au début de l'année 1914, Herr von Jagow déclara qu'en Alsace, les troupes allemandes étaient en « pays ennemi », cette expression ne fut pas seulement une boutade hargneuse d'un fonctionnaire agacé ou rageur. Ce mot fut répété aux troupes allemandes qui, au début d'août 1914, traversèrent le Rhin ou passèrent la frontière prussienne pour entrer en Alsace-Lorraine.

D'après une enquête faite par l'auteur de ces lignes dans des camps de prisonniers allemands, les sous-officiers et les officiers venant d'outre-Rhin avertirent leurs hommes au moment de leur entrée dans le territoire annexé qu'ils étaient dorénavant en « pays ennemi ». Ils leur firent charger les fusils. Plusieurs ajoutèrent qu'« il ne fallait pas parler aux civils, car ils étaient encore plus à craindre que les Français ».

A Thionville, il fut défendu aux soldats lorrains de parler français avec leurs parents qui étaient venus les voir, et leurs conversations furent surveillées par un sous-officier ayant un revolver chargé au poing.

Après les instructions qui leur avaient été données, il est naturel que les troupes allemandes aient commis, en Alsace et en Lorraine, les mêmes excès que dans les autres pays envahis par elles.

Des villages entiers, comme Linthal, Sengern, Dalheim, Bourtzwiller furent incendiés, non pas au cours d'un combat — on ne s'est battu ni à Dalheim, ni à Bourtzwiller — mais froidelement, dans le but d'intimider la population. Pour Dalheim, les Allemands ont avoué avoir pris une mesure de répression. A Bourtzwiller, dont toutes les maisons étaient séparées par des jardins, il a fallu allumer chacun des bâtiments isolés. Des habitants de cette commune, réveillés au milieu de la nuit furent massacrés sur le seuil de leur porte ; d'autres furent fusillés contre le mur de l'église sans qu'on leur ait même donné la raison de leur supplice.

* *

L'Alsace n'aime pas se plaindre ; elle ne fait pas étalage de ses souffrances. Durant l'annexion, elle oubliait volontiers ses douleurs pour ne ressentir au milieu de la lutte, que la joie amère de porter des coups à un adversaire séculaire. L'ironie et les sarcasmes de l'humour alsacien permettaient aux annexés de supporter leur sort.

Aujourd'hui devant la dictature militaire qui sévit chez eux, cette consolation et ce soutien leur sont enlevés. Condamnés à l'inaction et forcés de cacher leurs sentiments, ils restent inébranlables quand même, soutenus qu'ils sont par leur haine de la tyrannie allemande, leur foi dans les destinées de la France et leur confiance solide dans le triomphe du Droit et de la Liberté.

PAUL-ALBERT HELMER.



« QUAND MÊME !... »

L'un des superbes groupes que la France doit au ciseau du grand et regretté maître Antonin Mercié.

parlent généralement le dialecte alsacien et ne connaissent pas toujours le français.

D'autres procès, très fréquents, ont été faits à des personnes qui avaient salué, du geste ou de la parole, des prisonniers français que les Allemands promenaient par les rues des villes et des villages pour impressionner la population, ou encore à des personnes qui avaient donné des soins à des blessés français.

Il suffit de peu de chose aux juges allemands pour entamer des poursuites sous l'inculpation de haute trahison. Un juge alsacien du tribunal de Metz est l'objet d'une pareille enquête parce que, réfugié en France, il avait écrit à sa sœur qu'il ne reviendrait dans le pays qu'après que celui-ci serait redevenu français. Le juge de Cernay a été condamné à trois ans de travaux forcés, une sœur





ANDLAU

L'Alsace et la Lorraine pittoresques



UAND ON PARLE de l'Alsace-Lorraine, souvent il ne s'agit guère que de l'Alsace. L'Alsace reste si belle ! L'Alsace était si riche ! Par ses paysages comme par ses légendes, par ses costumes comme par son dialecte, l'Alsace attire irrésistiblement l'attention du touriste et s'empare à jamais de sa mémoire.

Le vent d'Alsace qui vient de jouer dans les sapins et les vignes en fleur nous apporte leur parfum comme une caresse. Nos yeux sont enchantés par la forme harmonieuse et souple des montagnes. De toutes parts se révèlent des tableaux d'un délice imprévu : ce sentier en lacets où cheminent nos rêves, ce joli ruisseau bordant un coin de prairie, ce bouquet d'arbres fleuri comme un bouquet de mariée, ce village ! On sait la beauté des maisons rustiques, à comble si fier et à si belle ossature de poutrilles brunes. Quelques-unes d'entre elles, coiffées d'un toit débordant, portent un oriel, tourelle gracieuse accrochée à la muraille et décorée d'écussons où figurent les armes de quelque corporation. En presque toutes, on distingue, à travers les vitres bien ajustées, une lumière qui semble un tendre fanal d'hospitalité.

Dans la plaine d'Alsace, ce « beau jardin », la variété des productions enivre les yeux : céréales de toute espèce, arbres de toute essence, fleurs et fruits de toute variété, houblonnières superbes, et vous, nobles vignes qui, de la plaine où vous régnez, grimpez si allègrement aux pentes des montagnes !

Voici d'autres pentes où les prés et les bois alternent, comme d'exquises strophes.

Le seuil des Vosges est une région de verdure triomphale. Au ras de l'herbe, sous les touffes d'aulnes, l'eau est si pure qu'elle paraît sombre. Soudain, la montagne surgit de nouveau, et les sapins s'y multiplient. Au loin, sur les cimes, paissent des vaches blanches, rouges ou noires que la distance fait ressembler à de gracieux jouets. Nos belles forêts ! Par l'annexion, l'Allemagne, en 1871, a arraché, de notre patrimoine forestier, un neuvième en étendue et un sixième en valeur : près de trois cents millions de francs qui s'ajoutent aux cinq milliards de la rançon (1).

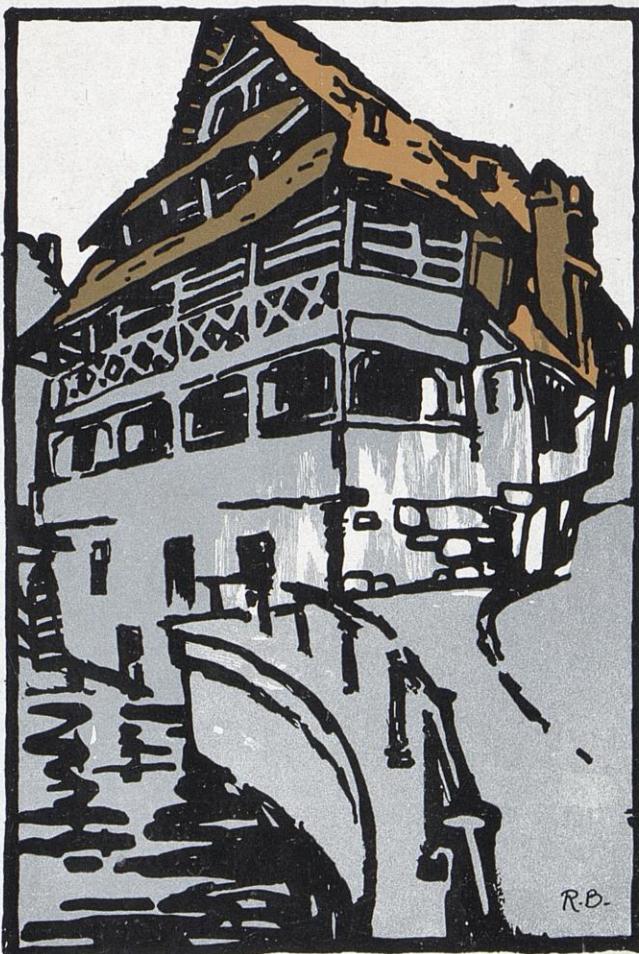
Les forêts vosgiennes, aujourd'hui pleines de pièges, semblent souverainement pa-

sibles. Sous leurs profondeurs végétales, aux flancs des montagnes, elles abritent des parcs d'artillerie, des monceaux d'obus, des cantonnements, des routes stratégiques. Par ces routes, notre automobile arrive, comme sur du velours, à cent pas des lignes allemandes et, dans cette pénétrante douceur des choses, nous entendons tour à tour le canon du Linge, du Reichsacker, de l'Hartmannswillerkopf.

Que de fois, avant la guerre, nous avons parcouru en tout sens cette région où, tout enfant, nous avons été guidé par la main de notre père, aussi vaillant promeneur que savant botaniste ! Aussi, de tous les chemins et des moindres sentiers vosgiens, des deux côtés de la ligne de feu, conservons-nous un pieux souvenir ! Cependant, beaucoup de ces chemins étaient un peu difficiles. Impossible d'imaginer, passant par là, les charrois d'une grande armée. Mais notre grande armée s'est mise à l'œuvre. Elle a accompli un de ces travaux qui ont fait la gloire de Rome. Saluons-le. Plus de 150 kilomètres de routes ont été exécutés par elle, à flanc de montagne. Au milieu des neiges hivernales comme dans l'atmosphère ardente de juillet, nos soldats, pour la plupart des territoriaux, tracèrent, creusèrent, construisirent, achevèrent, avec un soin exquis, disons mieux, avec une élégance toute française, ces routes qui demeureront sans fin celles de la Victoire. L'une d'elles s'appelle la route Joffre. Honneur à ces terrassiers innombrables qui ont donné à un de leurs chefs-d'œuvre le nom du Maréchal de la Marne, surnommé, à cause de son amour des travaux d'art, Joffre le terrassier.

De la voie principale, parallèle à la ligne de feu, partent des rameaux drus et commodes qui nourrissent les postes de ravitaillement. En bordure, glissent des rails Decauville. Pour la partie reconquise des Vosges où n'aboutit pas encore le chemin de fer à voie normale on a installé des câbles aériens sur lesquels vont et viennent des bennes chargées jusqu'au bord. En tout sens, c'est un continual défilé de mulets et de bœufs, conduits par des muletiers et des bouviers militaires. Il y a, en outre, des chiens d'Alaska qui jappent déjà de plaisir à la pensée des belles et vertes promenades prochaines.

Ici, tout respire la confiance, la foi guerrière et l'héroïque allégresse. Comment en serait-il autrement ? Les troupes que nous rencontrons sont dans un des plus beaux et des plus virils pays du monde. Ajoutons que, sous leur général, un de nos vaillants compatriotes, elles ont remporté de



STRASBOURG

(1) Il convient de rappeler que, en 1871, nos forêts d'Alsace et de Lorraine ont été livrées sans que l'on songeât à faire entrer en ligne de compte la valeur des arbres sur pied.

Le Monde Illustré



ROUFFACH

très clairs succès sur l'Aisne, dans la dure région de Soupir. Aujourd'hui, pour se refaire, elles font la guerre de montagne. Cette sorte de guerre implique de rudes besognes. Depuis qu'on a renvoyé les vieilles classes et multiplié les permissions agricoles, les combattants sont forcés de creuser eux-mêmes leurs tranchées. Et ici, souvent, ce n'est pas la bêche mais le pic qu'ils doivent employer, en plein porphyre. Par moment, posant leur pic à côté de leur fusil, ils regardent au loin.

— Ce village, c'est Stosswihr, le beau village sur la Fecht de la Petite Vallée.

— Et cette ville avec deux clochers, l'un carré avec deux tourelles rondes, l'autre en flèche élancée ?

— C'est Munster, notre pauvre ville qui n'est pas encore délivrée. Suivez la vallée de la Fecht. Ces maisons blanches, ce sont les casernes de Colmar. En août 1914, quelques-uns d'entre nous y sont entrés. Tous, nous y rentrerons. Cette ligne de vapeur grise où le soir semble effeuiller des violettes, c'est le Rhin. La cathédrale de Strasbourg est située vers notre gauche. Ces blancheurs près du Rhin, c'est Vieux-Brisach où les gendarmes m'ont arrêté avant la guerre. Avec une longue-vue, j'apercevais la cathédrale devant laquelle j'ai passé menottes aux mains, pour me rendre à une salle voisine où j'ai subi les interrogatoires les plus désagréables de ma vie.

Y a-t-il une seule de ces montagnes, de ces rivières, de ces sources, un seul de ces monuments où ne s'attache quelque légende ? Voici celle de Saint-Ulrich, celle de Rouffach, celle d'Eschery, celle de Sainte-Odile, celle des Hardvibles... Chaque cité a sa sainte ou son saint, dont la vie devenait sans cesse plus éprouvée, plus héroïque et plus édifiante. Andlau possède sainte Richarde ; Hunawihr, sainte Hunna ; Saint-Hippolyte, saint Fulrade ; Schlestadt, sainte Foi ; Dompeter, sainte Pétronille ; Guebwiller, saint Léger ; Ebersmunster, saint Arbogast ; Haslach, saint-Florent ; Thann, saint Thiébault ; Ammerschwihr, saint Déodat qui, de l'autre côté des Vosges, s'appelle saint Dié. Strasbourg disait : « Voici la chaire où a prêché saint Bernard ». Molsheim disait : « Voici la place où s'est arrêté Jésus, accompagné de saint Pierre. » Par-

fois, les souvenirs mythologiques s'ajoutaient aux souvenirs chrétiens. Colmar disait : « Voici la massue qu'Hercule a laissé tomber en passant ».

A ce trésor intellectuel, où la vieille Alsace révèle sa générosité pleine de dévouement, de rêve et de foi et son observation pleine de clairvoyance, de précision et de sagacité, s'ajoutent les témoignages de sa fidélité à la France. Avec quel mépris les Alsaciens, qui ont trente siècles de liberté et de civilisation, ont vu s'installer chez eux des barbares, fils des serfs de Brandebourg et de Poméranie, qui prétendaient leur apporter une kultur !

Les fils ont partagé les sentiments des pères. Vers le sommet du Honeck, quelques mois avant la guerre, on vit monter une centaine de jeunes garçons de douze à quinze ans. Leur costume et leur tenue étaient d'une simplicité et d'une élégance toutes françaises. Chacun d'eux avait à la main un long bâton ferré et portait en bandoulière son manteau roulé. Ils marchaient d'un même pas, avec autant d'allégresse que de correction. Les deux maîtres qui les surveillaient restèrent sur le territoire annexé, près d'un gendarme de garde.

— Qu'est-ce ? demandèrent des touristes français.

— Les élèves d'une école de Mulhouse, en excursion dans la montagne.

Une fois ces jeunes gens arrivés sur la terre française, trois d'entre eux, sortant des rangs, firent signe aux autres de s'aligner. Cet ordre fut exécuté dans la perfection. Nouveau geste de commandement. Tous déroulèrent leur manteau, en tirèrent un petit drapeau français, l'attachèrent à l'anneau de leur bâton ferré et, d'un même mouvement, présentèrent les armes à la France. Troisième commandement. Chacun d'eux planta son bâton devant lui et mit un genou en terre. Puis, d'une commune voix, tous entonnèrent le couplet ajouté à la *Marseillaise* : « Nous entrerons dans la carrière ». À la dernière note de la chanson, ils portèrent le drapeau à leurs lèvres, puis l'enlevèrent du bâton, le replacèrent dans leur manteau roulé avec soin et, du même pas correct, allèrent rejoindre les maîtres.

Que faisait le gendarme allemand ? Il tournait le dos. Peut-être ne connaissait-il que trop bien ce qui se passait, mais il n'avait pas à s'occuper d'une manifestation sur le territoire français. S'il adressa un rapport à l'autorité, il ne lui apprit rien de nouveau. Le cœur de l'Alsace appartient à la France.

* *

Dès qu'il parvient aux frontières de la Lorraine, le voyageur qui regarde fuir le paysage a, tout à coup, la pleine perception de ce qu'est le travail des champs. Il voit la terre rouge se fendre lentement sous une charrue que traîne un attelage de six ou huit chevaux. Comme



RIQUEWIHR



SCHERWILLER

Le Monde Illustré



WISSEMBOURG

il se sent loin de ces sols faciles où un seul cheval suffit allègrement à la tâche ! Voilà une vraie terre à blé, et voilà ce qui s'appelle un labour.

L'horizon poudroie de soleil. Les montagnes lointaines sont légères comme des nuées bleues. Une lumière d'or subtilisé fait étinceler la plaine. Sur les seigles joue un joyeux reflet violet. Entre un champ et une forêt se dresse une ferme : magnifique porte de grange, fenêtres aux volets de chêne, beau toit brûlé, laborieuse et superbe tranquillité.

La Lorraine, c'est la terre sacrée qui va de Douaumont à Gerbéviller, de la côte 304 à Nomeny, des côtes de Meuse au Donon, des défilés de l'Argonne aux cols des Vosges.

La vallée de la Moselle, jusqu'à Metz, avec ses longs coteaux

nus sur la rive droite et plantés de vignes sur la rive gauche, a une harmonie, une souplesse et une noblesse dont le cœur s'emplit en même temps que les yeux. Ça et là, sur les coteaux, une arête vive et un paratonnerre vous révéleront un fort. La belle rivière au large cours est si française, si français sont les villages qui s'y mirent avec leurs toits roses et leurs arbres élancés, qu'il faut un douloureux effort pour comprendre que vous êtes en pays annexé. Dans la campagne, vous n'entendez parler que notre langue.

Traversons la campagne messine de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire du monument de Noisseville au monument de Mars-la-Tour. Le paysage messin est au nombre des plus délicieux. Au loin, la ville de Metz se dessine dans la plaine de vergers et de prairies. Plus haut, des vignes. Plus haut encore, une vaste, mystérieuse et superbe couronne de forêts.

Cité de Metz, si cruellement tourmentée par l'ennemi pendant un esclavage d'un demi-siècle ! Dans nos villages de la Lorraine annexée, jusqu'en août 1914, presque tout était demeuré intact : maison carrée aux murs gris, aux toits rouges ; vergers aux mirabelliers d'or rouge, menus ruisseaux jaseurs sous les grands peupliers. A Metz, au contraire, la pioche et le pic de l'ennemi se sont attaqués sans trêve à tout ce qui est français : remparts avec leurs bastions, leurs tours, leurs portes, leurs poternes et leurs échauguettes ; nobles rues classiques, vieilles ruelles romantiques, rivière aux perspectives pittoresques, cathédrale merveilleuse devenue un monument de martyre.

Etes-vous artiste ? Vous visiterez la Lorraine. De la plaine à la montagne, les paysages se succèdent avec une ravissante variété. Et quelle intensité de coloris ! Un village lorrain, en un beau jour d'été, une forêt lorraine en un beau soir d'automne : voilà de quoi faire pâlir les palettes les plus opulentes.

Etes-vous archéologue ? Vous visiterez la Lorraine. Elle abonde en vieilles églises, en vieux meubles, en vieilles faïences, en vieilles gravures. Après avoir contemplé ses chapelles, ses cathédrales, ses tours, ses porteries, ses ruines (hélas ! tant de ruines neuves !), vous pourrez découvrir d'ex-

quises choses à travers les vitres des plus humbles maisons ou même en poussant la porte des boutiques de bric-à-brac.

Etes-vous philologue ? Vous visiterez la Lorraine. Vous retrouverez, dans les villages de la Moselle, de la Meurthe et de la Meuse, le vieux dialecte aux intonations un peu assourdies, mais aux expressions si brèves, si fortes et si pittoresques, la langue dans laquelle Jeanne d'Arc pensait, la seule langue que Claude Gelée parlât couramment.

Etes-vous gourmet ? Vous visiterez la Lorraine. Votre palais devra d'heureuses surprises aux vins délicats des coteaux anonymes et aux fines pâtisseries des fours inconnus.

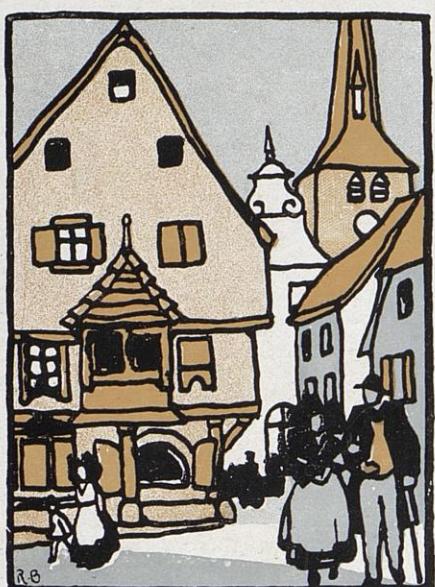
Etes-vous psychologue ? Vous visiterez la Lorraine. Les gens des villes, des bourgs et des villages vous offriront les plus curieux sujets d'études. Le poète latin Ausone qui, au IV^e siècle de notre ère, descendait la Moselle, notait dans ses vers que « la race a un esprit joyeux sous un front sévère ». Le front sévère vous frappera d'abord ; l'esprit joyeux vous fera ensuite bon accueil.

Etes-vous chasseur ou pêcheur ? Vous visiterez la Lorraine. Il y a du gibier dans nos forêts et dans nos sillons ; il y a surtout, dans nos cours d'eau et jusque dans nos ruisselets, de délicieux poissons ; le goujon dodu happerà votre hameçon avec un candide appétit, mais la frétilante truite brune ne fera l'ornement de votre panier que si vous vous montrez plus alerte et plus rusé qu'elle.

Etes-vous poète ? Vous visiterez la Lorraine. Ses chansons, ses légendes, ses anecdotes savoureuses presque ignorées seront pour vous d'excitantes aubaines, et, devant la grâce pénétrante de ses horizons, dans le parfum mêlé de ses prairies et de ses bois, votre âme se sentira irrésistiblement inspirée.

Etes-vous historien ? Vous visiterez la Lorraine. A chaque pas, les plus tragiques et les plus gracieux souvenirs se lèveront comme une nichée de colombes ou comme un vol d'aiglons. Tel sommet lorrain, par exemple le mont Julien qui surgit en face de la maison de Jeanne d'Arc, réunit, comme en un Panthéon idéal toutes les grandes images de toutes nos grandes époques : gauloise, gallo-romaine et française.

Etes-vous simplement un bon Français qui ne se pique de rien ? Vous visiterez la Lorraine. Terre de rude labeur, toujours à



TURCKHEIM



CHATENOIS

Le Monde Illustré



OBERNAI

l'avant-garde, elle aura été, dans la guerre du Droit, le bouclier de la France. Bouclier saignant, dont vous saluerez les cicatrices avec une pieuse reconnaissance.

L'esprit lorrain aime le sérieux jusque dans la gaieté. Pour caractériser son flegme, les anecdotes abondent, à la fois amusantes et édifiantes. On n'a que l'embarras du choix. Mais, avouons-le, c'est un rude embarras. Citons celle-ci, qui nous plaît particulièrement, parce qu'elle ressuscite pour nous le bon rire cordial des aïeux. Un inspecteur des écoles venait de visiter le village de Vathiménil. Il se disposait à partir pour Moyen.

— La route de Moyen, c'est bien, n'est-ce pas, celle qui monte tout droit au sortir du village ?

Il pose la question à un petit garçon qui, nez au vent, les mains dans ses poches, le bonnet sur la tête, est campé devant la porte de la grange paternelle. Le petit garçon répond :

— Vous voyez bien ce gros poirier, sur la route, en haut de la côte ?

— Je le vois.

— Eh ! ben, allez vers lui tout droit.

Vous serez à moitié chemin de Moyen.

— Merci, mon petit ami. Mais où donc est ton bonnet ?

— Mon bonnet ! répliqua en dialecte le petit garçon. Si vous ne voyez pas mon bonnet, vous n'êtes pas fichu de voir notre poirier. (*Mô bounot, Si vô n'voy-è-me mô bounot, vô n'ôt'mi fichu d'voir not' poiré.*)

Ainsi le petit garçon, avec un flegme ironique, feignait de ne pas avoir compris la leçon de politesse qui lui avait été donnée en récompense d'un renseignement, leçon qu'il sentait bien méritée et dont au fond il rougissait.

Quels sont les traits communs du caractère alsacien et du caractère lorrain ? Tous ceux qui ont vécu en Alsace et en Lorraine tombent d'accord pour répondre : l'amour du foyer, la ténacité laborieuse, la distinction simple et affable, la bravoure, le respect de la parole donnée, l'habitude de la réflexion, le sens de la mesure, l'ingéniosité féconde en initiatives, l'esprit de charité, le souci de la liberté et de la dignité, le culte de l'idéal, le culte du patriotisme.



THANN

De tout temps, l'Alsace et la Lorraine ont fait admirer au monde leur courage sur les champs de bataille, leur habileté dans l'industrie et les arts industriels, leurs nobles travaux en matière de science, d'histoire, de droit, de diplomatie, d'économie politique, leurs admirables innovations philanthropiques. On chercherait en vain une autre province de France apportant plus de pure gloire au nom français.

Nous ne revendiquons l'Alsace-Lorraine ni à cause de sa beauté, ni à cause de sa richesse. Ces deux provinces seraient-elles plus pauvres que le coin le plus déshérité de la Champagne pouilleuse, que nous les revendiquions avec la même énergie. Un peuple qui consent à la mutilation est mûr pour le partage. Il importe cependant de signaler la richesse de l'Alsace et de la Lorraine, pour faire comprendre à quel point l'ennemi tient à elles.

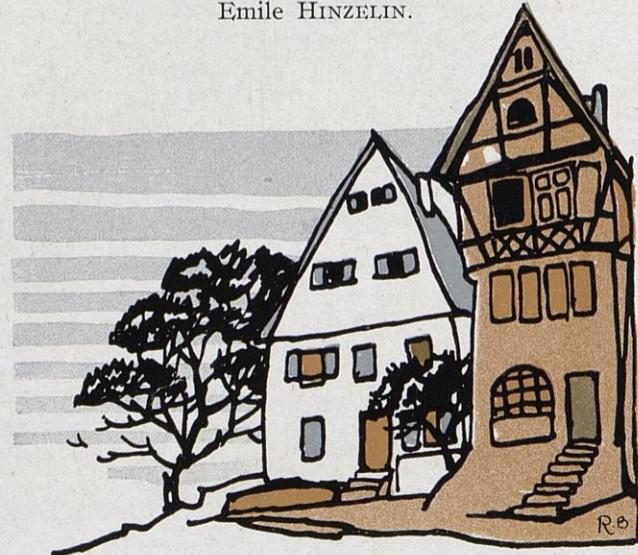
La Lorraine encore annexée possède des mines de fer évaluées à 1.800 millions de tonnes, c'est-à-dire à 12 milliards de francs. Le bassin de la Sarre a vingt millions de tonnes de houille. En Haute-Alsace, les gisements de potasse sont estimés à une valeur de soixante milliards. En 1912, l'agriculture allemande consomma 470.000 tonnes de sels de potasse purs, tandis que la France n'en consommait que 28.000. Ajoutons les huiles minérales de la Basse-Alsace, les salines de Dieuze, de Château-Salins, les gisements d'asphalte de Lobsann. Les ingénieurs les plus expérimentés affirment que les mines d'Alsace-Lorraine

peuvent rapporter deux cents millions par an. Les régions françaises que l'Allemagne s'est annexées au cours du siècle dernier équivalent, par la richesse du sol et du sous-sol, au moins à une vingtaine de nos départements français. C'est uniquement pour une conquête nouvelle que l'Allemagne a préparé la guerre depuis quarante-cinq ans et s'est ruée sur nous. L'héroïsme de nos soldats, le courage des populations civiles brisent ses rêves et libèrent l'Alsace-Lorraine qui nous reviendra demain.

Emile HINZELIN.



KAYSERSBERG



DAMBACH



L'ALSACE et la Guerre LORRAINE

La première chose qu'il convienne d'établir, c'est que l'Alsace-Lorraine qui forme, aujourd'hui, l'objet de tant de discussions, ne peut être rendue responsable de la guerre ; elle n'a jamais voulu être l'occasion directe d'un conflit dont la gravité ne lui échappait pas, et, depuis longtemps, elle se demandait anxieusement si sa libération valait les deuils et les ruines qu'une guerre entre la France et l'Allemagne ne pouvait manquer d'amonceler, alors surtout qu'aux côtés de ces deux nations devaient venir se ranger presque tous les peuples du monde.

C'est pour cela que l'Alsace-Lorraine avait tacitement décidé de ne provoquer aucune difficulté dont les suites pouvaient facilement devenir redoutables, et pour qu'on ne puisse pas l'accuser de vouloir déclencher la guerre, elle avait pris le parti de ne jamais parler ni de revanche, ni de protestation et de laisser les événements suivre leur cours naturel. Elle se contentait de nourrir, au fond de son cœur, la secrète espérance que l'heure de la délivrance finirait bien par sonner, puisqu'il arrive toujours un moment où le bon droit et la justice doivent triompher de l'arbitraire et de la violence.

Et c'est ainsi que les Alsaciens-Lorrains vécurent, pendant des années dans l'attente du jour fatal et libérateur. Mais comme, en même temps, ils estimaient qu'un peuple ne vaut que par la fidélité à ses traditions, ils résolurent de défendre, avec la dernière énergie, ce qu'ils considéraient comme leur patrimoine national, sans demander à personne de leur venir en aide dans la lutte qu'ils avaient à soutenir. Ils mirent leur amour-propre à sauvegarder, tout seuls, la dignité de leur patrie, comme des enfants ne s'en remettent à personne du soin de défendre l'honneur de leurs parents quand il est injustement attaqué.

Il n'est pas nécessaire de préciser le sens que les Alsaciens-Lorrains entendaient donner à leurs légitimes revendications ; qu'il suffise de savoir que la lutte contre la germanisation — c'est-à-dire, en somme, le maintien de l'idée française — faisait la base même de leur politique nationale.

Toute l'histoire de l'Alsace-Lorraine, au cours du dernier demi-siècle, est faite de ses efforts pour conserver son indépendance morale. Quelles que fussent les péripéties de cette longue lutte et les bannières sous lesquelles se rangeaient les troupes, quels que fussent les chefs qui les dirigeaient, tou-

jours, on trouvera comme inspiratrice des manœuvres cette pensée maîtresse que la dignité même de l'Alsace-Lorraine exigeait qu'elle ne se courbât pas sous la féroce discipline qu'entendait lui imposer l'Allemagne.

C'est de cette pensée que procédaient les efforts



Le G^{al} Hirschauer au milieu de petites Alsaciennes.

faits par les Alsaciens-Lorrains pour obtenir leur autonomie, c'est-à-dire la facilité pour eux de débarrasser leur maison de tous les miasmes germaniques qui, peu à peu, la rendaient inhabitable.

Cette autonomie, on ne saurait trop le répéter, ne consistait pas à faire de l'Alsace-Lorraine un pays indépendant comme la Suisse ou la Belgique —

on sait d'ailleurs, aujourd'hui ce que vaut pour l'Allemagne, l'indépendance d'un petit pays — car si l'Alsace-Lorraine avait pu, à ce point, changer son sort, elle aurait réclamé non pas son indépendance, mais son rattachement pur et simple à la France. L'Alsace-Lorraine avait été, de force, cédée par la France à l'empire allemand, elle ne pouvait, par conséquent, d'elle-même modifier un régime qui lui avait été imposé sans son consentement. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'est de demander que ce régime devint celui des Etats composant l'Empire, afin qu'elle put régler à sa guise, et en éliminant tous les éléments étrangers, son administration intérieure.

L'Allemagne n'a jamais pu se décider à accorder à l'Alsace-Lorraine cette autonomie énergiquement réclamée, parce qu'elle ne voulait pas renoncer à la facilité d'exercer sur sa conquête un pouvoir illimité, mais, du moins, était-elle obligée de reconnaître la légitimité des revendications alsaciennes.

Ces rapides explications n'ont d'autre but que de montrer que l'Alsace-Lorraine n'a pas outrepassé la limite des possibilités réelles, et qu'elle n'a jamais créé d'incidents pouvant entraîner des complications dangereuses. Les épisodes fameux de Grafenstaden et de Saverne eux-mêmes, ne doivent être regardés que comme l'expression d'une volonté légitime, et énergique, de revendiquer les droits qui doivent être reconnus à tous les peuples intelligents et libres.

On ne saurait, par conséquent, reprocher à l'Alsace-Lorraine d'avoir mis le feu aux poudres par une conduite imprudente ou inconsidérée, pas plus qu'on ne saurait reprocher à la France d'avoir provoqué un conflit par son impatient désir de rentrer en possession d'un bien qui lui avait été indignement volé. Et si aujourd'hui la question d'Alsace-Lorraine se pose à nouveau devant l'opinion publique, c'est que l'Allemagne dont l'arrogance et l'ambition étaient sans bornes, avait résolu de tenter de nouvelles conquêtes, en sorte que l'Europe presque entière fut obligée de se liguer contre elle pour contenir ses fureurs insensées ; et il faut proclamer bien haut que la reprise de l'Alsace-Lorraine ne doit être considérée que comme une des conséquences — pas la seule, ni peut-être même la plus importante — de la victoire nécessaire de la France. Cette victoire est pour le pays une affaire capitale. Il faut vaincre ou



DANS LES VOSGES. — L'entrée d'une tranchée-abri.



L'ANNEMARIE. — Les vétérans et leur drapeau.



LE MONDE ILLUSTRE

mourir ; car l'existence même de la Patrie est en jeu ; et la reconstitution du domaine intégral de la France est un des moyens les plus propres d'assurer au monde un avenir pacifique.

Telles sont les idées dont il faut, tout d'abord, se pénétrer quand on veut étudier le rôle joué par l'Alsace-Lorraine dans la guerre actuelle.

Et après avoir, de la sorte, dégagé la responsabilité de l'Alsace-Lorraine, je vais essayer de définir le rôle que, depuis le commencement des hostilités, elle a joué, de dévoiler la manière dont elle a compris ses devoirs, et je dirai, tout de suite, que sa situation était terrible car elle se trouvait obligée de concilier les secrets désirs de son cœur avec les cruelles nécessités que lui imposait la loi allemande à laquelle elle était encore involontairement soumise.

Il est aisément d'ailleurs, de se rendre compte des difficultés immenses au milieu desquelles elle avait à se débattre, quand on saura que, depuis 1871, l'Alsace-Lorraine était devenue une proie sur laquelle s'acharnaient toutes les âpres convoitises germaniques. Impuissante et terrifiée, elle avait assisté à l'envalissement méthodique de son territoire par une foule de fonctionnaires, de commerçants, d'industriels venus de toutes les parties de l'Allemagne pour la rançonner, l'exploiter en même temps que pour la germaniser.

D'après le recensement de 1910, l'Alsace-Lorraine comptait 1.800.000 habitants, en chiffres ronds, dont : 174.000 Prussiens, 42.000 Bavarois, 39.500 Badois, 16.700 Wurtembergeois, 8.500 Saxons et 9.500 Allemands des autres Etats de l'Empire.

A ces 290.200 immigrés qui ont gardé leur nationalité d'origine, il faut en ajouter plus de 100.000 qui ont acquis la nationalité alsaciennne-

qui ont été faits aux Alsaciens, au moment où, en 1914, les armées françaises pénétraient en Alsace et avançaient victorieusement jusqu'à Mulhouse. A cette époque, en effet, on racontait — et les journaux ont souvent contribué à répandre ces lamentables histoires — on racontait que les Alsaciens étaient des traîtres, qu'ils recevaient les Français à bras ouverts, puis que, par des moyens secrets, ils renseignaient l'état-major allemand sur les mouvements et la force des troupes françaises.

Or, il est parfaitement admissible que, dans certaines localités, nos bataillons aient été reçus à

leurs uniformes pour ne pas être reconnus et arrêtés, et qui n'hésitèrent pas à se conduire en parfaits Allemands qu'ils étaient.

La distinction entre Alsaciens et immigrés est, pour un Français, très difficile à faire et il n'est pas étonnant que nos soldats s'y soient trompés.

Telle est l'explication bien simple des histoires qui se racontaient au commencement de la guerre et qui se propageaient avec d'autant plus de rapidité qu'elles étaient répandues par les nombreux agents que l'Allemagne entretenait en France à cette époque, et qui savaient merveilleusement exploiter tous les faits de nature à exciter contre l'Alsace l'opinion publique française.

Et d'ailleurs, au moment même où des Français mal informés faisaient aux Alsaciens-Lorrains les injustes reproches dont j'ai parlé, les officiers allemands qui, à la tête de leurs bataillons, opposaient à l'avance française en Alsace une résistance acharnée, n'hésitaient pas à dire à leurs hommes qu'ils devaient considérer l'Alsace comme pays ennemi, se méfier des Alsaciens, et ne pas craindre d'exercer des représailles. Et c'est ainsi que le village de Burzwiller, près de Mulhouse, fut incendié et mis à sac par les Allemands qui accusèrent les habitants d'avoir entretenu des intelligences avec les Français.

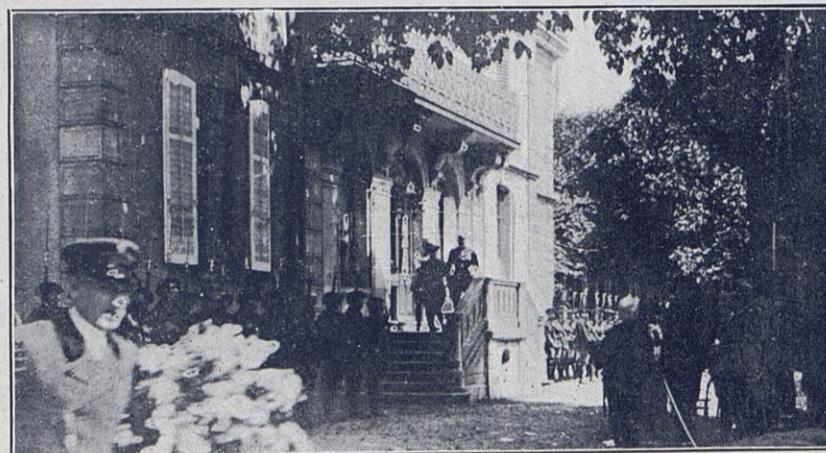
Par une triste fatalité, l'Alsace qui était en butte à la haine des Allemands, devait aussi être méconnue par les Français !...

L'envalissement de l'Alsace-Lorraine par de nombreux immigrés allemands eut une autre conséquence plus importante encore, car le danger

que faisait courir au pays cette incessante arrivée d'éléments étrangers était immense, et il fallait, de toute nécessité, opposer une digue solide au flot



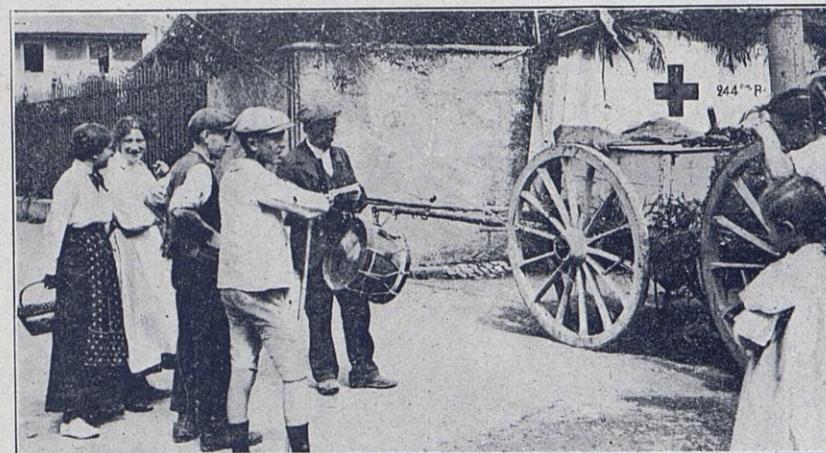
Les vieilles maisons de Massevaux.



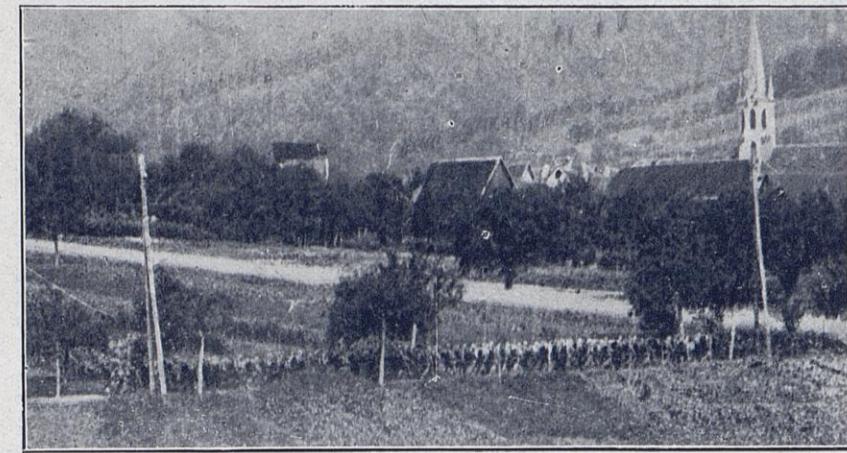
Le voyage du Président Poincaré dans les Vosges, au mois de Mai 1915.



Le général Pétain est fêté par les Alsaciens. Une fillette lui offre des fleurs.



Le tambour de Weiler.



Les troupes allemandes battent en retraite.

lorraine, et qui figurent, par conséquent, dans les statistiques, comme Alsaciens-Lorrains. On peut donc affirmer, avec la plus absolue certitude, qu'il y avait, au moment de la déclaration de guerre, plus de 400.000 Allemands authentiques domiciliés en Alsace-Lorraine.

Nous tirerons de cette constatation un argument simple pour montrer l'inanité de reproches odieux

que trop facile à donner : les traîtres qui renseignaient les autorités allemandes n'étaient pas des Alsaciens, mais des Allemands fixés au milieu de la population indigène et que rien ne signalait à l'attention de nos troupes rendues confiantes par l'accueil qui leur était fait. Près de la frontière vivaient des douaniers, des forestiers, des employés de toute sorte qui s'étaient hâts de quitter

de plus en plus menaçant. Cette digue protectrice ne pouvait être établie que par la ferme volonté des Alsaciens-Lorrains de ne pas céder la place, pour conserver à la France, l'âme même de leur pays. Ne rien abandonner à l'étranger, ni un lopin de terre, ni un atome de la conscience nationale, ni une parcelle de l'influence traditionnelle de la race, tel était le devoir alsacien-lorrain.

Or, pour pouvoir remplir ce devoir essentiel, pour accomplir ce travail de conservation et de préservation, il fallait que, tout en se cramponnant au sol, les Alsaciens-Lorrains jouissent des droits civils indispensables, qu'ils se soumettent à toutes les obligations qui incombent à des citoyens et que, par conséquent, ils payassent jusqu'au cruel impôt du sang lui-même ; et, comme je le disais dans une conférence que j'ai eu l'honneur de faire à Paris et en province, nous en arrivons à cette conclusion logique, malgré son apparente invraisemblance, de devoir dire que c'est en devenant soldats allemands que les Alsaciens-Lorrains empêchaient l'Alsace-Lorraine de devenir, elle même, allemande ; et la soumission au service militaire allemand constituait le prix terrible auquel il fallait acheter l'indépendance morale du pays, la rançon nécessaire du maintien de l'idée française en Alsace-Lorraine.

Il est aisément de se figurer tout ce que cette situation avait de tragique, et rien, mieux que l'histoire suivante ne peut mettre en lumière les sentiments qui agitaient les pauvres enfants qui, au moment de la déclaration de guerre, faisaient leur service militaire en Allemagne.

Parmi les prisonniers allemands blessés et transportés dans un hôpital du centre de la France après une affaire du début de la guerre, se trouvait un Alsacien frappé d'une balle à la tête, et dont l'état fut reconnu très grave. Au bout de peu de temps, il se sentit mourir, et raconta péniblement au médecin qui le soignait ce qui lui était arrivé :

« Je faisais, dit-il, mon service militaire en Allemagne quand survint la guerre, je n'ai pu m'échapper et je fus contraint de marcher avec le régiment auquel j'appartenais. Mais je me jurai à moi-même de ne pas tirer un seul coup de feu contre les Français, et je tins la parole que je m'étais donnée. Quand nous marchâmes au combat, je marchais avec les autres, je mettais en joue comme eux, mais mon fusil n'était pas chargé et je jetais mes cartouches. Au bout de peu de temps, l'officier qui nous commandait s'aperçut de mon manège, et comme nous battions en retraite, me tira un coup de revolver en m'accablant d'injures. Quand je revins à moi j'étais dans une ambulance française et l'on m'a bien soigné. Je sens maintenant que je vais mourir, et c'est pour la France que je donne ma vie. Tâchez, continua-t-il, que mes parents soient, plus tard, informés de tout cela. Ils verront que j'ai fait mon devoir, et cela les consolera de ma mort. Vive la France ! »

Voilà les sentiments des Alsaciens-Lorrains qui sont contraints de servir dans l'armée allemande, et leurs officiers, d'ailleurs, ne s'y trompent pas, car nous connaissons les ordres du jour recommandant aux chefs de corps de ne donner aucune mission de confiance aux Alsaciens-Lorrains, de ne jamais les utiliser comme secrétaires d'état major, et de les surveiller de la plus étroite façon.

Il n'est pas encore permis de raconter aujourd'hui tous les traits émouvants qui nous sont fournis, et qui, serviront à illustrer d'un éclat gloireux l'histoire de l'Alsace-Lorraine. Il faudra bien que justice soit faite ! Mais, en attendant que l'on puisse parler, la voix des vingt mille engagés volontaires alsaciens-lorrains qui sont venus spontanément et souvent au prix des plus grands dangers, se mettre au service de la France, proclame assez haut et en un assez fier langage, que l'Alsace-Lorraine a bien mérité de la Patrie.

Beaucoup de ces braves sont déjà tombés soit en France, soit en Afrique, soit au Tonkin où, dans des luttes obscures, ils défendent l'honneur français ; et nous recueillerons pieusement leurs noms car c'est de leur plein gré que, se souvenant des batailles où leurs ancêtres s'étaient signalés sous Kléber, Rapp, Lefebvre, Kellermann, Lassalle ou Ney, ils accourent lorsqu'à la France appelle ses enfants aux armes.

Puis, du courage militaire déployé par les Alsaciens-Lorrains sur tous les champs de bataille où la France a engagé ses troupes, il faut aussi rapprocher le rare courage civique dont firent, si souvent, preuve nos malheureux compatriotes qui sont encore courbés sous le joug allemand, et qui donnent, chaque



Le général de Maud'huy décorant de la croix de guerre le fanion d'un bataillon d'alpins.



Le col des Journaux et ses grands arbres.



A GÉRARDMER. — Au cours d'une prise d'armes, le général de Pouydraguin récompense des officiers aviateurs.



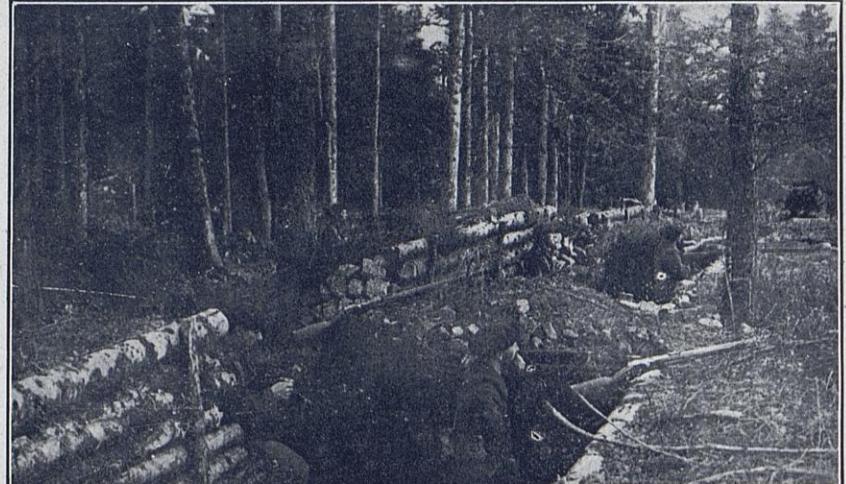
Prisonniers allemands capturés à Metzeral.

jour, des témoignages touchants de leur fidélité et de leur confiance. De nombreuses accusations de haute trahison, des mises sous séquestre, des condamnations innombrables, des internements dans des camps de concentration sont la conséquence naturelle des soupçons qu'une administration vindicative et méfiaante fait peser sur eux ; et, chaque jour, s'allonge la liste de ceux qui ont encouru les colères allemandes pour avoir trop ouvertement affiché leurs sentiments.

**

Une plaisante statistique nous apprend qu'en additionnant le nombre des mois de prison généralement distribués pour crime de francophilie, par les conseils de guerre siégeant en permanence à Metz, à Strasbourg, à Colmar, à Thionville, à Mulhouse et à Sarreguemines, on arrive au total respectable de trente-six-mille cinq cent quatre-vingt-cinq, soit plus de trois mille ans. Et ce n'est pas fini.

Nous connaissons un grand nombre de ces jugements, en sorte que nous pouvons affirmer que les victimes de ces implacables tribunaux se recrutent dans toutes les parties de l'Alsace et parmi toutes



Vallée de la Bechaine tenue par nos bataillons alpins.



Le drapeau de la Garde nationale de Lautenbach en 1848.

Strasbourg, se fit toujours remarquer par l'ardeur et le talent qu'il mettait à défendre les revendications alsaciennes-lorraines, c'est-à-dire l'idée française. On sait que cet admirable champion des libertés alsaciennes fut arrêté dès les premiers jours du mois d'août 1914, et qu'il mourut en exil. Lui aussi est une victime — et non des moins glorieuses — de cette guerre. Il a été un des artisans les plus actifs de la résistance de l'Alsace-Lorraine qui, lorsqu'elle sera redevenue française, s'étonnera de ne pas entendre la grande voix de Preiss souhaiter la bienvenue à la France.

**

L'Alsace-Lorraine ne peut donc être rendue responsable de la guerre actuelle parce que, pendant plus de quarante ans, sa lutte obstinée contre l'emprise germanique n'a donné lieu à aucune complication internationale, et que, pour défendre son indépendance morale, elle n'utilisa que des moyens dont le régime imposé par le traité de Francfort lui permettait l'usage. Puis, au moment où la France fut engagée dans le conflit rendu inévitable par les appétits toujours grandissants de l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine se souvint de son



Soldats américains traversant un village d'Alsace.



Les Yanks se sont mis résolument aux travaux des champs.

les classes de la population. Voici, par exemple une religieuse, sœur Valentine, qui à elle seule a récolté cinq ans de réclusion pour avoir trop bien soigné les blessés français dans un hôpital privé à Mulhouse. Voici encore le journalier Laurent Maus qui a crié vive la France ! le cultivateur Charles Christ qui a crié vive la République ! et le rentier Rhein qui a chanté la *Marseillaise* à Strasbourg, devant les fenêtres du général commandant la place von Falkenhausen, et qui sont condamnés à quinze jours, à un mois et à huit mois de prison.

On pourrait à l'infini allonger la liste de tous ces braves gens qui après avoir été sournoisement espionnés, puis dénoncés par les quatre cent mille Allemands fixés en Alsace-Lorraine, sont ensuite condamnés avec une impitoyable rigueur.

Je m'en voudrais cependant si je n'accordais pas une mention toute particulière à Jacques Preiss, ancien député de Colmar qui soit au Reichstag à Berlin, soit à la Délégation d'Alsace-Lorraine, à



Au Bonhomme. — Un monument commémoratif.

histoire et prit conscience de ses devoirs : elle se souvint que c'est à Strasbourg que naquit la *Marseillaise*, elle se souvint qu'en 1792, à l'appel de la Patrie en danger, ses fils s'enrôlèrent dans les bataillons fameux qui repoussèrent l'envahisseur ; elle se souvint de la prospérité que le gouvernement paternel de la France lui avait donnée ; elle se souvint enfin des protestations enflammées de Bordeaux, quand ses députés jurèrent tant pour eux que pour leurs commettants, leurs enfants et leurs descendants de revendiquer éternellement le droit de rester membres de la nation française ; et, forte de ces souvenirs, elle envoya, par milliers, ses fils se mettre au service de la justice et de la liberté, en même temps qu'elle encourageait à proclamer leurs espérances ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes pour hâter sa libération.

ANSELME LAUGEL
ancien député d'Alsace-Lorraine.

SOLDATS d'Alsace et de Lorraine



U plus lointain des souvenirs de leur petite enfance, en cette ville de Metz toujours grouillante de « pantalons rouges », toujours vibrante du bruit des tambours et des exercices du canon au polygone de Chambière, les Lorrains de mon âge revoient, non point dans les brumes de l'éloignement, mais, au contraire, dans cet ensoleillement joyeux particulier aux choses qui ont frappé les yeux alors qu'ils étaient jeunes, perçants et clairs, ce spectacle animé et joyeux d'une grande cité guerrière, orgueilleuse d'être le rempart de cette France à laquelle, il y a bien des siècles, elle s'était volontairement donnée. Tout, à nos esprits éveillés, parlait là de gloire militaire et du grand passé de nos soldats : c'était, sur la place Royale la statue de Ney, le fusil à la main, les regards tournés vers l'Est, menaçant l'ennemi, dédaigneux, résolu, superbe de courage tranquille et de crânerie intrépide.... Qu'est-il devenu ce bronze dressé là, naguère, comme une protestation et un appel à la revanche ?

Le jour où on l'avait inauguré, un vieux soldat des guerres de l'empire, bousculant la foule des autorités massée autour des orateurs de circonstance, s'était frayé un passage jusqu'au socle, et, s'aidant des aspérités de la pierre, accroché d'une main à l'effigie qu'on venait de découvrir, l'avait coiffée d'une couronne de laurier vert, en criant :

— « Tu seras vengé, Ney ! Sarrelouis appartiendra à la France... »

Qu'ont-ils fait de cette statue, les barbares aux abois ? L'ont-ils jetée au creuset de Krupp et son métal est-il entré dans la fabrication de quelque *Bertha* meurtrière d'enfants et de femmes ?...

En une autre place, au cœur de la ville, s'élevait, entre deux trophées, l'image de Fabert ; sur son piédestal était gravée une inscription dont tous les mots flamboient

encore à ma mémoire : « Si pour sauver une place que le Roi m'a confiée, il fallait mettre à une brèche, ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un instant à le faire. »

Sortait-on de la ville, on lisait sur l'une des portes fortifiées, le rappel des résistances héroïques de Metz, lorsque, au temps de Charles-Quint, assiégée par les Allemands, la cité vierge avait protesté, de toutes ses voix et de tout son sang, qu'elle n'était pas autre que française et qu'elle le serait toujours : l'empereur allemand, déconfit, s'était replié avec ses troupes, abandonnant à son rival Henri II cette ville farouche, aux murs imprenables de laquelle ses bataillons s'étaient brisés.

Il supporta galamment son échec et s'en consola par un mot fameux — « Je vois bien, dit-il, que cette belle forteresse est femme : elle préfère un jeune roi à un vieil empereur ».

Et, sans rien savoir de l'histoire, mais imbus, tout de même par instinct et par atavisme, de ces fascinants souvenirs, nous aimions courir et jouer le long de ces antiques remparts que jamais un ennemi n'avait franchi et qui, depuis Attila, avaient résisté à tous les assauts.

Si l'on nous menait à l'Esplanade, alors que se faisaient entendre les musiques de la garnison, nos cerceaux et nos ballons allaient rouler dans les jambes de vieux messieurs dont les mines graves nous impressionnaient fort ; ils se groupaient sur les bancs à l'ombre des tilleuls, au pied de la Citadelle : ils ne frayaient qu'entre eux, et semblaient discuter infatigablement, traçant, du bout de leurs cannes, dans le sable de l'allée, des figures pour nous hiéroglyphiques ; tous portaient à la boutonnière un large carré ou une grande rosette rouge ; ils avaient de longues moustaches blanches, les traits sévères et des yeux très doux de bons papas. Ils ne nous faisaient pas peur : tous nous étions fils ou petits-fils de vieux soldats, et nous savions que ces vieillards étaient les survivants des guerres du grand empereur, se remémorant leurs campagnes, qu'ils



Le général Kléber, né à Strasbourg (1753-1800).



LE MONDE ILLUSTRE



avaient passé le Rhin sous la mitraille, vécu en vainqueurs dans les capitales étrangères ; je me souviens de l'un d'eux, qui disait en riant, d'un bon rire franc et satisfait : — « Quand l'ennui nous prenait, dans notre garnison, nous partions pour Vienne ou pour Berlin.... »

Le soir venu, on nous conduisait à la Place d'Armes, pour assister au départ de la *retraite* : les tambours et les clairons de tous les régiments casernés dans la ville étaient rangés face à Fabert, et, devant eux, tout seul dans un immense espace, se tenait, le bras allongé, la paume de la main appuyée sur la boule d'or d'une haute canne enrubanée, le tambour-maître du 1^{er} régiment du génie, un géant, que grandissait encore un énorme bonnet de fourrure surmonté d'un grand panache.

On attendait, avec une sorte d'anxiété, que *Mademoiselle de Turmel* eût donné le signal. Qu'était-ce que *Mademoiselle de Turmel* ? — Une cloche d'argent, cachée derrière les dentelles de pierre d'une tourelle de la cathédrale et qui ne tintait qu'une fois par jour à neuf heures du soir.

La légende disait que, aux temps

anciens, une jeune fille de Metz, Marie de Turmel, avait retenu son fiancé, jeune officier, bien après l'heure habituelle du couvre-feu : très tard dans la nuit seulement, il avait quitté « sa belle », pour rentrer à son casernement, et, le lendemain, on avait trouvé, sur une berge de la Moselle, son corps percé de coups par des malandrins. L'amante désolée avait consacré toute sa dot à l'achat d'une cloche d'argent qui, chaque soir, devait sonner, pour rappeler les militaires à l'exactitude de leur devoir, et leur remémorer le triste sort dont étaient menacés les retardataires : histoire vraie ou légende ? N'importe !

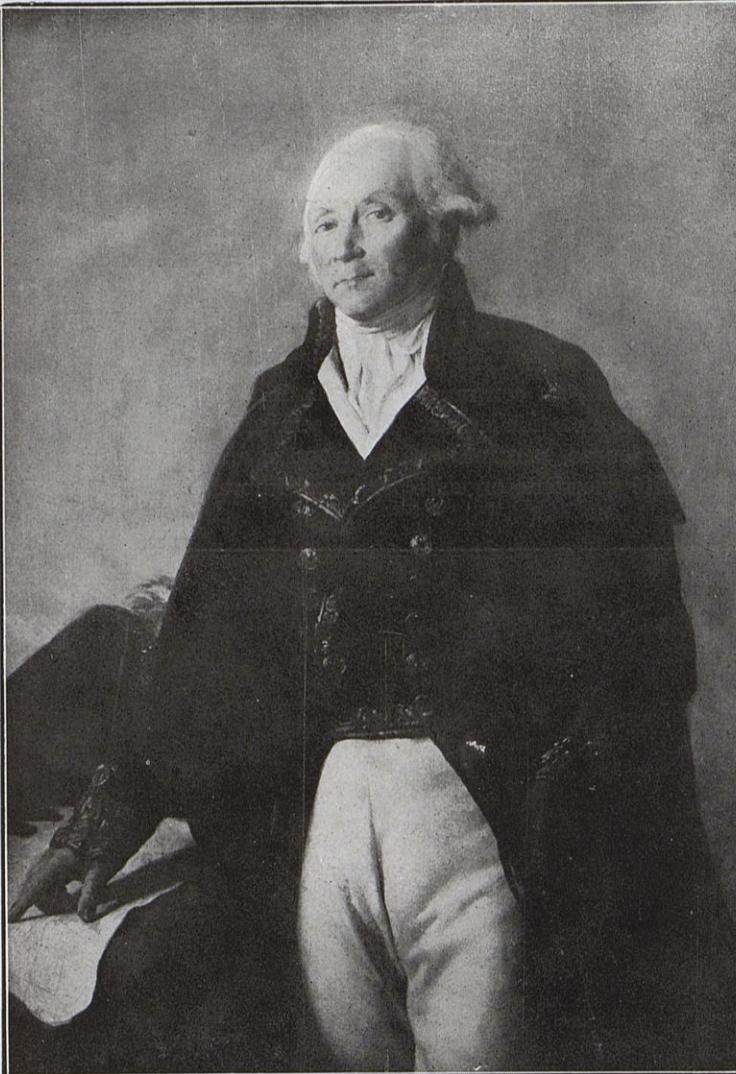
Dans un grand silence nous attendions, l'imagination hantée de ces vieux récits, les yeux pleins du spectacle de tous les soldats alignés, l'appel de la voix argentine de *Mademoiselle de Turmel*, en regardant là-haut, perdu dans le ciel, à trois cents pieds du pavé de la place, le drapeau tricolore rigide tout au sommet de la flèche de la cathédrale. Et, tout à coup, une vibration douce sortait



les tambours et les clairons, rentrant aux quartiers, rythmant sur la mesure de la retraite la chanson de soldats, vieille comme l'armée :

*Le négligent troupier
Qui laisse passer l'heure
Et trop longtemps demeure
Sera puni par son sous-officier.*

On imagine combien, nés dans cette atmosphère grisante, les petits Lorrains furent stupéfaits, quand, en 1871, on essaya de leur apprendre que leur pays était allemand, et cela depuis des siècles, en vertu d'on ne sait quel testament de Louis le Débonnaire. Odieuse mystification de la science et de la psychologie teutones ! Allemande, cette terre de Lorraine et d'Alsace d'où sont originaires les Chevert, les Scherer, les Schramm, les Houchard, les Ordener et les Eblé, vingt autres légendaires soldats de France dont les noms sont inscrits sur l'Arc de Triomphe de la Grande Armée ; et Lefebvre, l'héroïque et fruste mari de Madame Sans-Gêne, type national de nos vivandières devenues duchesses ; et Mouton, comte de Lobau, inébranlable au combat comme un roc ; et Lasalle, qui chargeait la



Le Maréchal Kellermann, né à Strasbourg (1735-1820).

de la profondeur des clochetons gothiques : c'était l'heure ; au premier coup, le tambour major faisait trois pas en avant, fixait ses hommes d'un air de Neptune commandant aux flots, entreprenait un moulinet fantastique de sa canne enrubanée ; au dernier coup il la dressait vers le ciel, en un geste magnifique, et deux cents tambours exécutaient un roulement, coup de tonnerre discipliné, répercute par tous les murs de la place, si formidable qu'on en avait le cœur battant et la poitrine suffoquée.

Puis les clairons sonnaient en fanfare, et tout se dispersait, par petits groupes, sans cesser de jouer des baguettes ou des trompettes, chaque corps regagnant son casernement ; on en percevait longtemps le murmure, s'éloignant par les rues, montant vers Belle-Croix, descendant du côté de Chambières, passant par les ponts pour gagner Saint-Simon, où se perdait du côté de Mazel, et nous nous endormions alors que résonnaient encore dans le lointain



pipe aux dents et dont la folle vaillance était si reconnue que l'empereur le rencontrant, un jour de bataille, à côté d'un amas de drapeaux conquis sur l'ennemi, lui dit : — « Couche-toi là-dessus, tu l'as bien mérité ! » Et Rapp, l'admirable entraîneur d'hommes, qui, à Austerlitz, se lança dix fois dans la mêlée, sans reprendre haleine ; et Ney, le brave des braves, et, pour mêler à ces grands noms, d'autres noms que l'histoire mettra à leurs côtés, les Zurlinden, les Metzinger, les de Maud'huy, les Mangin... Allemands, tous ceux-là... ? On veut rire ?

Il n'y eut jamais Français plus français ; jamais même il n'y eut hommes qui portèrent plus au cœur la haine de l'Allemand ; ils le connaissaient bien ; leurs pères l'avaient eu pour voisin, et eux-mêmes l'avaient affronté en cent combats épiques. M. le général Malleterre rappelait récemment que, le soir de la sanglante bataille d'Eylau, un chasseur de la garde, Brice, rapportait le corps inanimé de son chef, le général Dahlmann, qu'il avait arraché aux hussards russes. Ce chasseur était couvert de blessures ; l'Empereur en le décorant de sa main, lui demanda :



Le Maréchal Ney, né à Sarrelouis (Lorraine) (1769-1815).

— De quel pays es-tu ?
— Du pays des braves ! répondit Brice.

— Tu es donc Lorrain ?
— Oui, Sire !
Lorrain ou Alsacien, c'est tout un : il n'est pas étonnant, d'ailleurs que, les régions frontières d'un grand Etat, soient habitées par des populations courageuses, capables de réagir, mieux que d'autres, contre les souffrances issues de la guerre : elles sont belliqueuses par instinct et par atavisme ; celles de l'Alsace et de la Lorraine, plus exposées aux incursions ennemis en raison de la proximité des pays allemands, ont toujours été animées du plus ardent patriotisme : chacun y naissait pourvu, si l'on ose dire, de ce panache aux trois couleurs de France que le bon Coppée se vantait de sentir frissonner dans son cœur : en nul autre endroit la belle légende des grandes guerres d'autrefois ne se perpétue plus vivace et plus vénérée.

Ces traditions ont imprégné nos deux provinces d'un esprit militaire que ni la brutalité des vainqueurs ni leurs persécutions, ne sont, en près d'un demi-siècle, parvenues à entamer ou à réduire.

Peu de mois avant le coup de ton-



Le maréchal Ney pendant la retraite de Russie, d'après le célèbre tableau d'Yvon.



LE MONDE ILLUSTRE

nerre d'août 1914, j'avais passé les Vosges pour revoir, après quarante années, le pays de mon enfance. Je m'excuse de faire ici confidence de ces impressions personnelles ; mais tout témoignage, fût-ce le plus humble, n'est pas inutile quand il peut grossir le dossier de l'inébranlable fidélité des pays annexés. Dès le premier soir, logé en un village alsacien, j'entendais, dans les bois, retentir une alerte sonnerie de clairon : *la casquette du père Bugeaud*. L'air entraînant de cette marche, chère à nos pioupious, venait, à travers les bois de sapins, des cimes du Honeck et de la Schlucht, demeurées françaises. Il s'obstinait, se répétant sans cesse, s'adressant à tous les échos, et comme j'interrogeais, le paysan d'Alsace chez qui j'avais trouvé abri :

— « Depuis des années et des années que j'habite ici, me dit-il, c'est pareil ; chaque jour, à la tombée de la nuit, quelqu'un, là-haut, en France, quelqu'un que nous ne connaissons pas, envoie ainsi un *bonsoir* à notre pauvre Alsace : il joue toujours le même air, afin que la mélodie en demeure familière à tous, qu'elle soit un cri d'espérance aux jeunes qui n'ont pas connu le bonheur d'être français, et un rappel du bon temps aux vieux qui ont porté le pantalon rouge. *La casquette ! La casquette !* ça veut dire : « Dors Alsace, et n'oublie pas.... Nous pensons à toi ! »

Le lendemain, descendu à Turckheim, dans la plaine, je vis, en parcourant la vieille ville, des enfants qui jouaient au soldat : ils avaient organisé, sur la place, d'un pittoresque si local, une sorte de carrousel ou jeu de cerceaux, et tous ces cerceaux étaient peints en bleu, blanc et rouge. Des fillettes, un peu plus loin, chantaient :

*Cigogn', Cigogn', t'as
[d'la chance
Tous les ans tu vas
[en France ;
Cigogn', Cigogn'
[rapport'-nous
Dans ton bec un p'tit
[pioupiou.*

A Strasbourg, quelle apparence métamorphose : comme il est manifeste que les envahisseurs ont tout tenté et dépensé des millions, — les millions de l'Alsace, — pour poser leur marque de fabrique sur la vieille ville française : ils en ont doublé l'étendue, englobant dans son enceinte des faubourgs où s'élèvent de soi-disant palais, style munichois, écoles, facultés, casernes surtout, bâties sur le modèle des Propylées ou du Parthénon modifiés au goût boche ; rien du caractère alsacien de la ville n'a été respecté ; rien de sa physionomie si particulière ne se retrouve en ces quartiers neufs dont les Allemands sont fiers comme d'une œuvre personnelle : ils ont cru ainsi maquiller la capitale de cette province où la France recrute, de tous temps, ses plus vaillants soldats et qui s'était volontairement donnée à nos rois.

En 1744, quand Louis XV allant mettre le siège devant Fribourg-en-Brisgau traversa le pays, il écrivait à la duchesse de Rohan : — « Jamais je n'ai rien vu de si beau, de si magnifique, de si grand que ce que je vois depuis que je suis à Strasbourg ; mais ce qui me fait le plus

de plaisir, c'est l'affection que ces peuples me témoignent ; ils sont aussi français que mes plus vieilles provinces, je les quitte à regret... »

Malgré le déguisement dont ses vainqueurs l'ont affublée après l'avoir incendiée et dépourvue de sa parure ancienne, la capitale de l'Alsace demeure foncièrement française par ses mœurs, par ses traditions, par son histoire ; n'est-elle pas la ville où naquit la *Marseillaise* ; n'est-ce pas dans une maison de sa rue de la Nuée bleue que, un soir de printemps, un jeune officier français improvisa l'air sacré qui, dès lors, a conduit à la bataille et à la victoire volontaires, grognards, soldats d'Afrique et poilus actuels ? Tous ceux qui depuis les grands jours de la révolution ont combattu et sont morts pour la France ont dû quelque chose de leur courage et de leur abnégation à cette *Marseillaise*, qui est alsacienne : admirable

symbole que rien n'effacera ; il y a par elle de l'âme d'Alsace dans l'âme de tous nos héros.

Tout à Strasbourg parle d'histoire militaire française et de la gloire de notre armée ; si l'on va vers Kehl, on sort par la porte d'Austerlitz — officiellement appelée aujourd'hui *porte des bouchers*, — mais que tous les Strasbourgeois, jeunes et vieux, s'obstinent à désigner sous son ancien nom ; à quelques pas de l'avancée, se trouvait, au carrefour de plusieurs routes, une borne miliaire du temps de Napoléon et sur laquelle étaient inscrites les désignations : *Rome, Vienne, Berlin*, avec l'indication de la distance kilométrique à parcourir pour atteindre ces capitales alors qu'elles étaient en quelque sorte la grande banlieue de Strasbourg et que nos régiments y allaient en promenade ; un peu plus loin, en approchant du fleuve, sous une allée d'arbres centenaires qui formaient, sans conteste, la plus belle de toutes les entrées de la France, on voyait une pierre grise, sorte de tombeau élevé par les soldats de la grande armée à la mémoire de Desaix, et plus loin encore, dans une sorte d'île méénagée par un bras du Rhin, à l'extrême frontière du



LE MARÉCHAL LEFEBVRE



LE GÉNÉRAL RAPP



LE MARÉCHAL MOUTON



LE MARÉCHAL MOLITOR

pays, apparaissait, sous la verdure des hêtres et des peupliers, un monument très simple, orné d'un glaive taillé dans la pierre et de cette inscription laconique : *Hoche*.

Ni Hoche ni Desaix ne reposent là, mais quelqu'un, aux temps où la France s'étendait jusqu'à l'Elbe, avait eu la pieuse pensée d'élever ces deux cénotaphes à la gloire des deux grands soldats patriotes, dont le souvenir faisait ainsi sentinelle et montait la garde aux portes de l'Alsace, et avertissait l'étranger que, en franchissant le fleuve, il mettait le pied sur la terre la plus française qui fut sous le ciel, si chargée de gloire nationale et de traditions guerrières qu'un cerveau boche, seul, en pouvait contester la nationalité. Et si l'on passait le pont, ce fameux pont de Kehl dont une chanson populaire strasbourgeoise, disait, lorsqu'il fut construit aux frais des deux pays :

*L'Allemagne fournit le bois,
La France se charge des piles,...*

si l'on s'engageait en pays badois, on retrouvait encore un coin de France, celui où dormait Turenne, sous la garde d'un invalide de chez nous, Turenne, dont La Fare, dans ses *Mémoires*, disait : « il est persuadé que, tant qu'il y aura un soldat allemand dans l'Alsace, il ne faut pas qu'en France un seul homme de guerre reste en repos ».

Que sont devenus la borne militaire, les monuments commémoratifs de Desaix et de Hoche ? Qu'est devenu le tombeau de Turenne ? Ces vieilles pierres ont-elles été détruites ? Frémissent-elles au bruit du canon qui tonne sur les Vosges ? Les Boches les ont-ils jetées aux décombres ? Ils sont gens à se figurer qu'en effaçant des noms on abolit le passé, et que, en bâillonnant sa victime, on étouffe, en même temps que ses cris la révolte qui gronde dans son cœur.

Depuis quarante ans que l'Alsace après avoir jeté au monde le plus touchant appel de protestation que jamais peuple ait formulé, garde obstinément un silence farouche et narquois, je pense au mot que Mme de Créquy, vieille royaliste, adressait au premier consul Bonaparte, se vantant d'avoir muselé les partisans de la Royauté, et d'être acclamé, par ceux du nouveau régime : — « Oh ! certainement, citoyen Consul ; mais... trois femmes qui crient font plus de bruit que cent mille hommes qui se taisent... ».

Je m'avise un peu tard que cette chronique ne répond que très imparfaitement à son titre : *l'Alsace-Lorraine militaire* ; mais comment eut-il été possible de remplir ses promesses en quelques lignes : il y faudrait des volumes.

Encore serait-ce une œuvre presque irréalisable que de rien oublier de ce que nos deux vaillantes provinces ont donné au pays de leur sang,

de leur courage et de leurs enfants ; songez donc, la dispute du Rhin dure depuis des siècles; il faudrait aborder, pour la résumer seulement, la ténèbreuse histoire de Lotharingie, celle des conquêtes de Charlemagne, les luttes du moyen âge, les tentatives de Charles le Téméraire, les guerres du Palatinat, les victoires de Condé, de Turenne, de Maurice de Saxe, les prouesses du régiment d'Alsace et celui de Lorraine; l'enthousiasme des volontaires strasbourgeois aux jours de l'invasion de 1792, les victoires de Napoléon et de sa grande armée, les opiniâtres convoitises de l'Allemagne triomphant enfin après avoir affamé Metz et incendié Strasbourg, et l'admirable, émouvante et plus opiniâtre encore résistance de ces deux provinces, depuis qu'elles portent les lourdes chaînes dont les a chargées leur geôlier. Etonnante épopee, succession ininterrompue de luttes, de martyrs, de

déchirements, de sanglots et de triomphes qui se résume en une grande clamour, venue jusqu'à nous, sans cesse, d'au-delà des Vosges, tantôt étouffée, tantôt éclatante, parfois plainte de désespoir, parfois chant d'espérance, mais toujours distincte et toujours la même : Vive la France !

Et j'estime que, au lieu d'accumuler des noms et des dates qui se trouvent dans tous les dictionnaires, de rappeler des faits que, à l'heure actuelle, aucun de nous ne doit ignorer, cette histoire est contée d'une façon beaucoup plus saisissante, par ces enfants de Lorraine et d'Alsace, qui, en dansant des rondes, réclament « un petit pioupiou » et qui chantent, à la barbe des gendarmes prussiens, en voyant passer dans le ciel le blanc oiseau d'heureux présage, cinglant droit vers Nancy ou Belfort :

Cigogn', cigogn', t'as d'la chance...

G. LENOTRE.



La reddition d'Huningue (Haute-Alsace). Tableau d'Edouard DETAILLE.



En Alsace reconquise



SAINT-AMARIN

Le

Chancelier allemand affirmait tout récemment encore que l'Alsace-Lorraine était « pour la plus grande partie terre allemande.... comme on le sait... », ajoutait-il.

Nous savons et le monde civilisé sait pertinemment le contraire.

Il y aurait long à dire sur une argumentation qui est obligée de remonter au temps où la nation allemande n'existe pas encore, pour trouver le moment où l'Alsace-Lorraine en aurait fait partie.

La vérité est que l'Alsace et la Lorraine appartiennent à la famille française au même titre que la Bretagne et la Provence et qu'il y a un audacieux mensonge à présenter l'acte de banditisme commis en 1871 comme une « désannexion ».

Il semblait que les déclarations solennelles des représentants de l'Alsace-Lorraine en 1871 et 1874, que l'opiniâtre protestation des habitants, que leur indéfectible résistance à la domination allemande, eussent bien formellement exclu toute interprétation semblable. Rarement, les Allemands eux-mêmes ont mis autant de cynisme dans l'art de défigurer l'histoire.

Aujourd'hui ce ne sera ni dans les documents historiques, ni dans les archives politiques, ni dans les témoignages si nombreux soient-ils, que nous trouverons une preuve nouvelle de nos droits sur l'Alsace-Lorraine, nous irons en chercher les éléments dans l'observation actuelle de l'Alsace reconquise.

L'Alsace reconquise n'est pas bien grande, puisqu'elle comprend seulement une centaine de communes, elle représente bien pourtant comme un raccourci de l'Alsace.

Nos enfants chantent, après Erckmann-Chatrian, que l'Alsace est un « pays de plaine et de montagne ».

La montagne, c'est le versant des Vosges avec ses vallées profondes et pittoresques, la plaine c'est, au brusque débouché des vallées, une riche contrée qui se termine au Rhin. Notre occupation comprend des montagnes, et même les plus hauts sommets des Vosges, deux belles vallées celle de la Thur ou de Saint-Amarin qui débouche dans la plaine à Thann; celle de la Doller qui passe à Massevaux. En plaine, nous avons la région de Dannemarie.

A Dannemarie, la population agricole domine : c'est comme toute la plaine, un pays de petite propriété, où chacun travaille sa terre et défend avec ses biens, le premier de tous, la liberté.



La Schlucht



Une petite Alsacienne souhaite la bienvenue au général Pétain, lors de son passage à Dannemarie.

Dans les vallées, l'industrie alsacienne est développée ; ce ne sont qu'usines petites ou grandes, tissages et filatures. Une population nombreuse est là, avertie des événements, ouverte aux idées. Auprès d'elle, des familles d'industriels que, depuis plusieurs générations, la même entreprise a fixées, et qui jouissent d'une incontestable influence.

Dans les petites villes, une bourgeoisie instruite et laborieuse, aisée et sage.

Enfin, dans les hauts de vallées, des montagnards, des bûcherons, dont le caractère s'est formé dans une vie simple et austère.

Or, voici trois ans passés que la frontière renversée, nous sommes là.

Y avons-nous trouvé l'ennemi héréditaire, suivant la thèse allemande ? Y avons-nous trouvé des compatriotes ?

A cette question on peut répondre catégoriquement : les habitants de la Thur, de la Doller et de Dannemarie, patrons, bourgeois, paysans et ouvriers, sont des Français ; ils se sentent français, nous sentons en eux des Français.

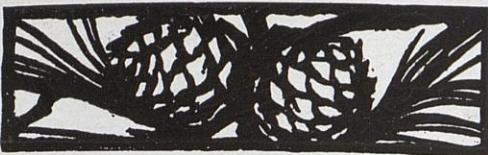
Il n'est pas possible, on le devine, de publier certaines précisions sur ce qu'a été, depuis trois ans, la vie de l'Alsace reconquise ; une large bande du pays n'est pas à l'abri du canon de l'ennemi, beaucoup d'habitants ont au-delà des lignes des parents et des biens : il faut éviter d'attirer de cruelles représailles.

Pourtant, on peut bien rappeler les effusions joyeuses qui signalèrent les premiers jours de l'occupation ; nos soldats reçus avec enthousiasme, couverts de fleurs, chargés de victuailles, accueillis dans les plus humbles foyers comme les fils de la maison.

L'impression fut telle que soldats et Alsaciens oublièrent imprudemment la présence d'immigrés haineux qui observaient sournoisement ce spectacle nouveau, au risque pour les uns de recevoir un mauvais coup de fusil au tournant d'un chemin, pour les autres de livrer à la police allemande tous les gages moraux et matériels restés à sa portée.

Ces premiers moments passés, qui ont laissé dans les mémoires des habitants un souvenir inoubliable, la vie a repris dans les territoires Alsaciens.

Le pays, purgé des éléments malsains laissés par la domination allemande, a retrouvé, dans la mesure où les événements militaires l'ont permis, son équilibre, on pourrait presque dire la paix.



Car c'est là en effet, un fait bien frappant pour ceux qui y séjournent, en Alsace reconquise règne une paix morale que les Allemands, pendant 44 ans de paix militaire, n'ont pas vue.

L'occupation française apparaît comme la chose la plus naturelle, son caractère définitif comme une chose acquise, sa légitimité comme indiscutable et, d'ailleurs, indiscutée.

La vie publique française intéresse les Alsaciens. Ceux qui savent le français, lisent donc nos journaux ; tous cherchent à pénétrer les caractères de nos partis politiques et à en suivre les évolutions.

Qu'on se rappelle que pendant 45 ans les élus de l'Alsace au Reichstag ont fait bande à part. Or, une chose saute aux yeux : aux élections d'après guerre, les 45 ans d'occupation allemande ne joueront aucun rôle, et dans des luttes électorales probablement arides, on verra s'agiter devant les Alsaciens les mêmes problèmes que ceux qui se poseront devant les électeurs français.

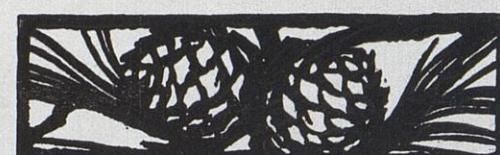
On aura donc le spectacle frappant et nouveau d'une délégation alsacienne unie dans l'amour de la France, mais se diluant dans la représentation nationale au gré des mandats donnés à chacun des élus.

Dès à présent on recueille à chaque instant des témoignages du désir des Alsaciens de rentrer bien vite dans la famille française.

L'usage du patois alsacien apporte un obstacle incontestable à l'intimité des rapports entre nos soldats et les habitants. Il est touchant de voir les efforts faits pour le surmonter. Les vieux, les anciens soldats de Magenta ou de Sébastopol, fouillent dans leur mémoire pour y retrouver le vocabulaire d'autrefois ; les femmes, ce qui reste d'hom-



MURBACH



Si de pareils chiffres honorent les maîtres, combien davantage encore lis témoignent d'une volonté unanime et profonde de la population de ne pas se cantonner, malgré un long atavisme, dans le dialecte traditionnel et d'user largement de notre langue nationale.

**

Au travail assidu des enfants a correspondu l'effort incessant des parents.

La vie municipale a repris partout où les circonstances militaires le permettaient et même parfois sous le feu quotidien de l'ennemi.

Les communes ont rétabli leurs budgets ; leur situation est même relativement prospère malgré les charges que la guerre leur impose ; plusieurs ont constitué des réserves importantes.

L'activité industrielle a pu être rétablie et, en même temps, les institutions ouvrières d'assurance et de retraite.

Les débouchés ne manquent pas à la production alsacienne. Le commerce, grâce à la clientèle militaire, est spécialement prospère.

Les hauts prix des produits agricoles rémunèrent très convenablement les travailleurs des champs qui n'ont cessé, par un labeur soutenu, d'assurer un large rendement à la riche terre d'Alsace.

Aussi, malgré des pertes matérielles dues au feu de l'ennemi et qui, d'ailleurs, ne contribuent pas à faire regretter, l'Alsace française vit normalement et même largement : chacun apprécie d'autant mieux ce privilège qu'il n'ignore pas les souffrances matérielles des autres Alsaciens, ceux qui demeurent au-delà de nos lignes.

Donc on économise et, comme le désir de seconder l'effort français s'allie à la confiance dans le crédit de la France, on ne se contente pas de s'empresso



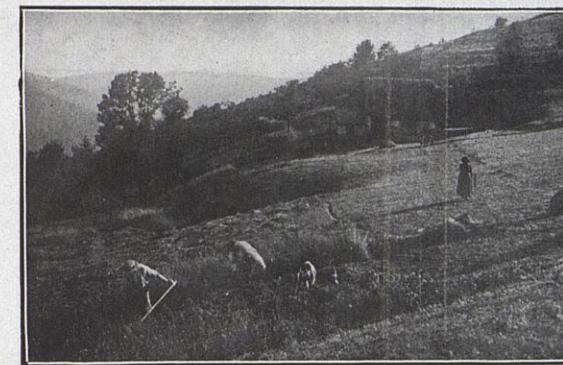
Leibenthal-Rothenbach.

mes, s'essaient à l'argot des poilus avec une bonne volonté inlassable ; et ceux qui ont assisté à ces efforts ne songent plus à sourire de l'accent alsacien, encore moins à en tirer mauvais griefs.

Mais c'est chez les enfants que le spectacle est le plus émouvant. Le premier soin de l'Administration française a été, on le devine, d'ouvrir des écoles françaises. On ne saurait croire de quel prestige ces écoles ont été de suite environnées. Les parents y poussaient leurs enfants avec enthousiasme et ce fut merveille de voir tant de si petits enfants montrer de quelle continuité dans l'effort les Français d'Alsace sont capables. Pour assurer l'assiduité dans l'effort journalier, l'amour de la France s'est révélé autrement efficace que le « régime du bâton ».

Les résultats ont surpris les maîtres et tous ceux qui ont eu le privilège de les constater.

Dès 1915, 17 enfants avaient pu se présenter avec succès au certificat d'études, en 1916, 328 étaient reçus. En 1917 le tableau est plus satisfaisant encore : 16 enfants ont été reçus au brevet élémentaire, 19 au concours des lycées et des écoles primaires supérieures, 520 au certificat d'études. Or, la plupart des élèves ignoraient notre langue au début de la guerre.



Sillakerwasen, Metzeral.



MASSEVAUX. Les pompiers passés en revue par un général français.



Sur la place de Massevaux, S. M. le roi d'Italie décore nos héroïques soldats.





au paiement de l'impôt pourtant abandonné sans contrainte à la bonne volonté des contribuables, on apporte aussi à nos guichets ses économies et son or.

On peut en juger par les chiffres ci-dessous :

Les versements d'or ont dépassé en décembre 1917, 3.000.000 francs.

A la même date, il avait été versé :

Pour achat d'obligations de la Défense Nationale	250.000 fr.
Pour achat de bons de la Défense Nationale.....	3.000.000 »
Pour achat de Rente perpétuelle 5% et 4%.....	18.500.000 »
Total	21.750.000 fr.

Au dernier emprunt de la Défense Nationale, le nombre des souscripteurs a dépassé deux mille, nombre considérable par rapport à celui de la population habitant l'Alsace reconquise.

Ces résultats sont d'autant plus remarquables que les habitants sont privés de relations avec les établissements financiers dépositaires de leurs fortunes mobilières ; en même temps qu'ils témoignent du succès des efforts faits pour rétablir la vie économique du pays, ils constituent donc une nouvelle preuve des sentiments des populations alsaciennes.

**

L'Alsace reconquise est tout entière dans le voisinage des lignes ; elle est tout entière dans ce que l'on appelle la zone de l'Avant.

Aussi les troupes y sont-elles nombreuses et



Massevaux.



La grande place de Dannemarie.



HARTMANSWILLER.

R.D.

sujettes à de fréquentes relèves. Voici donc tantôt trois ans que chaque Alsacien a maison pleine.

Et pourtant, les Alsaciens mettent un empressement toujours nouveau à recevoir nos soldats, il semble que cette obligation de loger des troupes leur soit plus légère qu'à tous autres, et, qu'ayant été sevrés du plaisir de voir au milieu d'eux nos uniformes et nos drapeaux, ils trouvent à se sentir presque submergés au milieu de nos soldats un plaisir dont la durée de la guerre ne parvient pas à les lasser.

Aussi les cantonnements d'Alsace sont-ils populaires chez nos poilus.

Ceux qui arrivent pour la première fois s'en réjouissent ; ceux qui partent expriment de vifs regrets.

Les relations épistolaires restent actives avec les uns, avec les autres ; combien a-t-on pu recevoir en Alsace de lettres de remerciements des soldats eux-mêmes, combien, plus touchantes encore, provenant de mères et d'épouses qui expriment dans des termes émus leur reconnaissance pour l'hospitalité affectueuse reçue par un fils ou un mari aux foyers alsaciens !

Et quand le hasard fait retourner dans les vallées des unités qui s'y sont déjà trouvées, que d'effusions, que de causeries ! Avec quelle émotion on retrouve ceux qui reviennent et parle de ceux qui ne sont pas revenus !



A ceux qui sont tombés sur la terre d'Alsace, les Alsaciens rendent un culte pieux. Le dimanche après l'office on les voit se diriger vers le cimetière militaire comme vers celui où reposent les vieux parents.

C'est en Alsace, dans un cœur alsacien, qu'est née cette belle pensée de confier une tombe à chacun des enfants, et, pour qui les a vus fleurir la terre d'Alsace, arrosée du sang de nos morts, la question ne se pose pas de savoir si cette terre est française.

**

Si l'Alsace reconquise prend sa part de nos souffrances, si, par le nombre considérable de ses engagés volontaires, elle prend toute la part qu'elle peut à notre effort, ce serait pourtant la mal connaître que de l'imaginer triste et endeuillée.

L'Alsace est vaillante, malgré tant d'an goisses ; elle est confiante, quoique, plus avertie que nous, elle ait pu, dès le début, mesurer la puissance ennemie ; même elle s'efforce à sourire aux Français qui la visitent et je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont été accueillis par elle puisse oublier ce sourire.

Comme on est loin des amertumes de l'annexion de 1871 ! Nulle trace de résistance aux idées françaises, nul regret du régime allemand !

Un loyalisme absolu ; aucun Alsacien de l'Alsace reconquise n'a été, en trois ans, poursuivi pour trahison.

La France, en rentrant dans les vallées des Vosges pensait bien qu'elle y retrouverait ses enfants.

Maintenant elle le sait.

COMMANDANT ATHALIN,



Willer.



La municipalité et le clergé sont présentés à M. Clemenceau.



SOYONS UNIS. SOYONS PATIENTS. SOYONS CONFIANTS...

V



... ET NOS POILUS RENDRONT STRASBOURG A LA FRANCE.

Composition de Hansi,
pour une affiche du
Troisième Emprunt.
(LAPINA, Paris, éditeur).

L'Humour en Alsace-Lorraine

Au Coq Gaulois

DANS

quelque brave collègue de l'excellent père Hamel, l'inspecteur, en se frottant les mains et en essayant d'un cordial sourire, s'adresse à la petite classe, d'un ton paternel :

— Eh bien, chers petits... dites-moi voir, pour commencer, qui je peux bien être ?

Long silence dans la salle... Les enfants savent bien ou à peu près à quoi s'en tenir, mais ils ne voient pas la nécessité de répondre. A la fin, cependant, un des gamins se lève et réplique bien en face à M. l'inspecteur :

— Du bisch e Schwob... (Tu es un Schwob).

Il dirait aujourd'hui : Tu es un Boche.

Voilà une petite histoire alsacienne. En voici une, à présent, qui vient de Lorraine.

Frau direktor, femme d'un Schwob (encore un !) établi dans une bourgade industrielle, faisait constamment venir, pour les raisons les plus futiles, un médecin lorrain de la ville la plus proche, Thionville ou Château-Salins, située à 8 ou 10 kilomètres de là.

Elle l'appelait jusqu'à deux ou trois fois par jour, pour des indispositions imaginaires ou insignifiantes de son enfant... un affreux petit Boche à lunettes et tignasse rousse. Le pauvre cheri avait toujours ou des selles incomplètes ou des selles incolores, ou des selles inodorées : épouvantables cataclysmes!... A la fin le médecin déclara à la Frau direktor :

— Ecoutez, madame, quand votre enfant aura une selle tricolore, vous me ferez venir... mais d'ici là, ce ne sera pas la peine...

Ces deux anecdotes peuvent, entre mille, caractériser la forme d'humour qui est habituelle aux Lorrains et aux Alsaciens, quand ils s'en prennent à leur maître. Sans doute, elle n'est pas identique chez ceux-ci et chez ceux-là. Mais, c'est, chez les uns, comme chez les autres, de l'ironie bien française. Les Allemands, eux,

les premiers temps après la guerre de 1870, — ces expressions « après la guerre, depuis la guerre », revenaient constamment dans la conversation entre annexés — une école de village du Bas-Rhin reçut inopinément la visite d'un nouvel inspecteur primaire, qui, par sa physionomie, son accoutrement et ses manières sentait le Prussien, j'ai à peine besoin de la dire, à pleines narines.

Aussitôt entré, après avoir honoré d'un bref salut son subordonné, le maître d'école,

Leur gouaillerie, en somme, n'est jamais qu'une sorte de danse de cannibales, en face d'une victime enchaînée, à demi-morte de respect ou de frayeur.

Au contraire, chez les Alsaciens et chez les Lorrains, qui sont gens de cœur généreux, l'humour sert à la riposte. Ils savent que l'esprit a été donné à l'homme pour se venger des « grands » tyranniques, des maîtres injustes et des fats agressifs. Ils savent aussi qu'on ne se venge pas sur les faibles.

Et, c'est précisément ce qui les a toujours distingués et éloignés des Schwowe. Il n'y a même pas de trait, ni d'argument, qui mette davantage en relief, à mon sens, la nature profondément gauloise de nos compatriotes alsaciens ou lorrains.

Leur philosophie narquoise qu'expriment si bien leurs proverbes et leurs maximes,

leur a permis de traverser, tant bien que mal, ces siècles douloureux où leur Marche opulente servit presque constamment de champ de rapines aux Schwowe d'en face et de champ de bataille un peu à tout le monde. Leur humour résista même aux invasions et aux saccages des Suédois, qui, au XVII^e siècle, se mêlèrent, eux aussi, de ruiner l'Alsace, et qui y réussirent, dès le premier coup, à la perfection ! Et, quelque cent cinquante ans plus tard, les soldats et les généraux alsaciens ou lorrains de la Révolution et de l'Empire, — la causticité de Kléber, en particulier, était fameuse dans l'armée, — lui faisaient faire, tout honnêtement, le tour du monde !

Après quoi, notre humour a « fait son trou »... à Montmartre. On cite encore aujourd'hui dans les ate-



Dessin de ZISLIN.
(Extrait de l'Album Zislin, éd. BERGER-LEVRAULT.)

L'empereur Guillaume a reçu en audience privée les chefs socialistes Evert et Scheidemann. (Les Journaux.)



Le « Messti » (Image de l'Oncle Hansi, extraite de « Mon Village », éd. H. Flourey).





liers de la Butte et de Montparnasse, le compliment alsacien par lequel le père Henner, — dont l'atelier, on le sait, était place Pigalle, — se vengeait doucement, d'un de ces odieux amateurs, solliciteurs de louanges, qui font des tableaux au lieu d'en acheter. Le barbouilleur en question exhibait sa toile, attendant avec confiance la parole du maître.

— C'est bien, déclara le père Henner, après quelques instants d'examen.

L'autre se rengeorgeait déjà, heureux, palpitant, rose de bonheur.

— C'est bien..., c'est bien..., c'est bien, répétait avec acharnement le père Henner ; puis, d'un ton un peu plus bas, en se retournant, il ajouta :

— C'est bien laid.

Et, cette flèche du Parthe piquée dans la toile, il s'en alla, de son paix tranquille.

Grâce à leur humour, les Alsaciens se font volontiers justiciers.

Mais je m'empresse d'ajouter qu'ils se blaguent aisément eux-mêmes, sacrifice indispensable à qui veut blaguer autrui. Ils discernent très bien, à l'occasion, leurs propres travers, leurs faibles, leurs manies, et sont les premiers à s'en amuser. Ils ont même créé, pour en rire, un véritable type d'Alsacien, naïvement orgueilleux, qui s'imagine, surtout sous l'uniforme militaire, avoir tout fait à lui tout seul, qui se croit connu de tout le monde et qui est à tu et à toi avec les souverains. C'est le brave grenadier de Dorlisheim qui se distingue si bien sur le champ de bataille, que Napoléon, émerveillé, s'écrie : « Qui est-ce qui fait de si bonne besogne... là-bas dans ce coin?... C'est Iost, de Dorlisheim !... Eh parbleu !... J'aurais dû m'en douter!... » et puis, c'est aussi Bronner... le fameux Bronner, de Charles X.

Vous ne connaissez pas ce Bronner-là?... C'est inexcusable..., et il n'aurait rien compris à votre ignorance, s'il l'avait su. Bronner était un brave Al-

sacien, — tous les Alsaciens sont de braves Alsaciens — qui servait comme simple soldat (on n'est pas fier, chez nous) dans la Garde de Charles X.

Il assista, comme factionnaire, au départ du roi pour l'exil. Et il racontait que lorsque Sa Majesté, après avoir pris congé de sa maison et de tous ses serviteurs, quitta le château de Saint-Cloud, dans sa calèche, elle se retourna une dernière fois et, faisant un signe amical de son auguste main, dit d'une voix nette, mais qui trahissait l'émotion :

— Atié, Bronner...

Du moins à en croire ceux qui ont inventé le personnage.

Cet esprit de blague, dont les Alsaciens sont fiers, ne désarme jamais et dans les circonstances émouvantes, il s'élève jusqu'au sublime.

Quand le célèbre explorateur Gabriel Bonvalot, après avoir traversé le Thibet avec sa mission, atteignit la frontière de l'Indo-Chine, le premier Européen, le premier Français qu'il rencontra sur sa route était un légionnaire d'origine alsacienne. On pense si les voyageurs firent fête à cet ami!... Et, durant le trajet, en se rendant au poste de la région, ils ne se lassaient pas de le questionner sur toutes choses, car depuis de longs mois, ils ne savaient plus rien de ce qui s'était passé dans le monde. M. Bonvalot lui demanda, aussi, s'il était satisfait de son sort, en Indo-Chine, s'il aimait ce beau pays, ou s'il avait à s'en plaindre. Et le petit Alsacien lui fit, sans hésiter, cette réponse imprévue :

— Si je me plaît ici?... Oh, ça oui, m'sieu!... C'est un pays épantant, voyez-vous. On n'est jamais malade. On crève tout de suite.

Il fallait être né en Alsace pour trouver un argument d'un tour si joyeux et d'une philosophie si stoïque.

On comprend qu'avec de telles ressources l'humour alsacien ait joué aussitôt après 70, et pendant toute l'annexion, un rôle politique capital.

Les trouvailles les plus caractéristiques qui l'ont illustré pendant cette longue époque sont trop communes pour que j'aie besoin de les rappeler ici. Mais voici une petite histoire qui a moins de bouteille que les autres, si je puis m'exprimer ainsi. Elle met en scène un haut personnage, le maréchal de Manteuffel, qui gouvernait l'Alsace-Lorraine, au nom de l'empereur Guillaume Ier, vers 1880. Il s'avisa un jour de faire



Dessin de ZISLIS,
L'impérial semeur. (Extrait de l'Album Zislis, édit. BERGER-LEVRAULT).



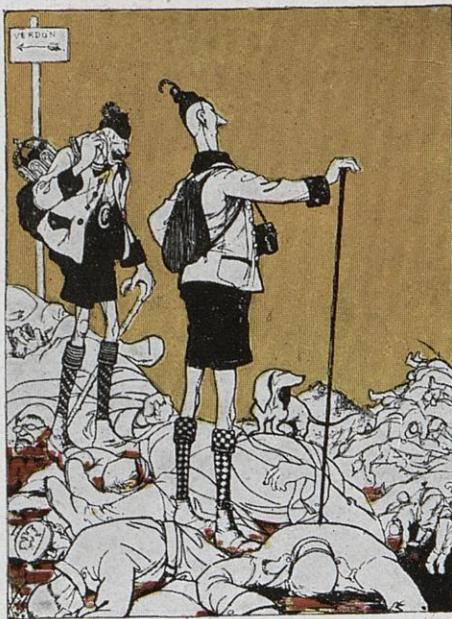
une tournée de propagande dans les communes rurales avoisinant Metz, l'illustre Metz où se dressent les statues du maréchal Fabert et du maréchal Ney.

Il prétendait faire impression sur les habitants et son équipage était magnifique



Le retour de la cigogne (Image de Hansi, extraite de "Mon village", éd. H. Flory).





Dessin de ZISLIN.
(Album Zislin, éd. BERGER-LEVRAULT).

— Un peu pénible, papa !
— Sans doute. Mais quelle vue splendide !

soit en Lorraine, soit en Alsace, qu'on lui demandait pareille chose. Il pro-
mit, avec enthousiasme, tous les uhlans ou tous les hussards qu'on désirait.

Mais, un peu plus tard, prenant notre maire par le bras, il lui dit :

— Maintenant, monsieur le maire, avouez-moi la véritable raison pour laquelle, à mon grand étonnement, vous m'avez demandé de la cavalerie.

— Nous manquons de fumier dans notre commune, répondit l'autre.

Ainsi gouaillaient les annexés. Ce qui faisait aussi leur joie, et souvent leur indignation, c'était la prétention affichée par le *professor* immigré de parler un français très pur, d'une qualité bien supérieure à leur propre français. Ils trouvaient, non sans raison, extrêmement comique que ce cuistre à lunettes se permit de les reprendre, lui qui, Vaugelas de Potsdam ou de Dresde, puisait toute sa science linguistique dans la grammaire de son compatriote Ploetz, bourrée de locutions inusitées et d'exemples abracadabrant, et qui, convaincu de sa science, apprenait à ses élèves du Gymnase ou du Lycée, à dire *poulard*, au lieu de poulet, ou *eau sucrée* pour eau douce.

Aussi les anecdotes locales sur le « vrançais » des Boches, courrent-elles les rues, là-bas, les rues et les gares. Il y a un chef de gare mêlé à celle-ci :

Un jeune Alsacien, rentrant d'excursion un dimanche soir, — le dimanche, en Alsace, tous ceux qui peuvent quitter la maison s'en vont passer la journée dans la montagne — arrive en poussant sa bicyclette à une petite gare de la grande ligne Bâle - Strasbourg, juste à temps pour voir partir sous ses yeux le train qu'il voulait prendre. Il demande à télégraphier à Strasbourg, pour rassurer sa famille. Le chef de gare lui objecte que le télégraphe de la gare est réservé au service, sauf dans les cas d'extrême gravité.

— Que voudriez-vous té-
légraphier ? ajoute-t-il.

— Je voudrais télégra-
phier ceci, répond le Stras-
bourggeois, et il griffonne sur un bout de papier : « *Pneu
crevé, rentrerai minuit.* »

— Ach so ! fait le chef de gare, après avoir lu ces quelques mots. Si vous avez perdu quelqu'un de votre famille, alors c'est une autre affaire. Vous pouvez télégra-
phier.

Et il expédie la dépêche. Si les immigrés allemands se targuent, bien à tort, de savoir le français, les annexés, eux, ne cherchent pas, en revanche, à faire croire qu'ils savent le *hochdeutsch*, le bon allemand.

Dans une commune du Bas-Rhin, le *Kreisdirektor* passe la revue des pompiers. Arrivé devant le clairon, ce plat fonctionnaire à chapeau haut le félicite, en bon prince,



— du moins pour un Allemand — tout étincelant d'argent et d'or, avec ses valets galonnés qui plastronnaient sur le siège de la calèche et derrière, sur le marchepied. Le marschall ne connaissait guère la finesse de nos Lorrains. Son luxe prussien était prodigieux en pure perte. Ses avances furent inutiles. Un seul maire parut lui faire bon accueil. Aussi, s'empressa-t-il auprès de cet ami, avec force sourires.

— Demandez-moi ce que vous voudrez, lui dit-il. C'est accordé.

— Ben, m'sieu le maréchal, fit le malin Lorrain, d'un air benoît, envoyez-nous donc en garnison un régiment de cavalerie.

Le maréchal était aux anges.

Un régiment... et de cavalerie encore ! C'était la première fois,

de la manière dont il vient de sonner de son instrument.

— Sie blasen ja sehr nett, etc (vous jouez vraiment bien). Et il se met à l'interroger.

Alors, le brave Alsacien, un ancien, qui, mon Dieu, s'il s'y efforçait, comprendrait tant bien que mal les quelques paroles du personnage, se tourne vers son voisin et lui dit en patois :

— Dis donc, toi, réponds donc à ce *Schwob*, moi, je ne le comprends pas...

Il y a mieux... Il y a ce que j'appellerai l'humour en action, ces bonnes farces antiallmandes, ces bravades séditieuses, qu'on ne se contentait pas d'inventer et de raconter, mais qu'on réalisait, qu'on exécutait, dont on donnait le spectacle en pleine rue, quitte

à en expier l'audace par quelques jours de prison. — Un exemple. En 1883, — je crois, — quelques jeunes gens de Sainte-Marie-aux-Mines mirent le carnaval à profit pour donner une petite leçon d'histoire aux *Schwowe* de la contrée. Ils se déguisèrent en Huns, avec l'attirail qu'on prête d'habitude à ces sauvages guerriers, mais qu'ils compléteront, pour se rapprocher davantage encore de la vérité historique, si chère à ces messieurs d'outre-Rhin. Et, vêtus de peaux de bêtes, ils parcoururent à cheval les rues de Sainte-Marie, en selle sur des quartiers de bœuf, le nez coiffé de belles lunettes d'or et portant à leurs flancs... toutes les pendules qu'ils avaient pu décrocher dans leurs ménages !

Mais quand on parle de l'humour alsacien, on aboutit toujours aux noms triomphants de Zislin et de Hansi. Les deux humoristes se sont révélés, l'un et l'autre, aux alentours de 1905, et en dix ans, ils ont accompli une œuvre immense. La collection de *Dur's Elsass*, *L'Histoire d'Alsace*, *Mon Village*, *Knatschke*, et un total de plusieurs années de prison auxquelles ils ont été condamnés à eux deux (car s'ils diffèrent par le tour d'esprit, ils se sont toujours rejoints... en cellule !) portent témoignage de leur talent, de leur succès et de leur dévouement à la cause française.

Ils sont partis à temps ; ils sont parmi nous. Mais l'humour là-bas est resté vivace. Il est même, plus téméraire que jamais. Les annexés se sont fait condamner avec entrain, par les Conseils de guerre, à des mois de prison, pour avoir colporté des histoires telles que celle-ci :

Il y eut, récemment, une assemblée d'animaux. Chaque bête se vanta du concours qu'elle apportait aux Allemands.

Le lion dit : « Je leur ai donné ma force. »

L'aigle : « Je leur ai appris à voler. »

Le blaireau : « Je leur ai montré comment creuser les tranchées. »

Seul, l'âne ne disait rien. Alors le lion l'interrogea :

« Et toi, âne, réponds, qu'as-tu fait pour eux ? »

« Moi, répondit l'âne..., je souscris à leurs emprunts ! »

CARLOS FISCHER.



Réception de Charles X dans un village du Bas-Rhin.
Histoire d'Alsace de HANSI.
édit. FLOURY.



Dessin de ZISLIN.
(Album Zislin, éd. BERGER-LEVRAULT).

— Je voudrais bien savoir ce que ces gens attendent

de leur prière? — Assurément rien de bon pour nous!



l'Alsace devant le Droit ~ Lorraine et l'Histoire



R.B.

I. — HISTOIRE ANCIENNE DE LA RÉGION ALSACIENNE-LORRAINE

Le pays actuel d'Alsace-Lorraine faisait partie, il y a vingt siècles, de la Gaule, qui était limitée à l'Est par le Rhin. Le fond de la population y est gaulois comme dans le reste de la France. Les futurs Alsaciens-Lorrains combattirent avec Vercingétorix contre César, pour défendre l'indépendance de la commune patrie. Lorsque Rome eut conquis la Gaule, ils recurent, comme tout le reste du pays, et même plus fortement peut-être, la culture latine.

Ainsi en ce temps des lontaines origines, la future Alsace-Lorraine faisait partie de la future France.

Il est vrai qu'au Ve siècle, lors de la dissolution de l'empire romain, des barbares, alamans ou francs, venus de la rive droite du Rhin, s'établirent sur la rive gauche, dans des cantons où l'on parle encore aujourd'hui un dialecte germanique. Mais Metz n'a pas été touchée par cette invasion, qui s'est brisée contre ses murs. La ville et une large bande de territoire à l'est, n'ont jamais parlé allemand. La langue française s'est aussi conservée en Alsace non seulement à Belfort et à Delle, que la France a gardées en 1871, mais dans les hautes vallées des Vosges.

Au temps des Mérovingiens et des Carolingiens, du Ve au IX^e siècle, la région tout entière fit partie du royaume franc. Ses guerriers combattirent sous les ordres de Charlemagne, au delà du Rhin, dans les rudes guerres par lesquelles il conquit l'Allemagne.

Vient ensuite l'époque très confuse où l'empire fondé par Charlemagne tombe en dissolution. Ses petits-fils le partagent entre eux, l'an 843, par le pacte de Verdun. La région alsacienne-lorraine est, un moment, comprise dans un royaume épénètre créé entre la France et l'Allemagne ; puis elle est ballottée entre les deux pays.

Au X^e siècle, elle reconnaît la souveraineté des rois allemands.

En ce même siècle, la région d'Alsace-Lorraine qui avait eu, jusqu'alors, une commune destinée, se partage en deux. La Lorraine devient un duché ; l'Alsace est rattachée à un duché du royaume d'Allemagne, la Souabe, ce qui fut une union mal assortie ; car l'Alsacien déteste le Souabe, le Schwob, comme il dit. Schwob est une grosse injure dans la bouche alsacienne.

Voilà donc toute la région englobée dans l'Allemagne, mais l'Allemagne d'alors ne ressemblait pas du tout à celle d'aujourd'hui. Ses rois, puissants au X^e siècle, avaient pris le titre d'empereur. Leur empire se paraît du nom bizarre de *Saint Empire romain germanique*, bizarre et orgueilleux, car l'orgueil insensé de l'Allemagne est aussi vieux qu'elle. Cet empire comprenait, outre l'Allemagne, la Hollande, une partie de la Belgique, les vallées de la Saône et du Rhône, une grande partie de l'Italie. L'autorité impériale était très mal obéie dans ces pays ; en Allemagne même elle s'affaiblit sans

cesse jusqu'au milieu du XIII^e siècle, où tout le pays tomba en pleine anarchie, décomposé qu'il était en des centaines et centaines d'Etats, dont chacun se conduisait comme s'il était souverain.

II. — LA LORRAINE JUSQU'A LA RÉUNION A LA FRANCE

Puisque la Lorraine et l'Alsace sont désormais séparées, nous allons suivre l'histoire de l'une et de l'autre jusqu'à leur réunion à la France, en commençant par la Lorraine.

Du duché de Lorraine les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun se détachèrent. Voici en quelles circonstances ils devinrent français.

Au XVI^e siècle, l'empereur d'Allemagne, Charles-Quint, plus puissant que ses prédécesseurs, voulut se faire obéir par les princes allemands. Pour défendre leurs libertés, plusieurs de ces princes s'allierent au roi de France, Henri II, et l'invitèrent à occuper Metz, Toul et Verdun, qui étaient, dirent-ils, pays de « langue française ». Ces villes furent en effet occupées. Charles-Quint essaya de reprendre Metz, qu'il assiégea avec une grande armée.

Mais le duc de Guise, commandant au nom du roi de France, défendit la place ; les habitants l'aiderent en travaillant aux fortifications. Et Charles-Quint, vaincu, s'enfuit en Allemagne. Pour la seconde fois, Metz avait arrêté une invasion germanique.

Qu'était devenu, pendant ce temps, le duché de Lorraine ? Les ducs avaient continué pendant un

certain temps à reconnaître la suzeraineté de l'Allemagne ; mais, dès le XIV^e siècle, ils se tournaient vers la France. Pendant la guerre de Cent ans, nombre de chevaliers lorrains vinrent combattre avec nous contre nos ennemis d'alors, les Anglais. En 1542, par le traité de Nuremberg, Charles-Quint reconnut l'indépendance du duc de Lorraine, qui cessa d'être un vassal allemand, pour devenir souverain.

Dès lors, à la cour des ducs de Lorraine, à Nancy, leur capitale, et dans tout le pays s'épanouit une civilisation toute française. Or, il advint, en 1737, que le dernier duc, François III, par un de ces arrangements singuliers qui se firent au XVIII^e siècle, troqua la terre de ses aïeux contre le duché de Toscane et l'espérance de la couronne impériale allemande.

Il l'obtint, en effet, par son mariage avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI, qui mourut en 1740, sans héritier mâle. François III de Lorraine devint l'empereur François I^r.

Quant à son duché de Lorraine, il fut attribué au roi dépossédé de Pologne, Stanislas Leszczinski, dont la fille avait épousé le roi de France Louis XV.

Sans doute, au cours du XVIII^e siècle, la France avait eu plus d'une fois des démêlés avec le duc de Lorraine qui s'était fait notre ennemi ; mais le souvenir s'en était effacé.

Le règne du beau-père du roi de France en Lorraine fut une transition douce entre l'indépendance et la réunion à la France, qui s'accomplit en 1766 ; elle fut si bien acceptée que, vingt-six ans après, en 1792, quand l'empereur d'Allemagne, petit-fils du duc François III, entra en guerre contre la France, la Lorraine se souleva tout entière contre l'envahisseur.

III. — L'ALSACE AVANT SA RÉUNION A LA FRANCE

La région d'Alsace s'était, au moyen âge, morcelée plus encore que la région lorraine, en menus fragments. Au début du XVII^e siècle, elle se composait encore d'un grand nombre de seigneuries laïques ou ecclésiastiques ; dix villes « libres », qui s'étaient liées entre elles, formaient ce qu'on appelait la Décapole ; Strasbourg était une république qui possédait un domaine rural assez étendu ; Mulhouse, alliée aux cantons protestants suisses, était en Alsace comme une enclave étrangère.

Ces divers Etats se faisaient souvent la guerre les uns aux autres. À toutes les causes de dissensions, la Réforme, au XVI^e siècle, en ajouta une dont les effets troubleront profondément le pays ; deux camps s'y formèrent, celui des protestants et celui des catholiques.

Survint, en 1618, la guerre, qui devait durer trente ans ; l'Alsace eut beaucoup à souffrir de cette grande crise qui agita toute l'Europe. La cause en fut l'ambition de l'empereur d'Allemagne, qui voulut détruire dans l'empire la liberté de conscience, et aussi les libertés dont jouissaient depuis



Entrée du roi Louis XIV — le 3 Octobre 1681 — dans la ville de Strasbourg, réduite depuis le 30 Septembre.



LE MONDE ILLUSTRE



Le roi Louis XV entre à Strasbourg par la porte de Saverne.

longtemps les divers Etats. Il était allié intimement au roi d'Espagne, son cousin, ennemi comme lui de la liberté de conscience et de toutes les libertés.

En Alsace, les protestants, pour se défendre, firent appel à la France ; ils invitèrent notre roi Louis XIII à occuper leurs places fortes, ce qui fut fait en 1633 et 1634.

D'autre part, les catholiques, pour se protéger contre les Suédois protestants qui faisaient la guerre en Alsace et y commettaient toutes sortes d'excès, ouvrirent leurs villes à des garnisons françaises. Les Français, appelés par les Alsaciens, occupèrent donc le pays presque tout entier. En 1635, la France entra en guerre contre le roi d'Espagne et l'empereur. Elle fut victorieuse.



Aspect de la place du Palais Episcopal, le 5 Octobre 1744.

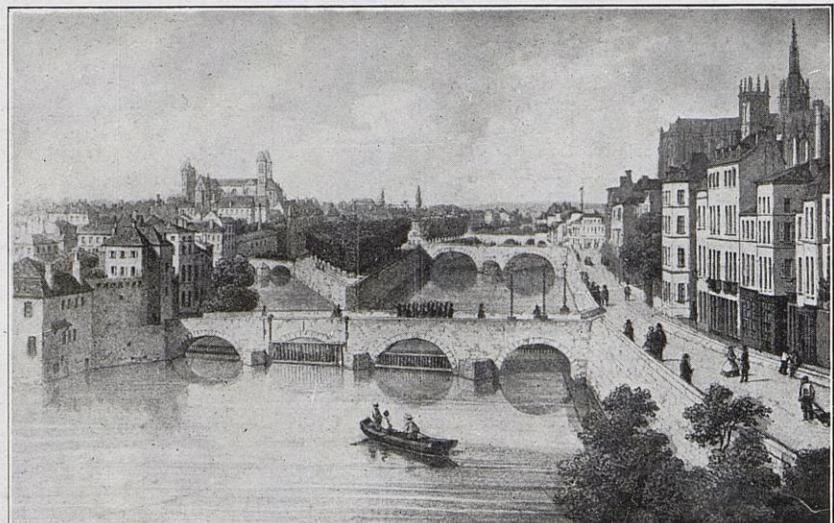


La paix, signée à Munster en 1648, lui reconnut la possession de l'Alsace, en « compensation » du secours qu'elle avait apporté, pendant treize ans de guerre, aux ennemis du roi d'Espagne et de l'empereur.

Au reste ses principes et sa conduite furent les mêmes dans les deux pays. Ils eurent le même succès : l'union intime et profonde des deux pays en la commune patrie.



STRASBOURG. — Place Kléber. (Dessin d'après nature par Deroy).



METZ. — Vue intérieure de la ville. (Dessin d'après nature par Asselineau).



Les joutes, exercices, jeux et « pêche considérable » exécutés en présence du roi Louis XV, par les bateliers et pêcheurs de la ville.
(D'après une ancienne gravure).

IV. — L'ALSACE AU TEMPS FRANÇAIS

Les clauses du traité de Munster relatives à l'Alsace étaient obscures en plus d'un endroit. La France ne tarda pas à en faire sortir le plein effet.

Elle étendit sa souveraineté sur le pays entier ; elle occupa, le 30 septembre 1681, la ville de Strasbourg ; le traité de Ryswick lui reconnut, en 1697, la possession de l'Alsace entière ; le Rhin marqua désormais la frontière entre l'Alsace et l'Allemagne. Seule, la ville de Mulhouse continua de relever de la Suisse.

La France s'efforça de s'attacher les populations alsaciennes et de faire la conquête morale du pays. Elle lui garda ses anciens cadres ; les divers Etats alsaciens subsistèrent jusqu'à la Révolution, sous l'autorité de leurs seigneurs. Les anciennes constitutions des villes furent respectées ; Strasbourg demeura une petite république nommant librement ses magistrats. La vie locale se poursuivit très intense. Les habitants purent conserver leurs coutumes, leurs habitudes, leur dialecte ; l'allemand fut enseigné dans les écoles, comme par le passé ; le gouvernement français ne songea point à imposer notre langue. Le changement de domination s'apercevait à peine.

Pourtant, par-dessus tous ces Etats, planait la souveraineté de la France, et la France s'efforça de prendre en mains les intérêts généraux du pays dont l'Allemagne ne s'était pas souciée. Elle releva les ruines accumulées par la guerre de Trente ans ; elle repeupla le pays en y faisant venir des colons ; elle favorisa l'agriculture ; elle exploita les belles forêts des Vosges pour les vaisseaux de la marine royale ; elle favorisa la création de manufactures ; au XVIII^e siècle, dans les vallées vosgiennes, l'industrie prit un grand développement. De nouvelles routes sillonnèrent le pays, des canaux y furent creusés, le commerce encouragé devint très actif. Le pays s'enrichit ; le chiffre de la population tripla. Telle fut l'œuvre des intendants français qui administrèrent la province admirablement.

D'autre part fut instituée une haute cour de justice, le « Conseil Supérieur », pour juger en appel les procès portés en première ins-

tance devant les juges des seigneuries et des villes ; et il jugea d'après des lois claires ; il accueillit les plaintes des humbles, même contre leurs seigneurs ; il donna raison aux petits quand ils avaient raison.

On exagérerait à peine, si l'on disait que c'est la France qui, en amalgamant les divers éléments qu'elle y a trouvés, et en y ajoutant l'influence de son propre génie, a créé cet être politique qu'on appelle l'Alsace.

L'influence de ce génie devint très puissante au XVIII^e siècle. L'Alsacien acheva de devenir Français en aimant le charme de tout ce qui venait de France, et en adoptant les idées qui préparaient la Révolution française, c'est-à-dire les idées des droits de l'homme et des peuples, de liberté, d'égalité, de fraternité.

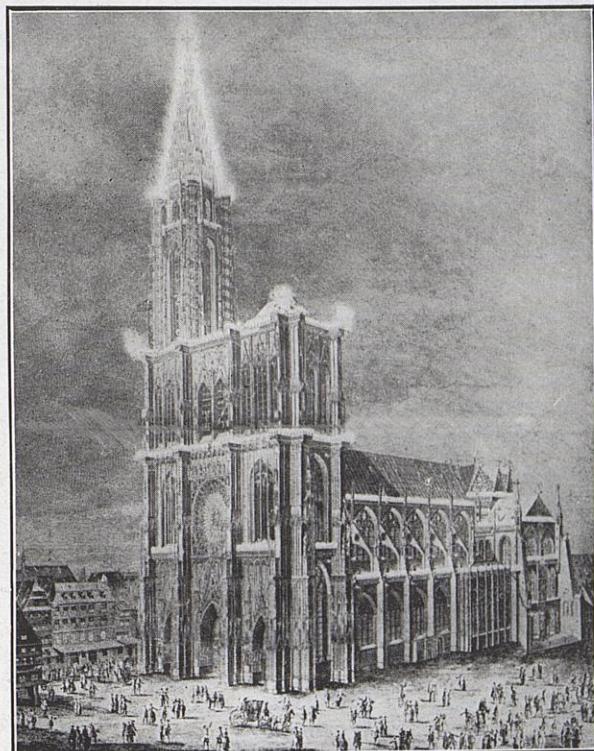
En aucune partie de la France, la Révolution ne fut mieux accueillie qu'en Alsace. Un de ses premiers actes fut bienfaisant à la province : les droits féodaux furent abolis par l'Assemblée nationale, dans la célèbre nuit du 4 août 1789. Ces droits pesaient lourdement sur les Alsaciens dans les nombreuses seigneuries qui avaient subsisté sous la domination française. *Ainsi disparut jusqu'à la trace d'antiques servitudes.*

Un sentiment de joie et de fierté éclata dans un acte symbolique de noble caractère. Le 13 juin 1790, lors d'une des premières fêtes qui préparèrent la grande fête de la Fédération nationale, un drapeau tricolore fut planté non loin de Strasbourg, face à l'Allemagne ; il portait cette glorieuse inscription : « *Ici commence le pays de la liberté.* » Et sans doute ce fut un hasard si la première audition de la *Marseillaise* fut donnée par Rouget de l'Isle à Strasbourg, chez le maire, le 26 avril 1792 ; mais l'Alsace méritait, par l'enthousiasme qu'y soulevaient les idées nouvelles, l'honneur d'entendre, la première, le chant des peuples libres.

Pendant la période révolutionnaire, en 1789, l'Alsace se compléta en récupérant Mulhouse.

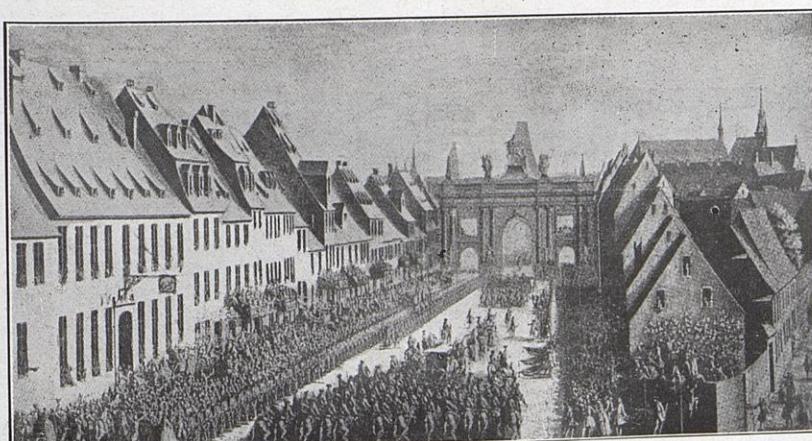
L'union de Mulhouse à l'Alsace et à la France fut sollicitée par les Mulhousiens comme un honneur. Les représentants de la ville et un commissaire français rédigèrent le texte d'un traité qui fut ratifié par la bourgeoisie mulhousienne, puis par les deux Chambres du Parlement français d'alors, le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens ; en voici les premiers mots :

« *La République française accepte le vœu des citoyens de Mulhouse.* »

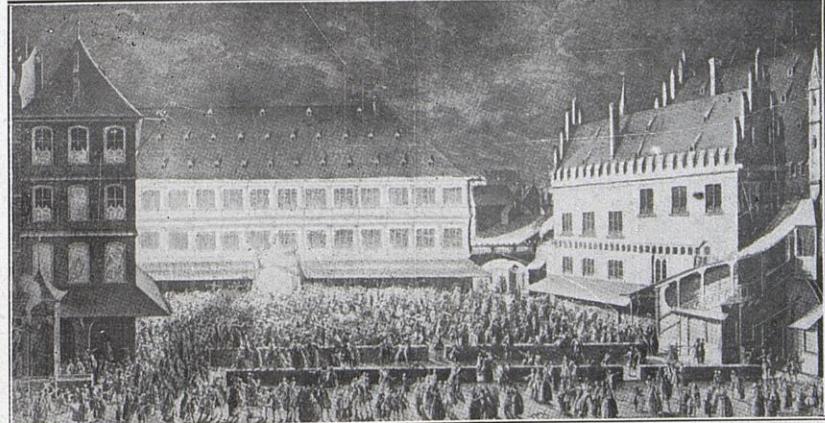


La Cathédrale de Strasbourg, illuminée pendant le séjour du roi Louis XV.

Ainsi, en Alsace, avant la réunion à la France, le chaos, aucune discipline générale, les intérêts privés guerroyant les uns contre les autres, les forces économiques paralysées ; après la réunion, l'ordre établi sans violence, des pouvoirs généraux superposés aux individualités diverses, la justice, la prospérité.



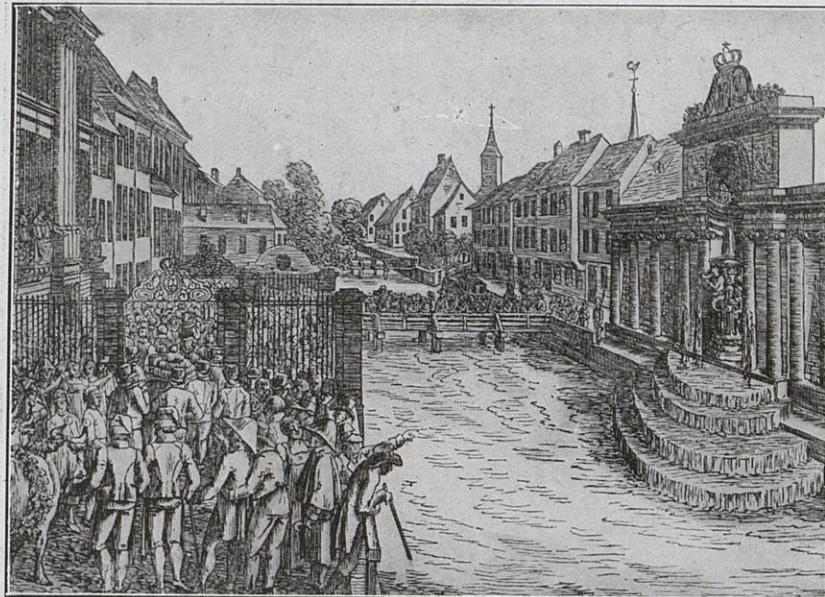
STRASBOURG. — Vue du faubourg de Saverne à l'arrivée du Roi.
(D'après la gravure de J.-Ph. Le Bas).



STRASBOURG. — Hôtel de Ville et place de l'Hôtel de Ville.
Aspect de la place le soir du même jour.



LE MONDE ILLUSTRE



Le cortège des Arts et Métiers défilant devant l'Impératrice Marie-Louise (le 23 Mars 1810).

Le 15 mars 1798, les autorités françaises se présentèrent aux portes de la ville ; de l'intérieur un factionnaire crie : *Wer da* (qui vive ?) Réponse : « Républicains français ». Et le dialogue se poursuivit en français :

— Quelle est votre mission, citoyens ?
— Nous annonçons l'arrivée du commissaire du Gouvernement, chargé de vous remettre l'acte qui réunit votre république à la grande Nation ; nous venons fraternaliser avec vous.

— Soyez les bienvenus, citoyens, nous nous assurons notre bonheur.

— Nos frères d'armes vous apportent le symbole de la paix et de l'union ; daignez les accepter.

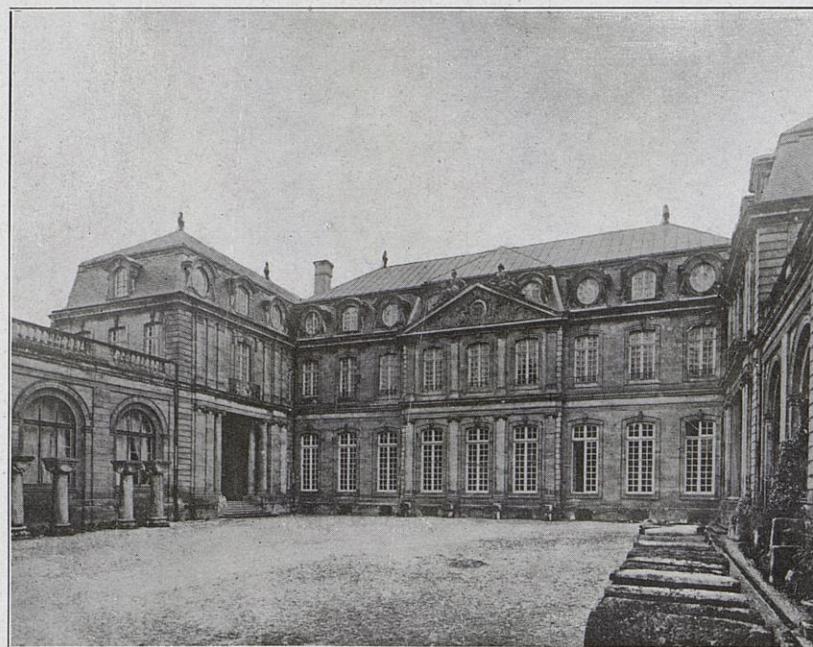
— Avancez, bons Français ; la victoire vous précède ; la paix vous suit.

Le groupe français entra ; un grand cortège se forma ; aux quatre portes de la ville, des arbres de la liberté furent plantés ; sur la place, une fosse fut creusée ; avant d'y planter le cinquième arbre, on y mit les insignes du passé : armes de la ville, statuts, bannières des corporations. Quant au drapeau de Mulhouse, on l'enveloppa dans un étui tricolore portant cette inscription :

« La République de Mulhouse repose dans le sein de la République française. »

Cet acte de la réunion de Mulhouse, si honorable pour la France, n'a, croyons-nous, son pareil dans aucune histoire.

On sait que l'Alsace donna aux guerres de la Révolution une foule de soldats et d'officiers, parmi lesquels s'illustra au premier rang le strasbourgeois Kléber. Dans ces guerres, par le sang et par la gloire, fut scellée l'union de l'Alsace et de la France. En même temps, la Révolution acheva dans la province, devenue les départements du Haut et du Bas-Rhin, l'œuvre de la monarchie. Alors l'Alsace se trouva complètement transformée : une loi commune a remplacé les coutumes archaïques ; et une justice unique, toutes ces justices qui, le plus souvent, n'étaient que des



STRASBOURG. — L'ancien palais épiscopal.

exploitations par de petites tyramies ; plus de priviléges, mais l'égalité des citoyens ; plus de protestants et de catholiques querroyant les uns contre les autres, mais la liberté de conscience. Et puis, toutes les libertés.

Vraiment l'Alsace est une création de la France.

L'Alsace a été reconnaissante ; elle l'a témoigné par son fidèle amour envers la patrie française. Elle a servi vaillamment dans les armées napoléoniennes : nombreux sont les noms de généraux alsaciens inscrits sur l'Arc de Triomphe. Lorsque les Allemands envahirent en 1814 et 1815 nos deux départements du Rhin, ils

s'étonnèrent d'y trouver un si solide attachement à la France ; leurs poètes traitèrent les Alsaciens de « frères dégénérés ».

Les Allemands ne comprenaient pas ce renoncement à l'honneur de leur appartenir par les liens du sang, ce manquement au devoir de les aimer. Ils saisissaient toutes les occasions de rappeler ce devoir aux Alsaciens. Un jour, dans une de ces fêtes qui, en temps de paix, amenaient comme hôtes à Strasbourg des habitants de l'autre rive du Rhin, un bourgmestre, un de ces Allemands si nombreux qui pratiquent naïvement l'art de mettre les pieds où il ne faut pas, porta ce toast :

— « Je bois à l'Alsace, fille de l'Allemagne ! »

Le maire de Strasbourg répliqua : — « Je ne sais pas si l'Alsace est fille de l'Allemagne ; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle est l'épouse de la France et lui donne et lui donnera toujours ses enfants. »

Pendant le XIX^e siècle, en France, plusieurs régimes politiques, se succédèrent. L'Alsace, par le choix de ses députés à la Chambre, témoigna de ses sentiments libéraux et démocratiques. Elle acclama la révolution de 1848 ; cette même année, elle célébra dans un grand enthousiasme, le deuxième centenaire de son union avec la France. Elle remercia « la destinée qui, depuis deux siècles, lui avait donné une si belle et si noble patrie ! »

On peut, la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, affirmer qu'aucun pays de France n'était plus profondément français que l'Alsace-Lorraine au moment de la guerre, en 1870. Le patriotisme était plus vif que partout ailleurs dans ce pays-frontière. Alsaciens et Lorrains savaient qu'ils étaient le rempart de la France.

ERNEST LAVISSE et CHRISTIAN PFISTER
de l'Académie Française, Professeur à la Sorbonne.





L'Ecolier d'Alsace

Il y a quelques mois, j'ai revu l'Alsace... l'Alsace reconquise. Elle s'éveillait dans la fraîcheur d'une belle matinée d'été. A ce souvenir, renaît l'émotion que je ressentis quand, sortant du tunnel de Bus-sang, l'Alsace m'apparut.

Je ne ferai pas le récit de mon arrivée au village de.... En voyant que je portais comme eux l'insigne des combattants de 1870, les vieux venaient à moi, m'abordant familièrement, comme s'ils retrouvaient un compagnon d'armes, me demandant où j'étais quand ils servaient aux armées de Faidherbe ou de Bourbaki. Je n'insisterai pas non plus sur la réception touchante dont je fus l'objet dans les familles, je connaissais, dès longtemps, par moi-même ce qu'est l'hospitalité alsaciennes.

Entrons à l'Ecole.

Il semble que nous soyions dans un temple. Les écoliers sont penchés sur leurs livres ou sur leurs cahiers, dans l'attitude recueillie de la prière, le maître officie. Il a remplacé l'instituteur boche armé d'un gourdin, il n'est plus besoin de discipline. Ce maître porte l'uniforme de soldat français, sa manche gauche est brisée, et aussi sa manche droite, c'est dans la tranchée qu'il a reçu l'investiture du ministère sacré qu'il remplit aujourd'hui. Au-dessus de la chaire, entre deux drapeaux aux couleurs françaises, l'image de la France, venue d'Epinal.

Chez les fillettes, c'est une sœur qui maintenant parle librement de la France avec amour. Avec quelle satisfaction ai-je adressé à ces courageuses maîtresses, au cours de la distribution des prix de... des paroles de reconnaissance.

Nos petits écoliers alsaciens ont, en général, l'esprit très ouvert et curieux ; ils sont particulièrement attentifs et dociles, tenaces en leurs idées et parmi ces idées, celle qui domine, c'est d'être bien français. Ils ont généralement une disposition marquée pour le dessin ; ils chantent, les filles surtout, mieux que dans la majorité de nos écoles, avec le sentiment des nuances musicales, et sans difficulté à plusieurs voix. S'ils sont attentifs et tranquilles en classe, dès qu'ils sont en liberté, nos petits Alsaciens sont aussi turbulents que leurs frères montmartrois.

Dans les écoles de filles, le travail à l'aiguille témoigne du goût et de l'adresse des petites ouvrières de demain et signale une clientèle toute prête à peupler des écoles professionnelles d'où sortiront d'habiles brodeuses et d'adroites couturières.

Est-il surprenant que doués de tant de qualités maîtresses et guidés par un personnel enseignant d'élite, les écoliers d'Alsace aient obtenu des succès aux divers examens, (certificats d'études, concours pour des bourses, concours des écoles normales de nos départements, etc.), succès qu'a signalés M. Meister dans le n° de juillet 1917 de la Revue pédagogique ? Ces succès nous le répétons sont dus à l'ardent désir d'être bien français.

Pour douter de l'attachement de l'Alsace à la France, il faut n'avoir pas vu notre drapeau fouetter l'air à toutes les fenêtres de toutes les maisons de la vallée de la Thur, le jour anniversaire de l'entrée de nos troupes en Alsace ; la joie des parents coiffant de calots bleus leurs garçons, ni l'amusante grimousse de l'un de ces gamins disant à sa mère : « Il faut coudre une briske de plus à ma manche, puisque voilà trois ans que je suis au front. »

Au front ! ils y sont bien, car à l'école la voix du maître se mêle à celle du canon, et c'est souvent que la classe est interrompue pour que tout ce petit monde, sur un signal du maître, se terre, mais toujours en bon ordre, dans la cave, ou dans quelqu'abri.

Ces enfants sont accoutumés aux dangers des bombardements, tout comme nos poilus.

A la distribution des prix de... tandis que les fillettes chantent, je vois les garçons qui se poussent le coude et se montrent deux taubes qui survolent la cour où nous siégeons. Les fillettes continuent de chanter et l'officier, mon voisin de me dire : « Ce sont heureusement des taubes d'observation, mais fusent-ils des taubes de bombardement, personne ne bougerait si nous ne dominions le signal de la retraite. »

Quel émouvant spectacle que ces cérémonies scolaires alsaciennes. Les maîtres y portent l'uniforme de soldat et siègent aux côtés du maire, du curé, du pasteur et du rabbin, personnifiant ainsi l'union sacrée et proclamant publiquement l'amour de l'Alsacien pour sa liberté et la liberté des autres.

C'est en uniforme bleu horizon, d'officier français, que le sous-préfet, présidant la cérémonie, harangue les écoliers d'Alsace : « Enfants, dit-il, entendez la voix du canon, c'est celle de la France qui parle aux barbares le seul langage qu'ils comprennent, en leur crachant à la face de terribles défis. Cette voix, sortant d'âmes de fer, plaide la cause de la justice et du Droit ; elle chante la victoire qui délivrera de leurs chaînes les peuples encore esclaves, parce qu'ils sont faibles. Nous et nos alliés nous ne faisons pas seulement la guerre pour que l'Alsace et la Lorraine soient rendues à la France, leur patrie, ce retour étant une restitution, mais cette restitution, il faut qu'elle soit le gage de la Paix universelle et de la Paix éternelle. »

GUSTAVE PHILIPPON,

Inspecteur Général honoraire de l'Instruction publique.



M. Clemenceau, Président du Conseil, rend visite aux enfants des écoles en Alsace reconquise.

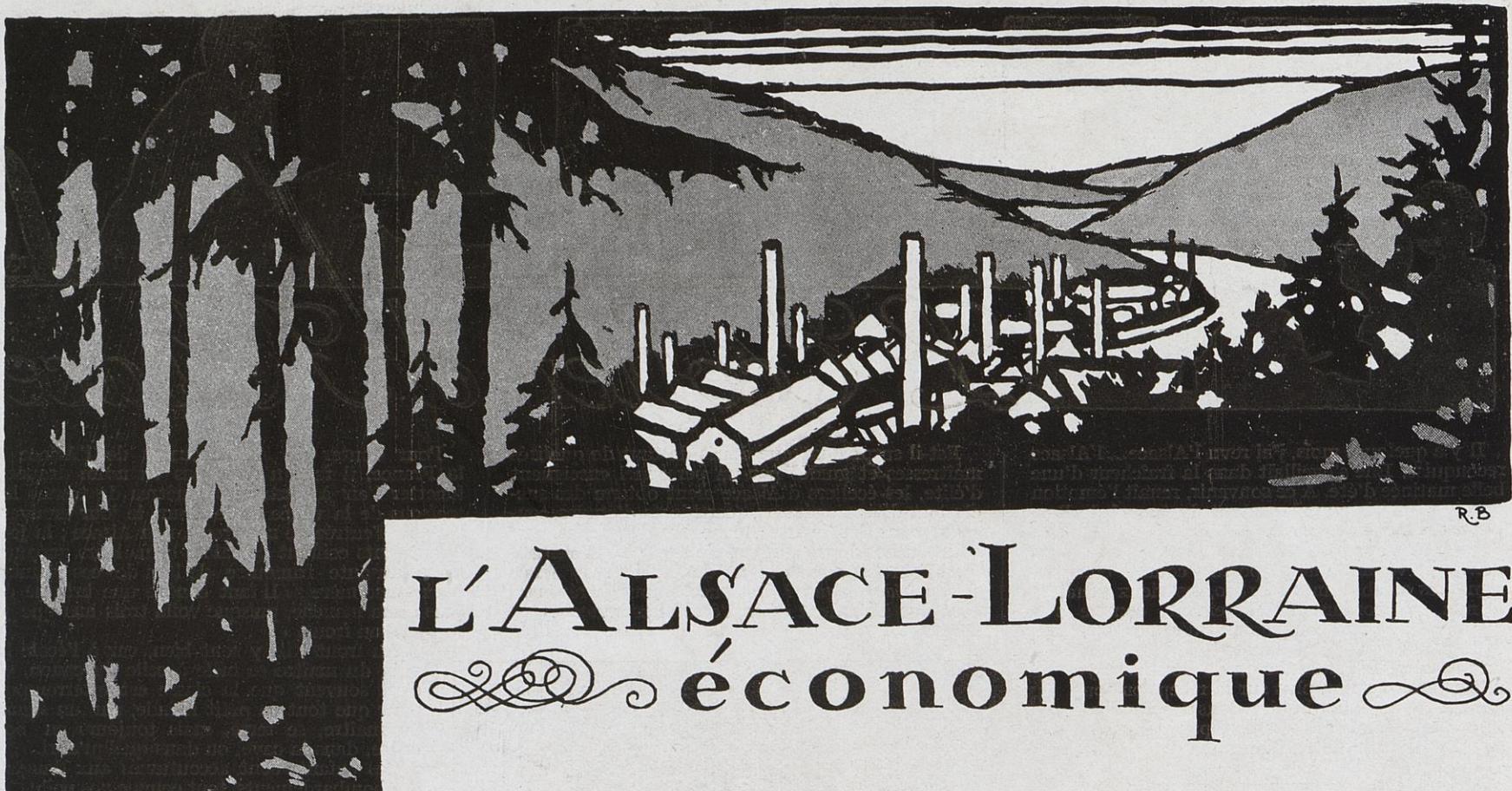


Une distribution des prix à Thann, département du Haut-Rhin.



Les jeunes lauréats rapportant fièrement leurs récompenses.





L'ALSACE-LORRAINE économique

Par sa situation géographique ainsi qu'au point de vue historique, l'Alsace-Lorraine a toujours attiré l'attention. De même que les régions voisines, elle a été le champ clos où se sont vidés les différends entre les races franque et germanique et le théâtre de leurs luttes nombreuses à toutes les époques de l'histoire. Aussi elle a donné le jour à nombre d'hommes de guerre et de généraux français.

On pourrait croire qu'une telle région, en butte aux invasions, champ de manœuvre des armées, dévastée par les guerres, était impropre à tout développement économique.

Il n'en a rien été, la nature avait pourvu cette région de telles richesses, elle l'avait donnée à une population si intelligente et si énergique que rien n'a pu arrêter l'exploitation de ces richesses et l'essor industriel qui en est résulté, si bien que l'Alsace-Lorraine est devenue l'objet de toutes les convoitises.

Or, ces richesses c'est la France qui les a mises à jour. Ce sont les Alsaciens-Lorrains, ses enfants, qui les ont exploitées et si l'Allemagne dans un abus de sa force militaire a pu en prendre possession et les exploiter à son tour, c'est contre tous droits acquis.

La guerre actuelle doit rendre à la France ce qui lui appartient.

Au moment où en approche la décision finale, il importe de faire connaître la grande importance de ces ressources économiques en possession desquelles nous devons rentrer et les conséquences qui en résulteront pour la prospérité de la France.

Les principales de ces ressources sont le fer, la houille et la potasse.

Indépendamment d'elles il en existe beaucoup d'autres, dont le développement a suivi une marche parallèle ; presque tous les genres d'industries s'y trouvent représentés, il faut en particulier donner une mention spéciale à l'industrie textile qui a pris une grande extension. D'autre part les chemins de fer, les canaux, les réseaux électriques ont suivi le mouvement.

Enfin le sol fertile exploité par des mains intelligentes n'a pas été sans y contribuer lui aussi.

L'espace limité, réservé à cette étude, ne nous permet de nous entretenir que du fer, de la houille et de la potasse.

Nous nous proposons de montrer quel puissant intérêt s'attache à ces trois éléments, facteurs de prospérité ; nous montrerons aussi que ces richesses nous appartiennent non seulement parce que situées sur des territoires français qui nous ont été ravis, mais aussi par droit de découverte d'invention et d'exploitation première et parce que nous en

avons été dépouillés, en ce qui concerne le fer et la houille, au fur et à mesure qu'on pouvait en discerner la grande valeur.

I. • LE FER

La Lorraine est depuis les temps les plus reculés le pays du fer. De nombreuses forges animaient déjà, au moyen âge, les vallées de la Fentsch et de l'Orne. En 1785, les fourneaux produisaient annuellement près de 9.000 livres de fonte, en 1834 on comptait 14 fourneaux. En 1870, lorsque survint la guerre, la Lorraine annexée disposait de 38 hauts-fourneaux en activité.

L'exploitation des mines avait suivi également une marche croissante. A cette époque les gisements étaient trouvés, de grandes étendues étaient en exploitation et en bonne voie de développement. Des tonnages considérables étaient en vue.

Le bassin minier reconnu s'étendait, en allant du Sud au Nord, de Novéant et Amanvillers, jusqu'au Grand Duché de Luxembourg où les gisements se continuaient. Bordé à l'Est par une ligne de direction Nord-Sud, suivant les escarpements jurassiques du versant de la rive gauche de la Moselle, il s'enfonçait sur toute sa hauteur sous la frontière française.

C'était en réalité, avec les gisements du Luxembourg, la zone d'affleurement du grand bassin lorrain, la seule connue et exploitée jusqu'alors, et considérée en 1871 comme la seule utilisable.

Telle était la situation en 1870, les mines et la métallurgie de la Lorraine annexée découvertes et organisées par nos ingénieurs, exploitées avec nos capitaux étaient en pleine prospérité. C'était une proie tout indiquée pour l'Allemagne, dont nos défaites de 1870 allaient la mettre en possession.

Le traité de Francfort qui suivit ces défaites et nous enleva l'Alsace-Lorraine, imposa un tracé de frontières nous privant de toute la partie des gisements considérée à cette époque comme exploitable par les compétences allemandes. Elles ne soupçonnaient pas, en effet, la valeur du bassin de Briey contenant les gisements en profondeur utilisés depuis.

Il est facile de comprendre le parti que l'Allemagne ambitieuse devait tirer de ces ressources.

Grisée par ses succès de 1866 et de 1870, donnant libre cours à ses instincts de domination, elle ne visait rien moins que l'hégémonie mondiale, et en attendant de nouvelles conquêtes elle cherchait à envahir industriellement tous les continents.

La base de son organisation industrielle et de sa puissance militaire était la métallurgie, dont l'élément essentiel est le fer à la fois instrument d'industrie avec lequel on fait les rails, les poutrelles, les locomotives, et instrument de guerre dont on fait les obus, les canons, les blindages. Cette métallurgie trouvait dans les mines et installations

lorraines, tous les éléments nécessaires à son développement, arrêté jusque-là par le peu d'importance des autres gisements possédés en Allemagne.

Aussi l'exploitation rationnelle et intensive de la minette lorraine (minerai de fer), dont elle avait le plus grand besoin, fut particulièrement poussée et atteignit des chiffres très élevés de production. C'est ainsi que de 1880 à 1890 l'extraction passa de 996.000 tonnes à 2.256.000 ; de 1890 à 1900 de 2.256.000 à 7.742.000 ; et qu'enfin en 1913 elle atteignait le chiffre énorme de 21 millions de tonnes, ayant ainsi presque déculpé pendant les 23 dernières années.

Pour atteindre ces chiffres, rien ne fut ménagé, tant dans les installations du fond, que dans celles de la surface où des capitaux considérables furent investis.

Au fond, très longues galeries à double voie sillonnées par des trains électriques, souterrains ou tubes de plusieurs kilomètres parcourus à grande vitesse par les convois emmenant au dehors les minerais abattus, ou conduisant à pied d'œuvre les ouvriers, et câbles sans fin pour la traction.

A la surface, accumulateurs de minerai de plusieurs milliers de tonnes, transporteurs aériens à câble sans fin dépassant 10 kilomètres de longueur, longues voies ferrées reliant les mines aux usines ou aux gares, avec importants ouvrages d'art tels que le pont métallique de 200 mètres édifié à l'issue de la mine de Bochum à Fontoy.

Les installations pour le traitement, l'utilisation du minerai et la fabrication des produits finis suivirent la même progression, de nombreux hauts-fourneaux, convertisseurs, lamoins, fours Martin, s'édifièrent de tous côtés ; à la veille de la guerre, l'usine monstre d'Hagondange voyait le jour et en tout 64 hauts-fourneaux pouvaient fonctionner.

Aussi la production de fonte et d'acier progressa rapidement.

La production de fonte qui n'était que de 305.000 tonnes en 1881 atteignait près de 4 millions de tonnes en 1913, constituant 16 % de la production totale allemande. La production d'acier atteignait la même année plus de 2 millions de tonnes.

On peut donc dire que la métallurgie lorraine au cours des 20 à 30 dernières années a pris un essor auquel rien ne peut être comparé en Europe.

Mais il y avait pour l'Allemagne une ombre au tableau. A une pareille allure, les gisements de minerai de fer dont la contenance est évaluée à 1.800 millions de tonnes, allaient s'épuiser rapidement, et au bout de quelques dizaines d'années on en toucherait la fin. Donc grand danger en perspective pour l'avenir de la métallurgie allemande.

Or, dans le même temps que se développait l'industrie minière et métallurgique en Lorraine annexée, surgissait de l'autre côté de la frontière une nouvelle industrie minière et métallurgique

en voie de devenir aussi puissante. Le bassin minier de Briey insoupçonné en 1871 par l'Allemagne, était découvert par nos ingénieurs et rapidement mis en exploitation. Les gisements profonds renfermaient des minéraux de teneur plus élevée. Leur contenance était évaluée avant la guerre à 2 milliards de tonnes, l'extraction croissait rapidement et atteignait déjà en 1913 le chiffre de 15 millions de tonnes.

L'Allemagne en éveil jetait les yeux avec convoitise sur les nouvelles richesses de ses voisins de l'ouest, si bien faites pour compléter les siennes et assurer pour longtemps l'avenir jusque-là peu sûr de sa métallurgie.

Il n'est pas douteux que ce fut un des motifs qui lui firent précipiter la nouvelle guerre, destinée à lui donner l'hégémonie mondiale. Dès son début elle mettait la main sur nos riches mines de Briey, et elle y a trouvé depuis lors un complément précieux du fer qui lui est nécessaire pour mener la guerre.

Augmentée du bassin de Briey, avec ses usines métallurgiques et celles de nos départements du Nord en se basant sur les chiffres de production d'avant la guerre, la puissance productrice d'acier de l'Allemagne y compris le Luxembourg pourrait atteindre 24 millions de tonnes, basée sur une extraction possible de 52 millions de tonnes de minéral, accompagnée d'un certain chiffre d'importations. C'est dire la supériorité écrasante de moyens qui lui appartiendrait et lui donnerait toutes facilités pour entreprendre de nouvelles guerres etachever la conquête de notre pays.

Si au contraire on reprenait à l'Allemagne, avec le bassin de Briey celui de la Lorraine annexée l'extraction allemande serait réduite à 7 millions de tonnes avec des réserves des plus limitées. Déjà tributaire de l'étranger pour sa consommation énorme de minéral, s'élevant en 1913 à 42 millions de tonnes, l'Allemagne serait pour ainsi dire désarmée.

On peut donc dire que là résidera la meilleure garantie de la paix future, plus sûre que toutes les promesses et conventions de désarmement qui pourraient bien n'être que des chiffres de papier.

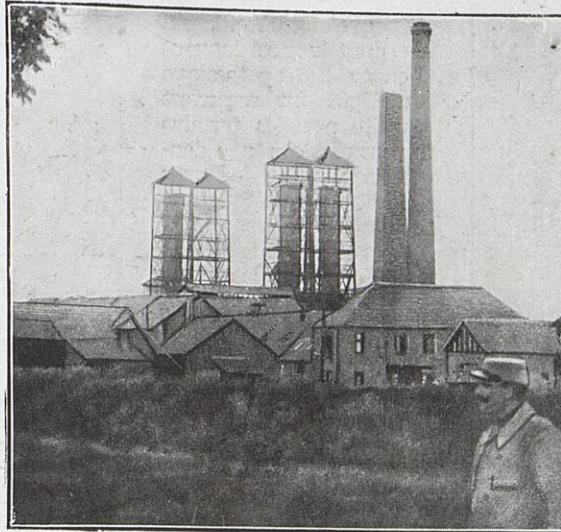
L'extraction française en Lorraine seulement pourrait atteindre et dépasser 36 millions de tonnes. La production de fonte avec les moyens d'ayant la guerre pourrait s'élever à 2 millions de tonnes, et celle d'acier à 10 millions de tonnes.

II. LA HOUILLE

Les perspectives au point de vue du charbon ne sont pas aussi brillantes. Les mines d'Alsace-Lorraine ne constituent qu'une partie, la partie méridionale et la moins importante, du bassin houiller de la Sarre, lequel nous avait appartenu en entier avant 1815.

La découverte de la houille y remonte au XVI^e siècle.

En 1792, les terrains houillers étaient considérés comme faisant partie des domaines nationaux et affermés à un particulier qui les exploitait pour le compte de l'Etat.



Hauts-fourneaux aux environs de Thann.

Cette régie ne rapportait qu'un chiffre insignifiant au trésor.

Ce fut Napoléon I^{er} qui mit en pleine valeur les mines de la Sarre. Le 13 septembre 1808, un décret impérial divisa le bassin en 60 arrondissements ou concessions. Il fut exploré sur 367 kilomètres de surface par les ingénieurs français. Tous les travaux de mines en activité, les indices où affleurements des couches non exploitées furent indiqués, et leur élévation déterminée par rapport à des points de repère de hauteur connue placés dans les diverses vallées. De toutes les concessions, 18 étaient en pleine activité, 18 prêtes à être exploitées et les autres repérées et prospectées.

On peut donc dire à juste titre que c'est aux efforts de nos nationaux sous l'impulsion de Napoléon qu'est due la découverte ainsi que l'exploitation sérieuse du bassin dont la production a pu ainsi, à partir de cette époque, prendre son essor.

La Prusse, de longue date à la recherche détous les éléments de richesse et de puissance, profita de nos revers de 1814 et de 1815 qui amenèrent la chute définitive de l'empire, pour se faire attribuer le vieux pays français de Sarrelouis et toute la partie alors reconnue du bassin houiller, sur lequel elle n'avait jamais eu le moindre droit. Bien entendu on ne tint aucun compte des sentiments de la population qui ne voulait pas être prussienne.

Il se passa alors pour les gisements houillers de la Sarre ce qui s'est passé plus tard pour les gisements de fer de Lorraine; nos ingénieurs ne se découragèrent pas, leurs recherches immédiatement entreprises dans la partie restée française découvrirent le prolongement des gisements vers le sud-ouest. Des résultats sérieux furent obtenus, et le gouvernement français y put attribuer un certain nombre de concessions exploitées aujourd'hui par les trois Sociétés de Petite Rosselle, Sarre et Moselle et la Houve. Ce sont ces concessions qui constituent la partie méridionale du bassin restée en notre possession jusqu'en 1870.

Le désir de posséder tous les gisements de la Sarre, de même que tous les gisements alors utilisables de minerai de fer de Lorraine, fut certainement une des principales raisons qui décidèrent l'Allemagne à s'annexer en 1871 l'Alsace-Lorraine, sans avoir égard ni à la nationalité des indigènes, ni aux efforts faits par nos nationaux pour la mise en valeur des territoires miniers qui leur conféraient tous droits de possession.

Ces droits de la France pourraient s'étendre, en bonne justice, à tout le bassin de la Sarre.

Le retour de l'Alsace-Lorraine ne nous rendrait, de plus, que la partie méridionale du bassin, c'est-à-dire une production de 3.700.000 tonnes.

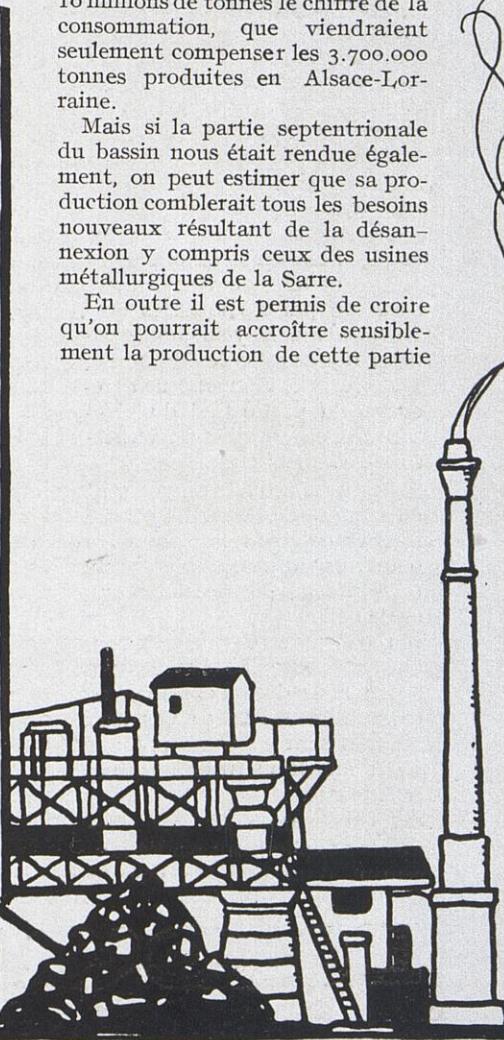
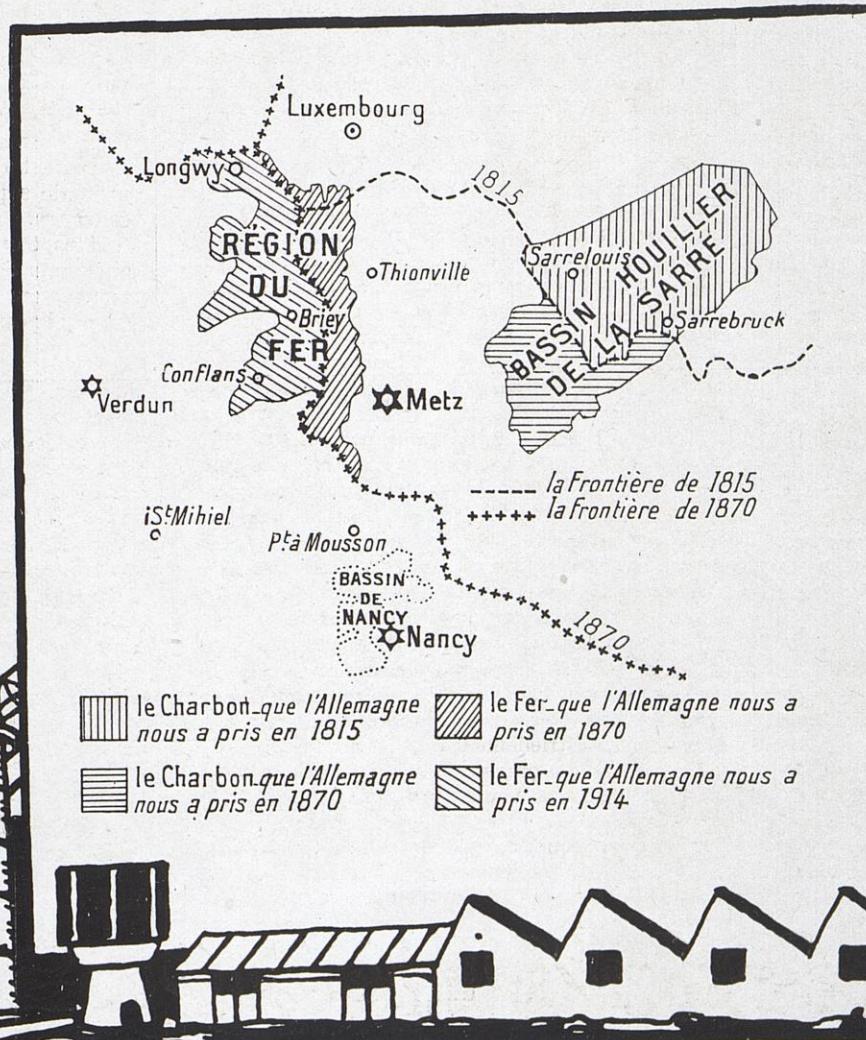
D'autre part, les travaux de recherche tant du côté lorrain que du côté français de la frontière de 1871 et qui ont fait reconnaître le prolongement de cette partie méridionale du bassin sur la ligne Saint-Avold, Nomény, Pont-à-Mousson jusqu'en Meurthe et Moselle, à des profondeurs de 800 mètres au minimum, n'ont pas fourni de résultats pour une exploitation pratique.

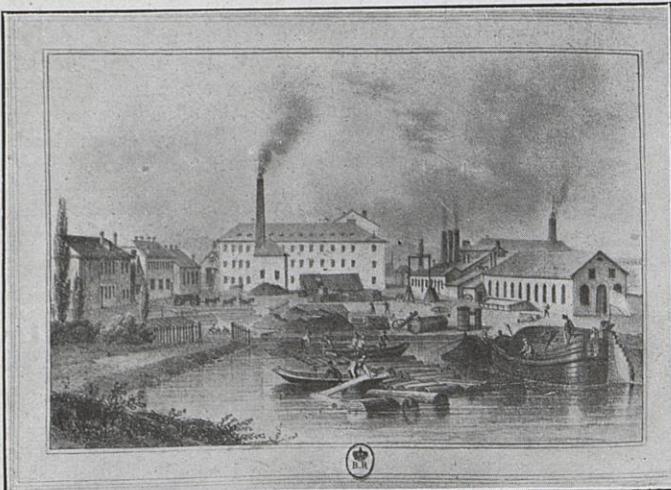
Or, si l'on examine la situation de la France au point de vue de sa production de charbon, on constate qu'avant la guerre elle était très déficitaire, atteignant seulement 41 millions de tonnes pour une consommation de 63 millions. La désannexion de l'Alsace-Lorraine avec ses industries et surtout sa métallurgie augmentera d'environ 10 millions de tonnes le chiffre de la consommation, que viendraient seulement compenser les 3.700.000 tonnes produites en Alsace-Lorraine.

Mais si la partie septentrionale du bassin nous était rendue également, on peut estimer que sa production comblerait tous les besoins nouveaux résultant de la désannexion y compris ceux des usines métallurgiques de la Sarre.

En outre il est permis de croire qu'on pourrait accroître sensiblement la production de cette partie

Bassins Miniers de la Frontière Ce que l'Allemagne nous a pris en 1815. Ce qu'elle nous a pris en 1871 Ce qu'elle détient depuis 1914





MULHOUSE : Les Usines A. Kœchlin et Cie (d'apr. une anc. grav.)

septentrionale, exploitée presqu'entièrement par le fisc prussien, et dont les Allemands n'ont pas tiré tout le parti possible, soit dans la crainte de concurrencer les houillères de Westphalie, soit peut-être aussi en raison des moindres rendements des mines fiscales.

On pourrait ainsi atténuer notre déficit, sans craindre d'épuiser trop vite les gisements de la Sarre, dont la richesse a été évaluée par les uns au chiffre de 12 milliards de tonnes et par les autres de 30 à 50 milliards.

Il est aussi à présumer que maîtres de la situation au point de vue du fer, nous saurions en tirer parti pour obtenir à des conditions avantageuses de nos voisins les charbons qui nous seraient nécessaires, qu'en outre les traités de paix nous donneraient toutes garanties à cet égard.

Enfin de nouvelles découvertes dans un grand nombre de nos régions de France non encore prospectées, telles que celles qui ont eu lieu en Dauphiné, de même que l'octroi rationnel de nouvelles concessions, pourraient accroître sensiblement notre production, ce qui avec l'utilisation normale de nos nombreuses chutes d'eau nous mettrait en meilleure posture.

III. LA POTASSE

Les gisements de potasse d'Alsace sont plutôt des richesses du temps de paix, destinées à rendre l'agriculture prospère et à favoriser le développement des industries chimiques.

Leur découverte est récente et ne remonte qu'à l'année 1904. Une série de sondages effectués de 1904 à 1908 sous la direction de l'ingénieur alsacien Vogt rencontrèrent les couches à des profondeurs variant de 350 à 1.100 mètres.

Ces sondages ont démontré, que, variables de profondeur, les gisements vont en s'inclinant vers le nord ; ils ont délimité leur étendue et démontré leur grande importance.

Ce riche bassin commence à proximité de Cernay et de l'Hartmannswillerkopf. Large de 10 kilomètres et long de vingt, il s'étend sous la région encadrée par les localités de Cernay, Berrwiller, Ungersheim, Meyeheim, Sausheim, Bourtzwiller les Mulhouse. La forêt de Nonnenbruch recouvre la partie Sud du gisement qu'on appelle parfois basse de Nonnenbruch.

Les couches potassiques sont au nombre de deux. La couche inférieure d'une épaisseur de 4 à 6 mètres, formée de sylvinit (chlorure double de potassium et de sodium) contenant 20 à 22 p. 100 de potasse pure, et la couche supérieure de même composition mais dont l'épaisseur ne dépasse guère 1 m. 50. Ces deux couches sont séparées par une vingtaine de mètres de marnes schisteuses.

La formation de ces gisements s'expliquerait par l'affaissement d'un bras de mer de

l'époque oligocène, lequel se serait évaporé donnant lieu au dépôt potassique. Ce dépôt fut recouvert ensuite par des terrains imperméables ; une deuxième irruption de la mer oligocène aurait donné lieu aux mêmes phénomènes et formé la couche supérieure moins puissante.

Un certain nombre de capitalistes français et alsaciens, constituaient un premier groupement, appelé groupe de la Kali Sainte-Thérèse, exploitant les concessions du Nord du bassin d'une contenance de 6.600 hectares. Les capitalistes allemands suivirent et encouragés

par le gouvernement d'Alsace-Lorraine devenu leur associé, n'hésitèrent pas à engager des capitaux importants dans les exploitations potassiques d'Alsace. Ils formèrent trois groupements :

Celui de la Deutsche Kaliwerke exploitant les mines du Sud-Ouest du bassin, d'une contenance de 1.500 hectares.

Le groupe Wintershall où Laupenmühle qui exploite deux concessions d'une étendue de 3.200 hectares au Nord de Wittenheim.

Enfin le groupe Hohenzollern qui régit deux concessions au Sud-Est du bassin, d'une étendue de 3.200 hectares.

C'est dans ces deux derniers groupes que le gouvernement d'Alsace-Lorraine a pris des intérêts s'élevant au chiffre de 6 millions de marks.

La production de ces différents groupes n'a été en 1913 que de 220.000 tonnes.

Dont 162.000 tonnes de kaïnite à 15 o/o de potasse ;

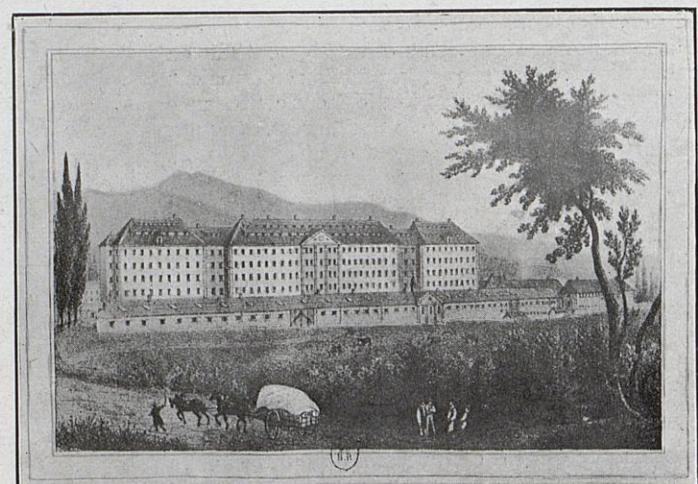
46.000 tonnes de sels bruts à 30 o/o de potasse ;

12.000 tonnes de chlorure de potassium.

Cette production paraît faible, eu égard à l'importance des gisements, dont les évaluations les plus modestes en tonnage atteignent un milliard et demi de tonnes de produits utiles, renfermant un minimum de 300 millions de tonnes de potasse pure.

Cela est dû d'une part au non-achèvement d'une partie des installations, d'autre part à ce qu'on appelle le contingentement ou restriction légale de la production.

L'Allemagne possède en effet un autre bassin potassique très important, celui de Stassfurt dans l'Anhalt, mais de composition moins riche et aussi moins pure en raison du mélange de magnésie à la potasse. Ce bassin est l'objet d'exploitations très importantes, produisant en 1913 près de 11 millions de tonnes de minerai brut. Il s'agissait de ménager les intérêts des dirigeants de ce bassin et pour cela de ne pas laisser se développer une concurrence trop grande dans le bassin d'Alsace qui aurait pu amener un avilissement des prix. C'est pourquoi une



MUNSTER : Aspect des Usines Hartmann (d'apr. une lithog.).

loi allemande d'empire intervint en 1910 dont l'objet fut de réglementer la vente de tous les sels de potasse produits en Allemagne.

Un Comité de répartition institué par cette loi, détermine chaque année la quantité totale de sels de potasse à vendre, la portion exacte de cette quantité que chaque exploitant peut vendre et les prix de vente.

Les mines alsaciennes avaient donc obligatoirement un coefficient de répartition dans la production totale de l'Allemagne, coefficient qu'elles ne pouvaient dépasser. Ces coefficients étaient assez faibles en 1913, variant de 2,87 à 3,59 o/o selon les concessions. Seule la mine Amélie avait un coefficient élevé de 14,74 o/o.

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France fera disparaître ces entraves et ces coercitions qui n'auront plus aucune raison d'être. Les mines alsaciennes retrouveront leur liberté d'extraction et de vente.

Le principal usage des sels de potasse consiste dans leur emploi comme engrains pour l'agriculture; il suffit en effet de pilier simplement les sels bruts tels qu'ils sortent de la mine pour en faire un excellent engrain.

L'emploi des engrains potassiques, presque monopolisé outre-Rhin, se généralisera en France, où il servira à revivifier nos terres de l'intérieur si négligées pendant la guerre, ainsi que la grande étendue de terres voisines du front restées inutilisées.

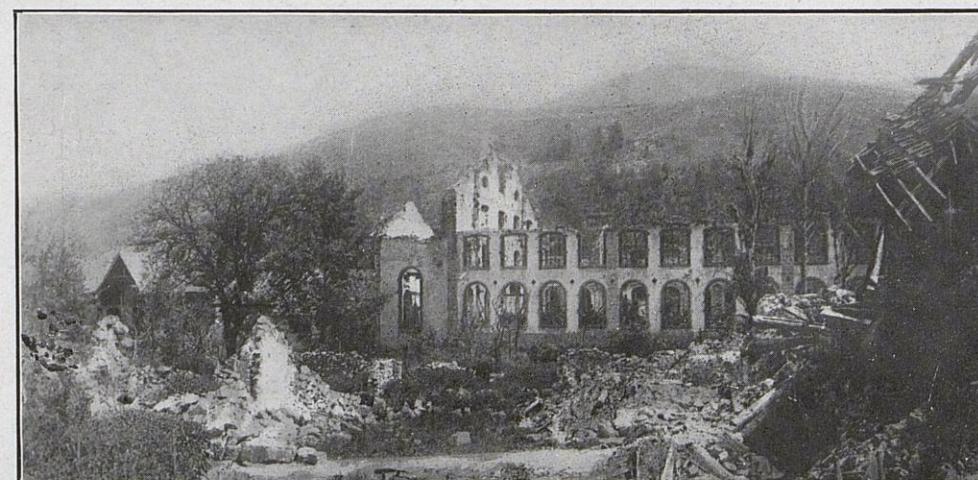
Ces engrains pourraient ainsi être l'objet d'importantes exportations chez nos alliés, en particulier aux Etats-Unis qui chaque année en achetaient à l'Allemagne pour 30 millions de francs.

La grande pureté des sels d'Alsace, leur prix de revient qui s'abaissera au fur et à mesure du développement de l'extraction nous permettrait facilement de supplanter l'Allemagne, sur les marchés étrangers.

Nous trouverons donc dans l'exploitation des gisements de potasse le double avantage : 1^o de pouvoir améliorer considérablement notre agriculture qui pourrait se procurer ces sels à bon compte et 2^o de faire de ces sels une exportation avantageuse à l'étranger.

Ainsi avec ces trois éléments importants de richesse, le fer, la houille et la potasse, avec l'industrie textile d'Alsace si développée, avec les industries chimiques et alimentaires, avec les réseaux très complets de chemins de fer, de canaux et d'électricité, et surtout avec l'appoint d'une population intelligente, active, laborieuse et dévouée, la France retrouvera dans ses provinces reconquises de nouvelles sources de prospérité.

CAPITAINE MANGIN.



METZERAL (Alsace). — Ce que les Vandales ont fait de la Filature.



PILS. — Rouget de l'Isle chantant "la Marseillaise" (Musée du Louvre).

C'est au pays d'Alsace que fut composé le Chant National de la France.

1792 ! A la date du 20 avril, l'Assemblée législative avait décreté la guerre contre l'Empereur d'Autriche qui menaçait l'indépendance nationale, et le 11 juillet suivant, la Patrie fut déclarée en danger. En Alsace, dans la chère province que les Allemands nous ont volée depuis lors et que nous sommes en train de reconquérir, la déclaration de guerre fut accueillie avec des transports d'enthousiasme indicible, et ce fut une prodigieuse levée d'hommes se précipitant pour la défense acharnée du territoire.

C'est alors que, pour enflammer toujours davantage l'ardeur de ceux qui allaient partir, chacun réclama un chant patriotique et guerrier, dans le but, aussi, de remplacer ceux de la vieille monarchie, qui ne répondait plus aux circonstances.

A Strasbourg se trouvait, en garnison, un jeune officier du génie, poète à ses heures de loisir et, en outre, assez bon musicien : Rouget de Lisle. On songea, dans son entourage, à utiliser ses talents

pour répondre au vœu de ses concitoyens. Tout d'abord, il se déroba, doutant de lui-même, puis, à la suite d'une réunion chez Philippe Frédéric de Diétrich, le maire de la ville, — réunion au cours de laquelle l'exaltation patriotique de l'assistance avait été à son comble, — il fut réveillé vers le milieu de la nuit, pris d'une sorte de délire, et l'hymne s'enfanta de lui-même, poésie et musique, dans son cerveau, sans qu'il se soit exactement rendu compte de ce qui s'était passé en lui.

L'enthousiasme pour une noble cause avait spontanément développé en lui des puissances inconnues et un éclair de génie, tout à coup, l'avait illuminé.

Dès le lendemain, chez Diétrich, — et c'est là le motif qui a inspiré le tableau que nous reproduisons, — eut lieu la première audition : un triomphe !

« Tout le monde, a dit Michelet, en évoquant cette scène émouvante, fut saisi, ravi ; tous reconnaissent ce chant, entendu pour la première fois.

Tous le savaient, tous le chantèrent, tout Strasbourg, toute la France. Le monde, tant qu'il y aura un monde, le chantera à jamais ».

En effet, jamais popularité ne fut aussi rapide.

Ce n'est, toutefois, que plusieurs semaines plus tard que ce chant magnifique reçut son titre définitif et qui devait l'immortaliser lorsque, dans la grande journée insurrectionnelle du 10 août, le bataillon des Marseillais l'entonna dans les cours des Tuilleries.

Dès lors, *La Marseillaise* devint le cantique de la Révolution française, puis, considérée comme sédition sous les différents régimes monarchiques qui se sont succédé jusqu'à la chute du second Empire, elle est enfin redevenue le Chant National par excellence.

C'est à ses fiers accents qu'un jour prochain, dans Strasbourg où elle fut composée, nous célébrerons la revanche tant attendue, tant désirée, et obtenue par nos troupes glorieusement victorieuses.

QUELQUES GRANDES INDUSTRIES DE L'EST

Ainsi dans cette terre d'élection germèrent tous les talents, toutes les initiatives, toutes les gloires.

Comment a-t-elle pu résister aux invasions qui l'ont périodiquement bouleversée au cours des siècles ? Comment a-t-elle pu tant de fois renaître de ses cendres ?

C'est que la nature l'a favorisée et singulièrement douée. De Belfort à Strasbourg, de Strasbourg à Longwy, elle a prodigué de telles richesses que les convoitises d'autre-Rhin en font l'enjeu, non déguisé désormais, de sauvages agressions.

L'Allemagne n'y voit qu'une affaire : les gisements de fer du bassin de Briey. Elle en chassera au besoin les habitants pour leur substituer des Poméraniens ; elle ne considère que l'exploitation d'un capital incalculable.

Nos prétentions sont autres. Si nous voulons

l'Alsace-Lorraine à la France, nous la voulons aussi aux Alsaciens-Lorrains ; leur attachement au sol natal, leur ténacité à le féconder de leur travail et de leur sang leur crée des droits imprescriptibles.

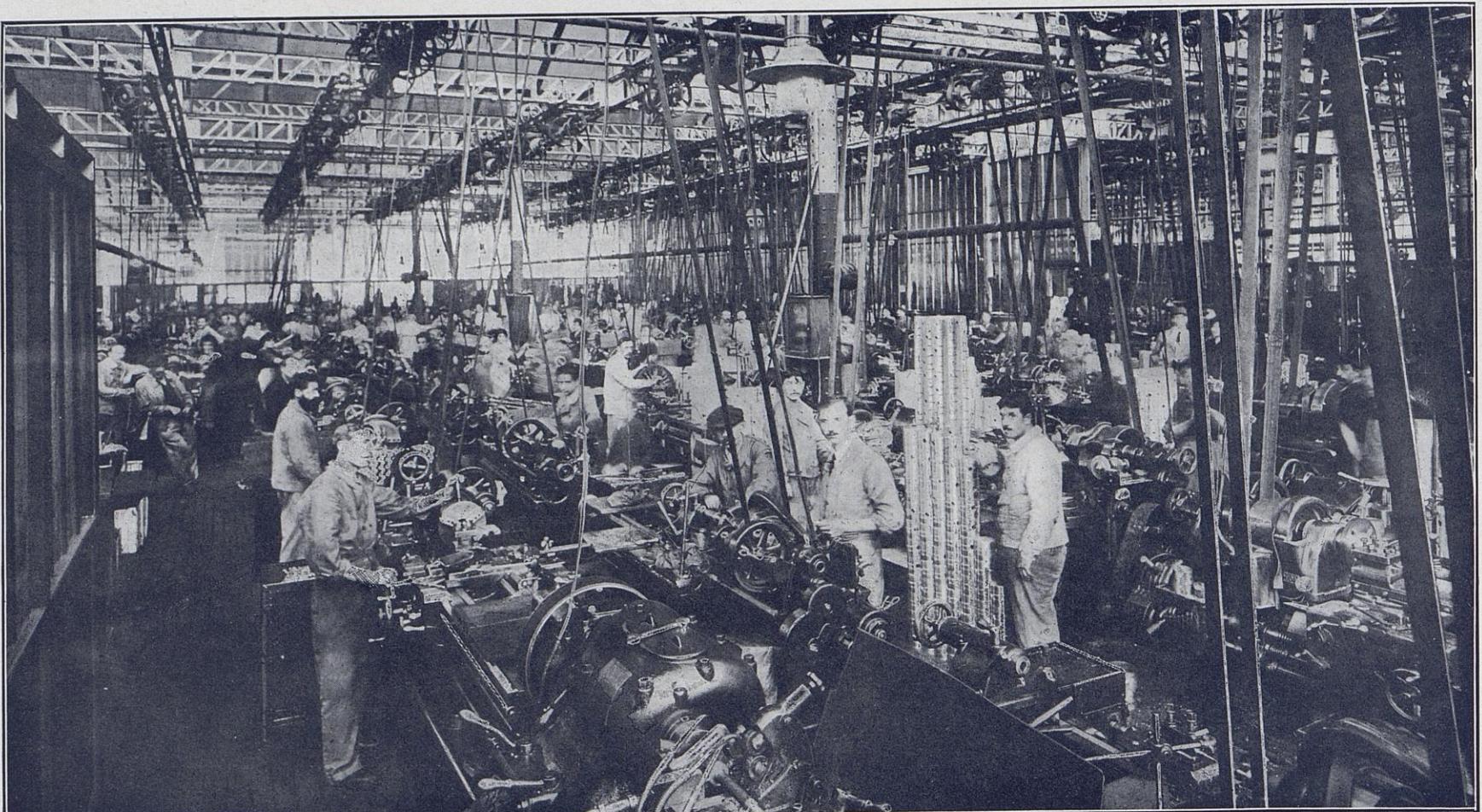
Au cours de cette guerre, ils en ont donné témoignage. Si chacun s'est fait un devoir d'apporter son concours à la Défense Nationale, si nous devons en savoir gré à tous, notre reconnaissance et notre admiration vont aussi à ces industriels qui n'ont pas hésité à se mettre à l'œuvre à deux pas de la frontière ou du front, sous le feu des canons, sous le bombardement des avions ennemis, Fould à Pompey, Solvay à Dombasle, la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques à Belfort, Le Creusot, Les Forges de la Marine et d'Homécourt et tant d'autres, à ceux qui, chassés de leur foyer, ont

osé le miracle de faire plus loin surgir une nouvelle usine, sans que l'effort ait un instant faibli. Il faudra l'écrire un jour, le Livre d'or de ces ouvriers forgeant eux-mêmes en pleine fournaise l'instrument de leur rédemption, dévouements anonymes qu'ignore trop souvent le communiqué !

Cette tâche nous aurait plu mais est, pour l'instant, irréalisable. Nous devrons nous contenter aujourd'hui de passer en revue quelques manifestations d'activité ; elles suffiront à témoigner que les Alsaciens-Lorrains n'attendent pas « les bras croisés » l'heure libératrice.

Et puisque, tout à l'heure, nous parlions de la Marseillaise et du maire de Strasbourg, qui fut la faire naître, laissons le premier pas à cette maison où s'allient les deux noms de Dietrich et de Lorraine.

**SOCIÉTÉ LORRAINE
DES ANCIENS ÉTABLISSEMENTS DE DIETRICH & C^{ie}
DE LUNÉVILLE**



L'Atelier des tours.

HISTORIQUE

Il y a 234 ans que Jean Dietrich, en prenant possession de l'Usine de Jaegerthal, fonda les établissements métallurgiques auxquels son nom est encore attaché en 1918 ; ils ont évolué, la raison sociale en a été modifiée, mais à la tête de l'entreprise actuelle après 2 siècles 1/2 on retrouve encore les descendants du fondateur. Exemple rare dans les annales d'une industrie.

Bientôt à l'étroit à Jaegerthal, le baron Jean achète l'usine de Zinswiller et les Forges de Grafenweier. Coup sur coup, il fait construire les Forges de Reichshoffen, l'Usine de Rauschendwasser, celle de Niederbronn, et se voit à la tête de l'une des plus puissantes affaires de l'Alsace.

Les rois de France savaient reconnaître le mérite, même lorsqu'il se manifestait sous les espèces du travail ; Louis XV investit Jean Dietrich du fief du Ban de la Roche, auquel Louis XVI, en 1783,

attacha le titre de Comte, pour lui et ses héritiers mâles.

La Révolution Française lui coûta son fils Philippe Frédéric. C'était le maire de Strasbourg que nous citions tout à l'heure et dont les travaux minéralogiques attiraient l'attention; savant et patriote il était condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et guillotiné, le 29 décembre 1793.

Sa disparition laissait l'œuvre ancestrale bien compromise. Son père succombait deux ans après lui ; son petit-fils, Jean-Albert Frédéric, nommé par l'empereur Napoléon Ier, inspecteur forestier des rives du Rhin, mourut à 33 ans, laissant une position difficile à sa jeune veuve, née baronne de Berckheim. Vaillamment secondée par son gendre Guillaume de Turckheim, ancien aide-de-camp du général Rapp, elle sut rétablir la fortune des célèbres centres métallurgiques.

La Société en nom collectif « Veuve de Dietrich et Fils » transforma les forges de Reichshoffen en ateliers de construction de matériel de chemin de fer, acheta les forges et aciéries de Mouterhouse et la fonderie de Mertzwiller, donnant une orientation nouvelle à l'essor de la Maison. En 1856, la raison sociale devint : « de Dietrich et C^o ».

LE MATÉRIEL DE CHEMIN DE FER

Lorsque le néfaste traité de Francfort eut enlevé Reichshoffen à la France, la Société de Dietrich et Cie créa les ateliers de Lunéville (1878) afin de conserver à la France une industrie si prospère : on y construit le matériel roulant, depuis les wagons plats et fermés jusqu'aux nouvelles voitures de luxe de toutes classes pour les compagnies françaises et étrangères.

En 1898, la Société Dietrich et Cie se transforma, deux sociétés en commandité simples furent créées ; l'une Alsacienne comprenant les cinq forges et ateliers de construction d'Alsace, l'autre française, exploitant les ateliers de Lunéville. Cette dernière se transforma en 1905 en Société Anonyme, sous la raison sociale actuelle : « Société Lorraine des Anciens Etablissements de Dietrich et Cie, de Lunéville. »



L'Atelier des bielles pour moteurs d'aviation.



L'INDUSTRIE AUTOMOBILE

A la suite de la fameuse course Paris-Marseille qui passionna le monde sportif en septembre 1896, la Société de Dietrich et Cie, toujours à la tête du

liers de Lunéville sont reconstruits et remis en route, Argenteuil est ouvert et l'on y travaille fièreusement. Une fois de plus, la Société Lorraine Diétrich s'oriente vers le progrès, vers l'avenir « l'Aviation ».

le maître incontesté de la voiture automobile de grand luxe, ce produit essentiellement français, qui ira de nouveau porter dans le monde entier la réputation de la vieille firme alsacienne.

Les ateliers de Lunéville sauront, eux aussi, tenir



L'Atelier des Cylindres pour moteurs d'aviation.

progrès, commença la construction d'automobiles dans les ateliers de Lunéville.

Le succès ne s'étant pas fait attendre dans cette nouvelle branche de son activité, la Société Lorraine Dietrich décida, en 1907, la création de l'Usine d'Argenteuil.

1914. — La Guerre. — Un moment on peut craindre le pire — Lunéville est entre les mains de nos ennemis — mais l'occupation n'est heureusement que de courte durée. Bientôt les ate-

En peu de temps, elle construit une série de moteurs d'aviation qui sont réputés autant par la conception sûre et simple qui a présidé à leur création que par le fini et la perfection de leur usinage et de leur mise au point. C'est à pas de géant, que la Société progresse dans cette construction si délicate et si importante pour la Défense Nationale.

La réelle perfection qu'elle y atteint la désigne tout naturellement pour devenir, après la guerre,

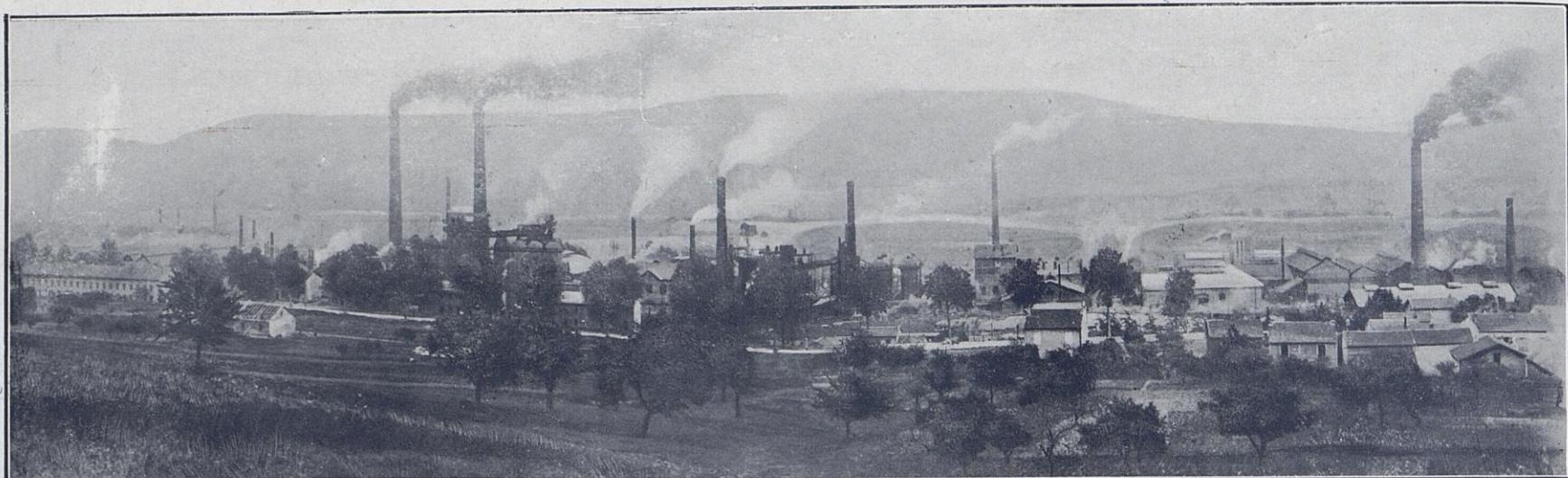
L'Atelier de Chaudronnerie.

leur place quand la paix aura permis à la France de reprendre sa vie toute de travail.

Confiants dans l'avenir, dans la rapide résurrection des provinces dévastées et reconquises, dans l'essor magnifique que saura prendre la France victorieuse, la Société Lorraine ne néglige rien pour qu'à ce moment ses ateliers de wagonnage soient un facteur puissant de ce relèvement économique qui se traduira par une intensification des voies et moyens de communication et de transport.



Société Lorraine des Anciens Établissements de Diétrich et Cie de Lunéville — L'Atelier de montage des moteurs d'aviation.



Vue générale des Usines de Pompey.

**SOCIÉTÉ A^{me} DES HAUTS-FOURNEAUX
FORGES et ACIÉRIES de POMPEY**
(Meurthe-et-Moselle)

Les citations que nous reproduisons ci-dessous se passent de commentaires. Elles soulignent de façon émouvante ce que nous écrivions au début de cette étude : une fois de plus les Lorrains ont bien mérité de la Patrie.

Ministère de l'Armement
et des
Fabrications de Guerre.

Le Ministre de l'Armement et des Fabrications de Guerre porte à la connaissance des usines de guerre l'attitude courageuse et le calme sang-froid conservés, pendant un récent bombardement, par le personnel directeur et ouvriers des Hauts-Fourneaux, Forges et Aciéries de Pompey.

Bulletin des Usines de Guerre
du 23 Avril 1917.

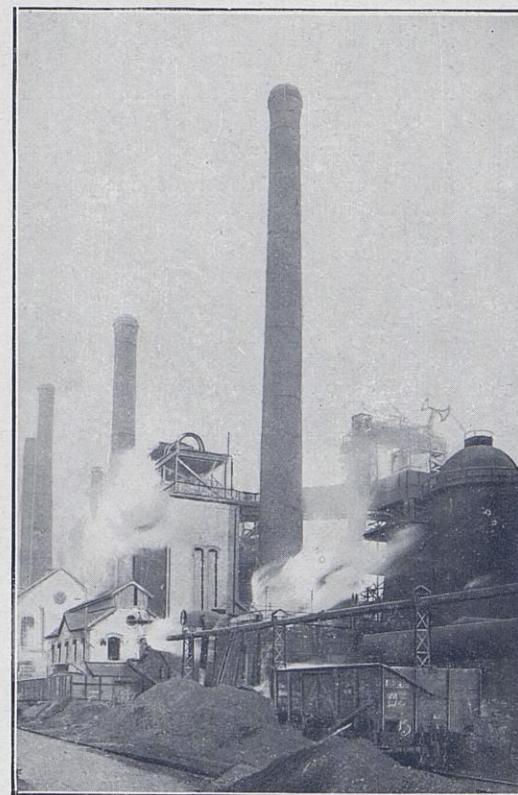
Ministère de l'Armement
et des
Fabrications de Guerre.

Le gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite du personnel dirigeant et ouvrier de la Société des Aciéries de Pompey à Pompey : a fait preuve du plus grand sang-froid au cours des bombardements répétés de l'usine par canons et par avions et a réussi à assurer la marche de ses services dans des circonstances particulièrement difficiles.

Journal Officiel
du 22 Février 1918.

'Historique de la Maison de Pompey.

Les origines de la maison remontent à 1836 par la prise en location de la petite forge au bois de Chéhéry (Ardennes) à laquelle s'adjoignent bientôt



Un haut-fourneau à Pompey.

deux forges voisines : Champigneulles et Apremont (Ardennes).

En 1850, ces usines sont transportées à Ars-sur-Moselle.

Après la guerre de 1870-71, le territoire des usines d'Ars est annexé à l'Allemagne; mais les chefs de la Maison décident de conserver à la France leur industrie et leur personnel et envisagent la création de nouvelles usines françaises sur notre territoire.

Les premiers travaux commencent à Pompey en 1872.

En 1886, l'Industrie de l'Acier prenant un essor considérable, Pompey crée la première aciéries Martin de la région.

A cette même époque, l'Ingénieur Eiffel fait appel à Pompey pour la réalisation de la célèbre tour dont les plans hardis venaient d'être adoptés. Tous les fers qui la composent ont été fournis par Pompey. Une plaque commémorative rappelle ce fait. On se rappelle les critiques des premiers jours ; on constate les immenses services qu'elle rend aujourd'hui et qu'elle ne cessera de rendre.

En 1895, une aciéries Thomas à grande production est édifiée avec deux nouveaux hauts-fourneaux à fort rendement.

En 1898, l'ancienne maison Fould-Dupont est transformée, sous la dénomination de Société anonyme des Hauts-Fourneaux, Forges et Aciéries de Pompey, au capital de 11 millions répartis entre les membres de la famille fondatrice, comme un pieux patrimoine. Le Directeur actuel n'est-il pas encore un Fould ?

Depuis cette époque, les usines de Pompey ont développé considérablement leurs moyens de production par de nombreuses installations que la guerre et de cruels bombardements n'ont pas réussi à arrêter, nous venons d'en donner une preuve éclatante.

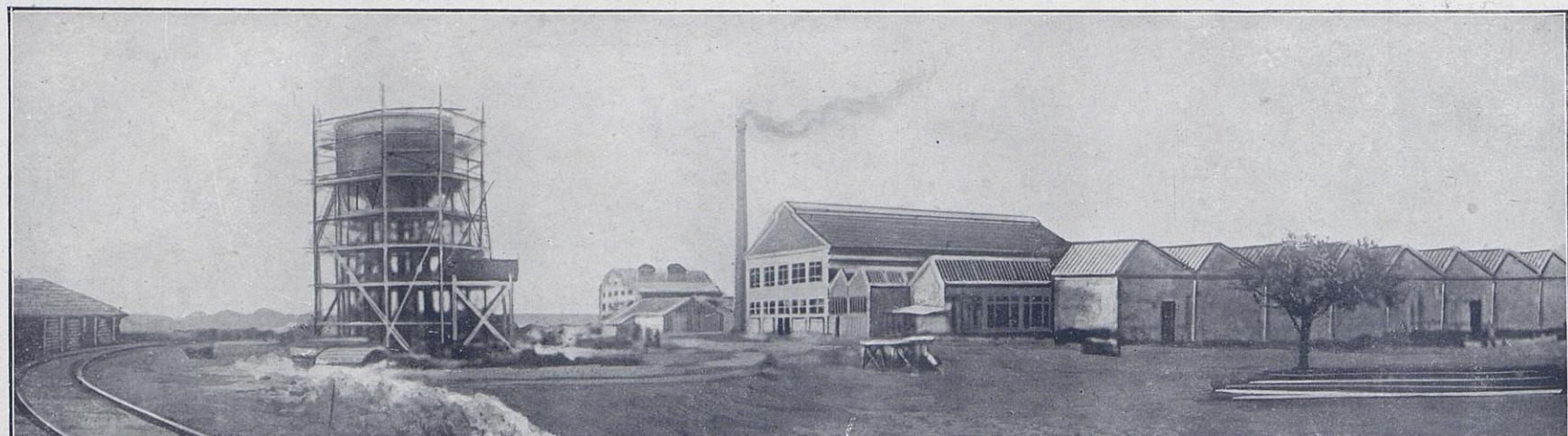
En 1917, la Société a acquis d'importants terrains dans l'Eure, en bordure de la Seine, où elle construit une Fonderie d'acier.

Cette nouvelle usine, dite *du Manoir* est destinée à remplacer l'usine d'Apremont, dans les Ardennes, enlevée dès les premiers jours de la guerre.

La surface de cette nouvelle exploitation est de soixante hectares, dont cinq hectares sont déjà couverts. On y fabrique des pièces de wagons livrables aux Compagnies de Chemin de fer.

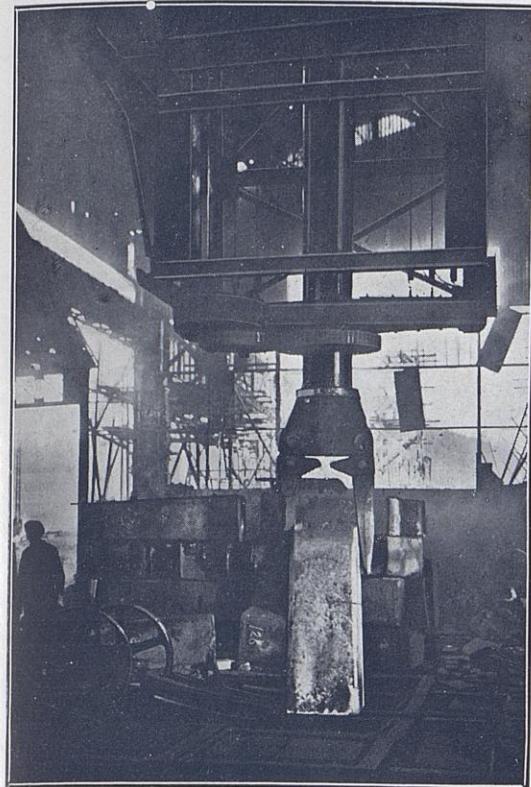
Le Manoir n'est pas une installation de fortune. L'outillage prévu est des plus modernes et toutes les dispositions sont prises pour que cette usine prenne place parmi les plus puissantes maisons françaises qui engageront l'âpre lutte d'après-guerre et elle sera en mesure de contribuer pour une grande part au programme de réfection du matériel roulant qui s'imposera à bref délai.

Déjà les usines de Pompey s'étaient lancées résolument dans la voie de perfectionnements radicaux



Les nouvelles Usines de Pompey. — La Fonderie d'acier du Manoir.

par la transformation de la force motrice, au moyen de l'épuration des gaz sortant des hauts-fourneaux, permettant la création d'une station centrale électrique à grand rendement. La récupération des sous-produits devient une branche importante de l'exploitation.



Pont strippeur Blooming.

Aperçu des produits des Usines de Pompey, Apremont et du Manoir.

Minéraux siliceux et calcaireux. — Mines de la Mourière, Iudres, Faulx, Lay-Saint-Christophe, du Montet, de Fleury.

Fontes. — Thomas, d'affinage, de moulage.

Demi-Produits. — Lingots, brames, blooms, billettes.

Aciers. — Thomas et Martin, de toutes qualités.

Produits laminés. — Rails et éclisses, ronds, carrés, plats, I. U. T. et Cormières, Profils divers, tôles, Large plats.

Pièces de forges brutes et usinées. — Tampons, faux-tampons, ferrures de wagonnage, essieux, pièces de forge d'artillerie, moyeux, manivelles, tourillons, etc.

Pièces de fonte brutes ou usinées. — Obus, boîtes à graisse, à huile, cylindres de laminaires, lingotières, roues de wagons, pièces mécaniques diverses, poulies, engrenages, etc.

Pièces d'acier brutes ou usinées. — Boîtes à graisse, à huile, roues, pignons, engrenages, pièces mécaniques diverses et de wagonnage.

Cimenterie. — Ciment de laitier des Hauts-

Fourneaux, briques de laitier, tuyaux en ciment. *Scories de déphosphoration* à diverses teneurs pour l'agriculture. *Scories de réchauffage* de four Martin. *Bat*. *Battitures de Laminaires*, etc.

Cette caisse est alimentée entièrement par la maison sans aucune retenue sur les salaires et traitements. Une autre caisse dite de récompenses assure aux ouvriers, après 20 ans de services et 40 ans d'âge, également sans aucune retenue, une rente annuelle de 100 francs.



Cisailles. — Trains à rails et à éclisses.

La Société, propriétaire de mines de fer, préoccupée d'avoir son indépendance pour l'approvisionnement des matières premières principales, a cherché à être également propriétaire de mines de houille et a entrepris, dans ce but, des sondages à grande profondeur dans le prolongement du bassin houiller du Pas-de-Calais. Elle a obtenu la concession de Beugin (Pas-de-Calais) d'une superficie de 1.700 hectares. Elle s'intéresse également aux recherches de houille en Meurthe-et-Moselle.

Ainsi la triple raison sociale Pompey-Apremont. Le Manoir jouera un rôle prépondérant le jour où la reconstitution intégrale de notre bassin lorrain nous rendra maîtres de l'industrie métallurgique.

Personnel et œuvres sociales.

Les 2.800 ouvriers et employés de la Société, dont un grand nombre sont à la maison depuis de longues années — plus de cent y comptent de 40 à 50 ans de présence ! — bénéficient de toutes les institutions sociales désirables :

Maisons ouvrières avec jardins, propriétés de l'occupant, grâce à des prêts conformes à la loi sur les habitations à bon marché.

Caisse de secours, assurant gratuitement au personnel employé, ainsi qu'à la famille, les soins médicaux et pharmaceutiques, en cas de maladie, de blessure, et une indemnité de chômage.

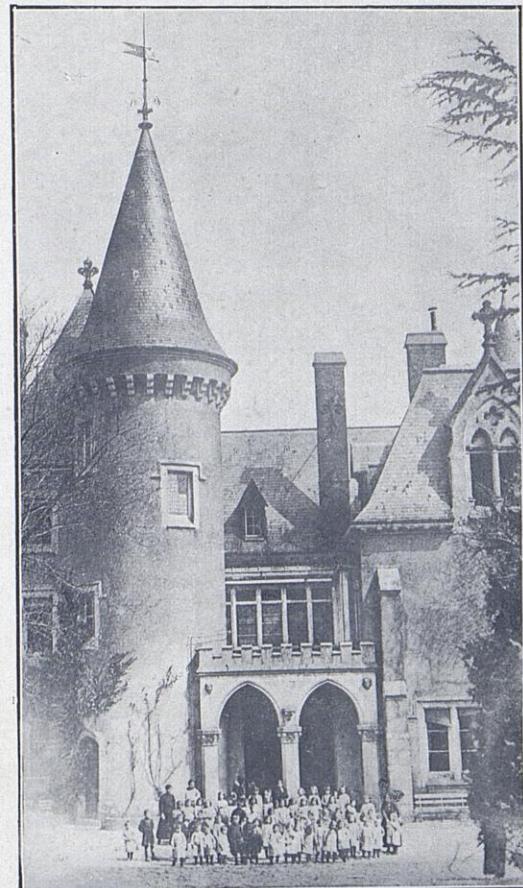
Cette caisse prévoit les soins de la sage-femme en cas d'accouchement et une indemnité de chômage avant et après l'accouchement. Elle est constituée par une retenue de 2% sur les salaires et une subvention de 1% par la maison.

Caisse de retraite. Elle assure aux employés et contremaîtres une pension égale au tiers du traitement après 25 ans de services et 55 ans d'âge.

Dirons-nous qu'il existe à Pompey des sociétés de musique, de gymnastique, de tir, de dessin, de sapeurs-pompiers, des établissements de bains-douches, où l'utile et l'agréable sont heureusement réunis ?

Une œuvre attire particulièrement l'attention : celle qui s'occupe des tout petits. Ecole ménagère, pouponnière, école primaire admirablement dirigée, tout ce qui concerne ce petit monde ne pouvait rester exposé aux bombardements dont Nancy a le privilège.

Aussi les dirigeants des usines de Pompey, ont-ils eu l'heureuse inspiration d'installer ces services à l'abri des atteintes barbares dans son château du Montet. Cette antique demeure seigneuriale appartenant à la famille Fould, reconstituée d'après les plans de Viollet-le-Duc, ne s'attendait guère à devenir une colonie enfantine : elle offre la précieuse ressource d'un parc immense et de conditions hygiéniques incomparables. La vue que nous en donnons montre dans quel cadre somptueux sont organisés les services confiés à des veuves de la guerre.



Le château du Montet.



Four Martin. — Acier.



LES FILS DE PEUGEOT FRÈRES

Manufacture d'Outils forgés et laminés

Fondée, il y a aujourd'hui un siècle, la Manufacture d'Outils « Les Fils de Peugeot Frères » s'affirme, grâce à la supériorité d'une fabrication irréprochable, grâce à un outillage sans cesse renouvelé et perfectionné, la plus puissante des industries de sa spécialité.

Les produits Peugeot ont conquis le monde des travailleurs.

Qu'il s'agisse d'acier laminé, scies de tous genres, de toutes dimensions et pour tous usages, de ressorts, de râbats ou de truelles ; qu'il s'agisse d'autre part de fourches et râteaux en acier, de moulins à café, à sucre, à poivre, à graines ; d'outils montés ; de marteaux, ciseaux, tenailles, mèches, cisailles, clefs à écrous, compas ; de forets hélicoïdaux et de tous outils forgés, la marque Peugeot s'est toujours et partout imposée par la bien-

facture et la qualité parfaite des produits qu'elle couvre de sa garantie.

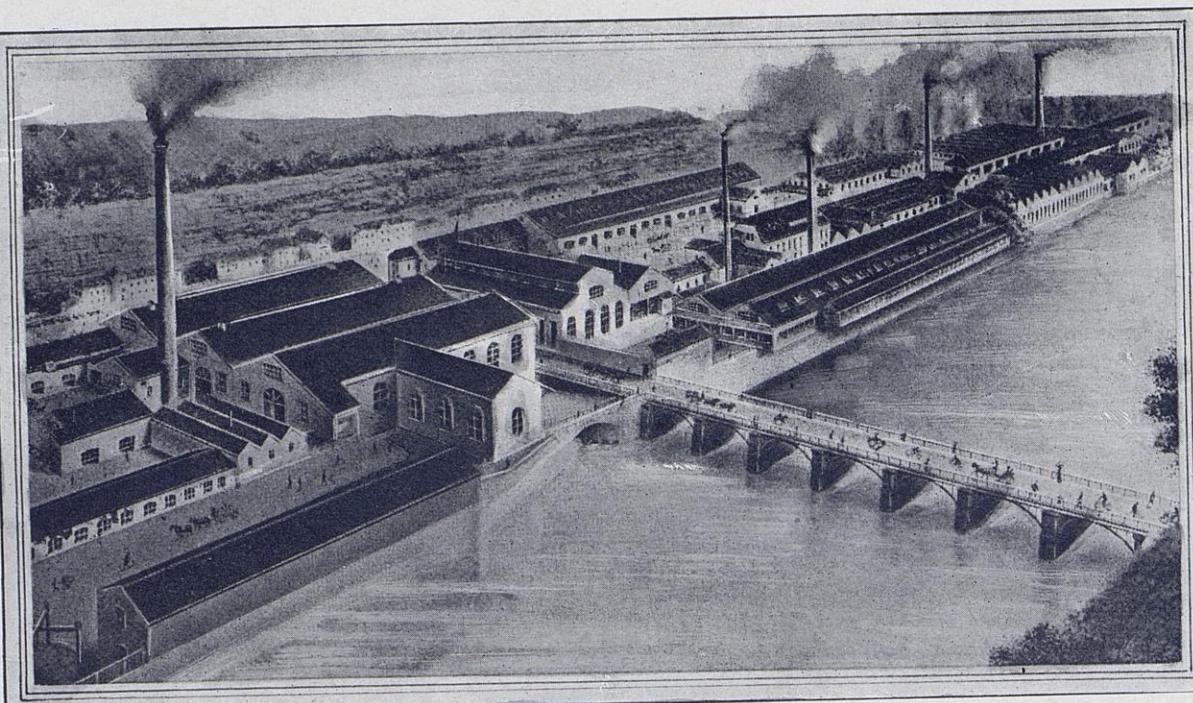
Les Usines Les Fils de Peugeot Frères font vivre deux importantes agglomérations du département du Doubs : elles occupent un personnel de plus de 3.000 ouvriers et leurs approvisionnements sont uniques.

Elles sont représentées dans tous les centres du monde ; où les précède une réputation hors pair.

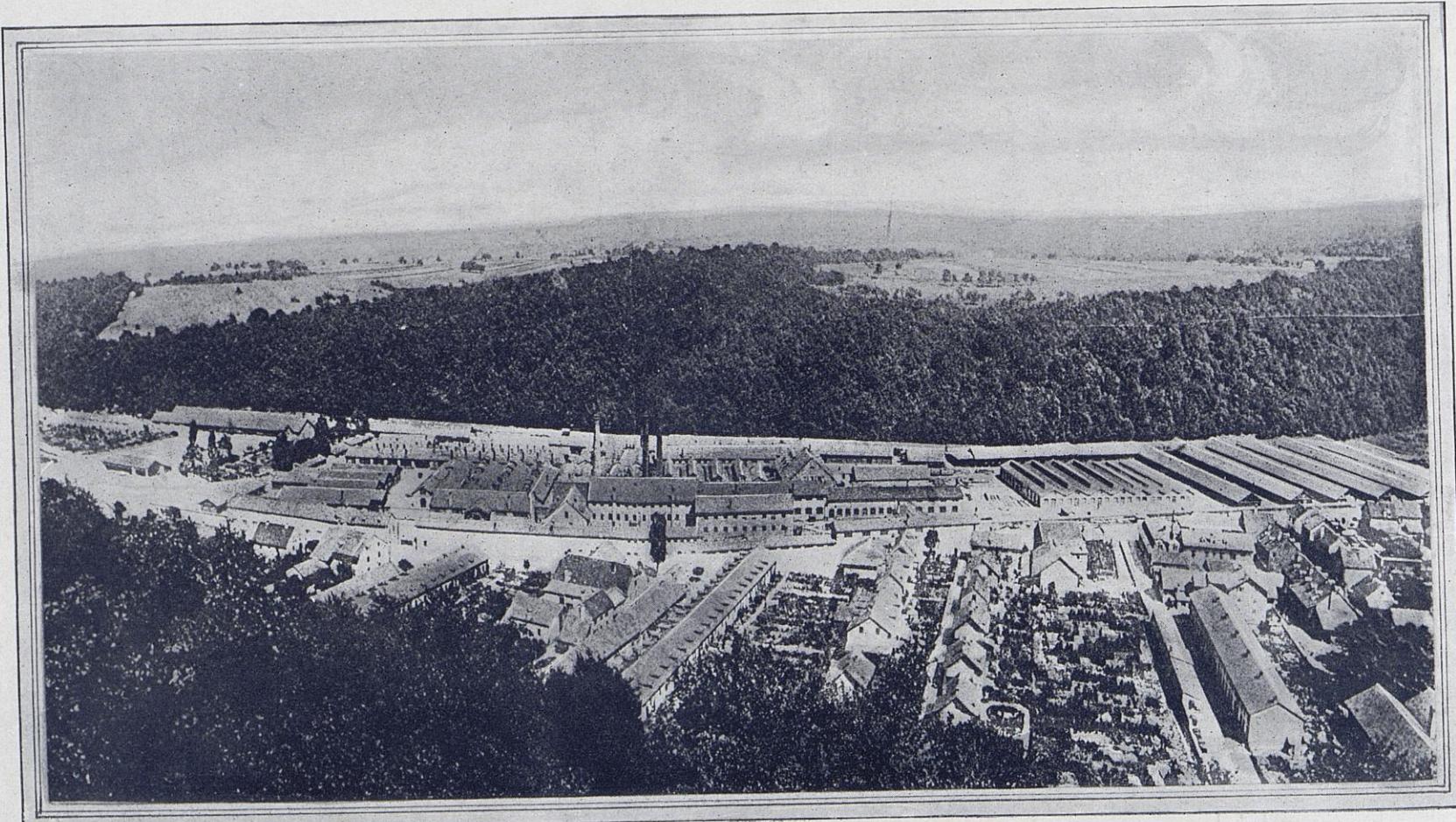
Le « Lion Peugeot » est devenu un symbole : il n'est pas de travailleur, pas de ménagère qui n'en connaisse la fière image.

Dès le début des hostilités, toute l'activité,

tous les moyens de production de la Société « Les Fils de Peugeot Frères » ont été mis exclusivement au service de la Défense Nationale. Mais le moment approche où les Usines recouvriront leurs destinations premières : à cette heure, elles seront prêtes comme elles l'ont été lorsque sonna le branle-bas de combat, et le vieux Lion, abandonnant les engins de mort forgés pour la Victoire, reprendra sa place d'honneur sur les armes de la Paix.

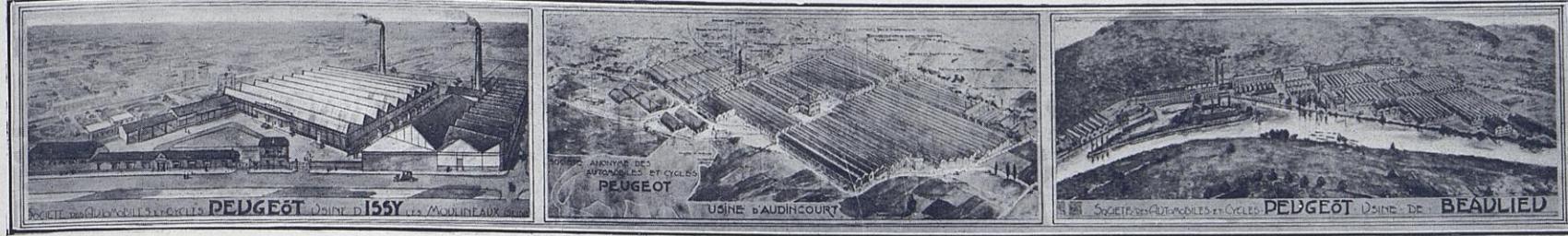


Usine de Valentigney.



Usine de Terre-Blanche.





Société Anonyme des Automobiles et Cycles

Nées au berceau même de tous les produits qui portent la Marque Peugeot, les industries exploitées par la Société des Automobiles et Cycles Peugeot ont conquis une renommée mondiale, toujours

Ensuite, nous avons l'usine d'Audincourt, aux immenses ateliers, dont la réputation des voitures de grand tourisme s'est imposée à tous les amateurs judicieux, par une savante et méthodique application de toutes les conceptions nouvelles qui ont créé des chefs d'œuvre de construction.

Une autre grande usine, celle de Lille, qui nous fournit et nous fournira, après la Victoire, les châssis à la forte mais fine structure supportant les luxueuses et spacieuses limousines aussi rapides que confortables.

Encore la vaste usine de Sochaux et ses interminables bâtiments, qui nous donnera les centaines de camions qui contribueront puissamment à la reconstruction et à la rénovation de nos régions envahies et meurtries.

Enfin, à proximité de Montbéliard, des fonderies et la « Nouvelle Forge » serviront promptement toutes les branches de fabrication.



Section passant le col de la Schlucht.

grandissante, qui est bien la juste récompense des labours constants, des recherches du « toujours mieux » qui n'ont cessé de s'exercer dans des Usines admirablement situées et aménagées avec tous les perfectionnements modernes.

C'est d'abord l'usine de Beaulieu, devenue d'année en année plus importante, d'où sont sorties les célèbres bicyclettes si chères à nos populations rurales, si réputées et si prisées dans nos colonies et partout, qui, au lendemain de la Paix, sera prête et s'étendra encore pour satisfaire aux milliers de demandes qui ne manqueront d'affluer.

Cette Usine a également consacré deux départements importants à la constructions de motocyclettes appréciées par tous les sportmen épris de mécanique de précision, et à celle d'une gamme de voitures légères bien connues de tous.



Transport de troupes.

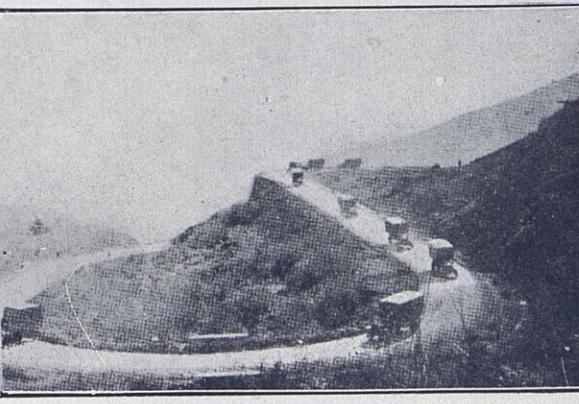


Un arrêt au col de Bussang.

Toutes les exigences actuelles, toutes celles qui viendront demain, ont déterminé les grands industriels francs-comtois à choisir la capitale pour installer la Direction générale de tous leurs services. C'est pourquoi, nous verrons surgir, d'ici quelques mois, à Levallois-Perret, un important édifice où s'élaboreront les orientations futures.

A côté, viendront se grouper de vastes ateliers où des centaines d'ouvriers répareront camions, voitures et moteurs.

Un peu plus loin de là, à Issy-les-Moulineaux, une jeune mais extraordinaire ruche, aux rayons multiples, nous offrira les produits d'aviation les plus réputés.

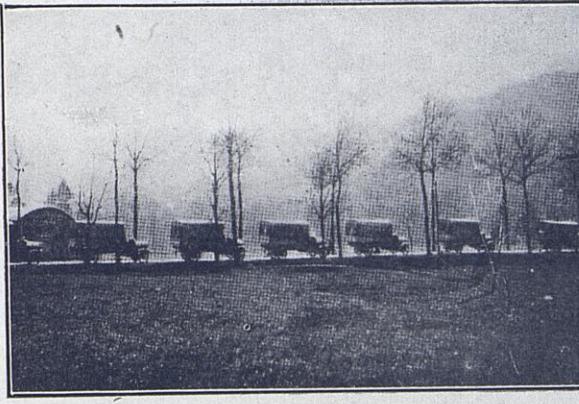


En descendant, en Alsace.

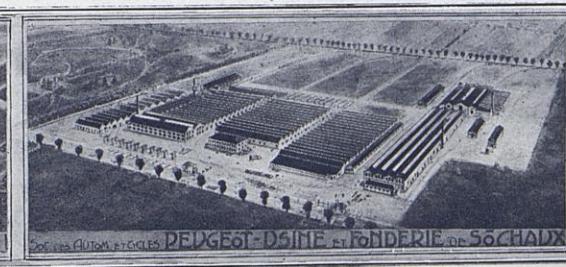
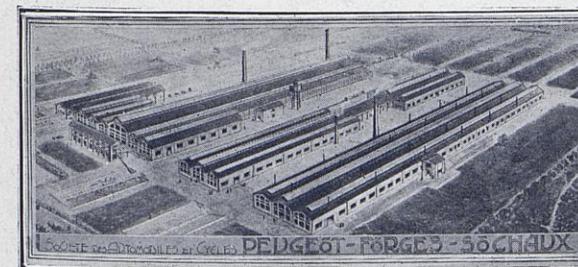
provinces reconquises le salut fraternel de ceux qui ont toujours gardé au cœur l'espérance de la proche libération.

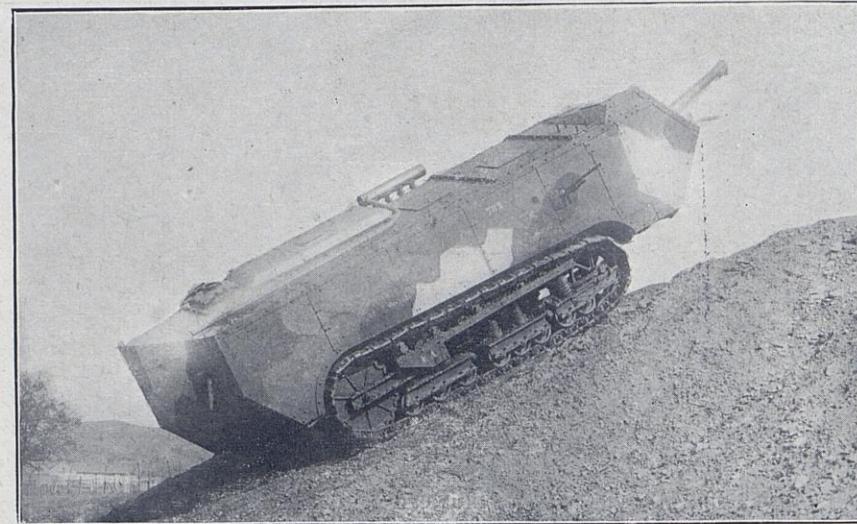
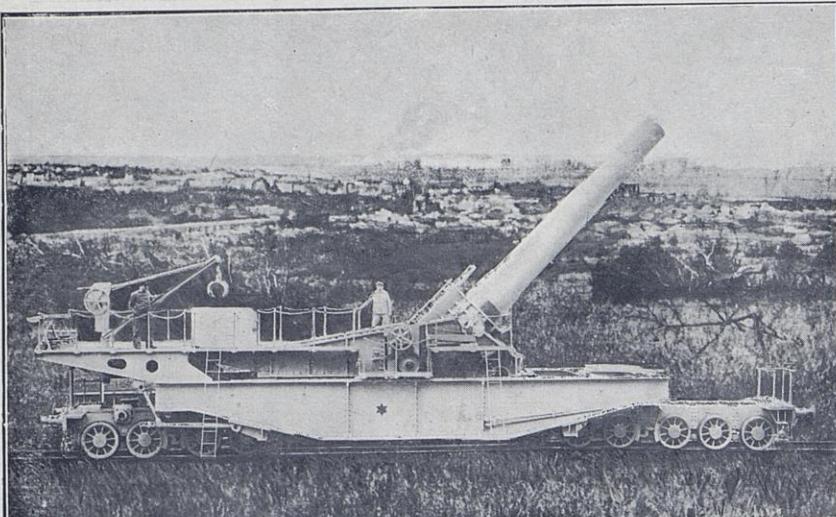
C'est avec un sentiment de vive reconnaissance que nous apprécions la haute portée de l'œuvre toute d'extension industrielle, accomplie avec une célérité prodigieuse par MM. Peugeot, pour être consacrée entièrement au service de la Défense Nationale.

Nous faisons des vœux pour que, ayant à juste titre bien mérité de la Patrie dans la lutte si âpre du terrain économique hérisse des entraves de l'heure présente, ces inlassables manufacturiers voient aux temps heureux le brillant résultat de leurs efforts couronné de succès.



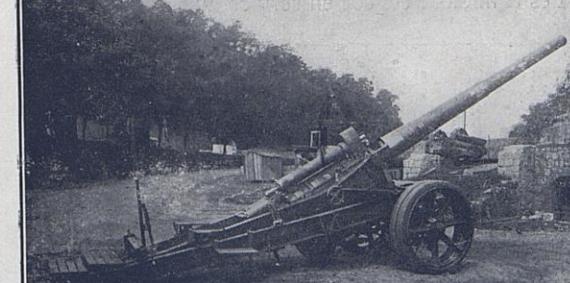
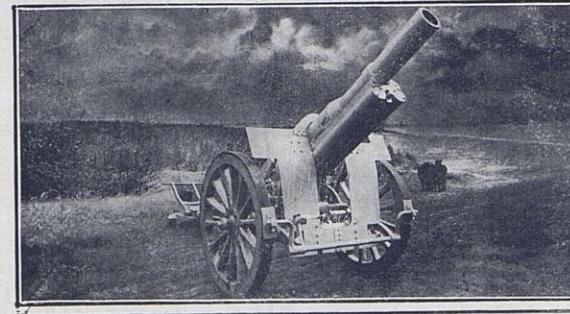
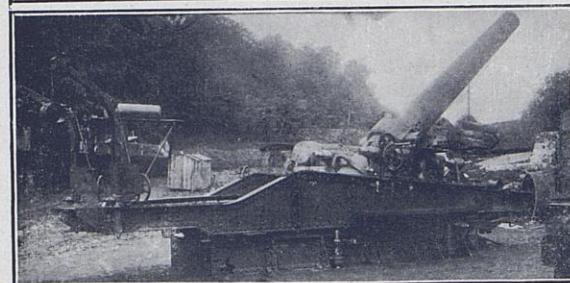
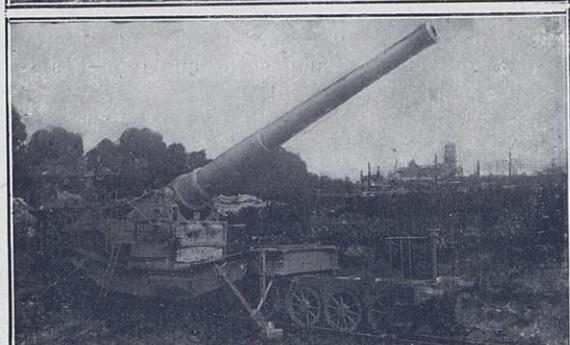
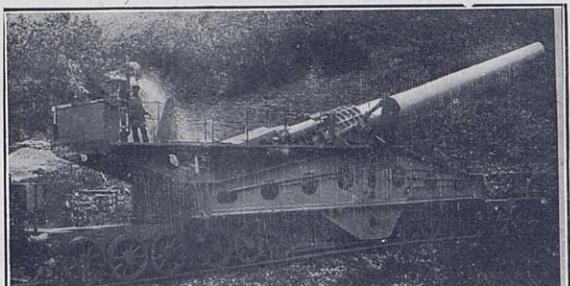
Les camions Peugeot en service aux armées.





CIE DES FORGES ET ACIERIES DE LA MARINE ET D'HOMÉCOURT

(Compagnie de Saint-Chamond)



Personne ne s'étonnera de voir figurer cette Société dans notre galerie des grandes industries de l'Est ; ne la trouve-t-on pas, en effet, partout en France où peut s'extraire le minerai, se fabriquer l'acier ? son activité s'étend à toutes les régions de notre pays, augmente le trafic, fait vivre une population ouvrière considérable, crée la richesse et c'est pourquoi on a pu dire d'elle, à juste titre, qu'elle est une entreprise d'importance nationale. En ce qui concerne la région de l'Est, c'est par ses importantes concessions minières de Chevillon, de Trieux, d'Anderny, et par sa magnifique usine d'Homécourt que cette Société appartient à notre grande industrie lorraine. Hélas, tout ce beau domaine est depuis quatre ans souillé ou exploité par l'envahisseur : le prix qu'il attache à sa possession ainsi qu'à celle de toutes nos entreprises du bassin de Briey donne par opposition une idée de l'importance du concours qu'elles auraient pu donner au Gouvernement de la Défense nationale et permet d'apprécier le rôle éminent qu'elles seront appelées à jouer, quand redevenues françaises, elles collaboreront à l'œuvre de reconstitution nationale.

**

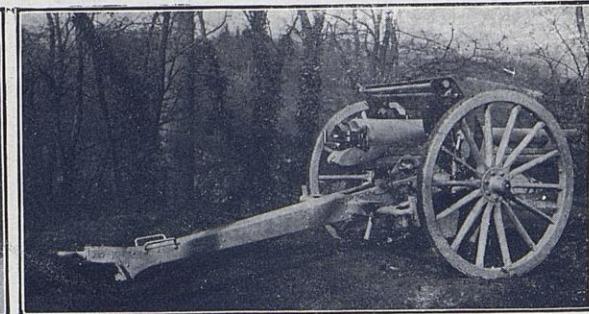
L'histoire de la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, connue aussi du grand public sous le nom de Compagnie de Saint-Chamond, a été trop souvent exposée au cours de cette guerre pour qu'il soit nécessaire de la retracer ci dans ses détails. Nous rappellerons seulement que c'est grâce à un effort soutenu, et par l'habileté de ses méthodes, l'installation d'un outillage toujours tenu à hauteur du progrès, la perfection de ses fabrications, aussi bien celles qu'elle livre à l'industrie privée qu'aux Administrations de la Guerre et de la Marine, que cette Société a acquis son importance actuelle. En 1837, la puissante Compagnie d'aujourd'hui n'est qu'une modeste forge tapie le long du Gier dans le département de la Loire. En 1871, elle est déjà au capital de 13 millions ; elle a donné le plus précieux concours au Gouvernement pendant la guerre. En 1880, elle crée de toutes pièces la belle usine des Forges de l'Adour au Boucau et son capital est porté à 20 millions ; en 1903, celui-ci est de nouveau augmenté à 28 millions et la Compagnie acquiert en même temps l'usine d'Homécourt de Meurthe-et-Moselle. Enfin, au début de 1918, l'extension des affaires de la Compagnie est telle que son capital est fixé à 70 millions.

Aujourd'hui, avec son personnel de 25.000 ouvriers, ses usines de Saint-Chamond, Assailli,

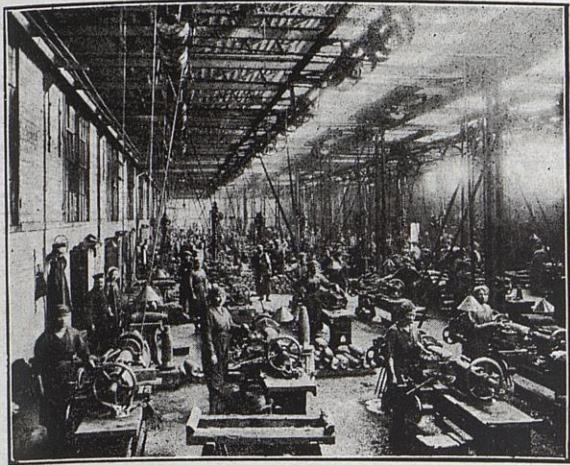
Lorette, Rive-de-Gier dans la Loire, du Boucau dans les Basses-Pyrénées, d'Hautmont dans le Nord, d'Homécourt en Meurthe-et-Moselle, de Cagliari en Sardaigne, avec ses importantes concessions minières, et le contrôle qu'elle exerce en outre sur quantité d'établissements secondaires, la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt est une des firmes françaises les plus considérables ; son rôle au cours de cette guerre a été de tout premier plan ; c'est, après le Creusot, notre plus grand arsenal militaire : fusées, obus, canons de campagne, canons lourds, artillerie à grande puissance, artillerie d'assaut, la Compagnie a entrepris la fabrication de tous ces matériels dans ses usines de Saint-Chamond avec un égal succès. A peine, est-il besoin de rappeler, croyons-nous, que c'est elle qui a étudié et réalisé ce magnifique engin qu'est le canon de 400 et qui restera sans doute dans les annales de la métallurgie pendant la guerre comme la plus splendide réplique de notre industrie à l'industrie allemande.

Cet effort ne doit pas faire perdre de vue l'importance des fabrications que la Compagnie livrait avant la guerre et livrera après la victoire à l'industrie privée. Depuis la matière brute jusqu'au produit fini la Société fournit tout ce qui est nécessaire à la métallurgie. Elle était avant la guerre le plus important producteur français de fonte et d'acier : sa production atteignait 450.000 tonnes de fonte et 350.000 tonnes d'acier par an. Ses aciers fins, ses aciers spéciaux pour outils sont universellement réputés : elle est un des grands fournisseurs des Compagnies de Chemins de fer et de tramways pour tout ce qui fait partie du matériel fixe et roulant ; elle livre annuellement plus de 2.400.000 kilogrammes de ressorts de tous poids, de toutes formes et de toutes dimensions. Dans son usine d'Assailli, elle possède une installation de produits réfractaires, à Rive-de-Gier, un atelier pour la fabrication de l'outillage ; enfin elle vient d'installer à Saint-Chamond la fabrication des tubes sans soudure qui n'avait jusqu'ici, malgré son importance, attiré que fort peu l'attention des industriels français.

La Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt sera donc, pour la France, un merveilleux élément d'expansion et de prospérité, aux jours laborieux de l'après-guerre : pour sa grande œuvre de reconstruction nationale, le pays trouvera en elle un de ses ouvriers les meilleurs.



LE MONDE ILLUSTRÉ



Bulletin des Usines de Guerre du 19 Février 1917 N° 43.
Le Ministre de l'Armement et des Fabrications de Guerre porte à la connaissance des usines de guerre l'attitude courageuse gardée pendant le bombardement du 23 Janvier 1917 par le personnel directeur et le personnel ouvrier de l'Usine des Cylindres de Laminoirs.

Journal Officiel du 25 Décembre 1917.
Ordre de l'Armée du 1^{er} Août 1917. — Citation de M. PUECH, Administrateur Directeur de la Société :
Par son sang froid, son courage et son initiative dans les circonstances les plus difficiles et parfois les plus périlleuses, par l'exemple et l'impulsion qu'il a donnés à tous, a fait preuve des plus remarquables qualités de Chef.
Croix de Guerre avec palme.

MM. RICHARD et GRANDAME :
Ont témoigné d'un courage, d'une présence d'esprit de premier ordre en secondeant leur chef avec un absolue dévouement aux heures du danger.
Croix de Guerre avec palme.

CENSURÉ

Citations à l'ordre de l'Armée et au Bulletin des Usines de Guerre.

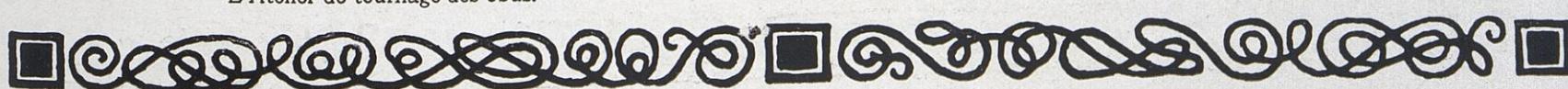
CENSURÉ

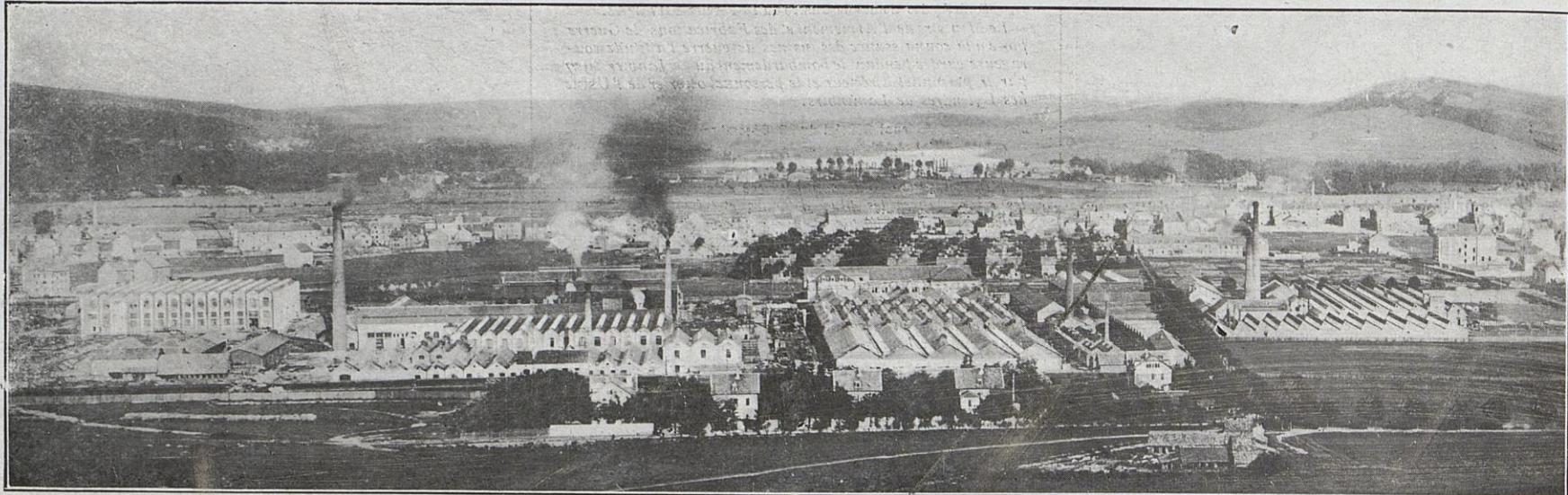


L'Atelier de tournage des obus.



Vue intérieure de l'Atelier d'usinage.





Vue de l'usine de Belfort.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES à BELFORT

Le Monde Illustré a exposé à ses lecteurs dans le tome I de notre documentation intitulée « : L'effort militaire, industriel et économique de la France pendant la guerre » les grandes lignes du programme économique de la puissante Société Alsacienne de constructions mécaniques et les résultats en cours à la fin de l'année 1917.

De gros événements se sont produits depuis, qui changent les hypothèses en réalité, qui transforment des espoirs en certitudes désormais indiscutables.

A mesure que le recul des armées allemandes libère nos territoires, à mesure que nous prenons contact avec les ruines qu'il importe de réparer, le rôle des ateliers de Belfort, de Mulhouse, de Grafenstaden grandit d'heure en heure.

Partout où la dévastation systématique a créé le néant la Société Alsacienne va s'efforcer d'apporter la vie et l'activité féconde.

Le domaine où va s'exercer son œuvre est immense. Esseyons de le délimiter.

L'industrie textile va réclamer des machines de filature et de tissage de laine peignée coton et soie, des machines d'impression, teinture, blanchiment et apprêts, dont le Nord et l'Est, auront un si pressant besoin.

Cette éventualité est prévue et les 5.000 ouvriers qui travaillaient avant la guerre à Mulhouse sont prêts à apporter leur concours immédiat, en dépit des vides créés et des obstacles surmontés.

La Société Alsacienne de Belfort, disons-nous alors, a pris, dès à présent, les mesures nécessaires pour apporter un concours actif à la reconstitution des filatures et tissages de laine peignée et de coton du Nord de la France, détruits par l'ennemi. La tâche sera ardue, car il s'agit de la mise en fabrication d'une quantité considérable de dessins et de modèles, d'autant plus difficiles à reconstituer

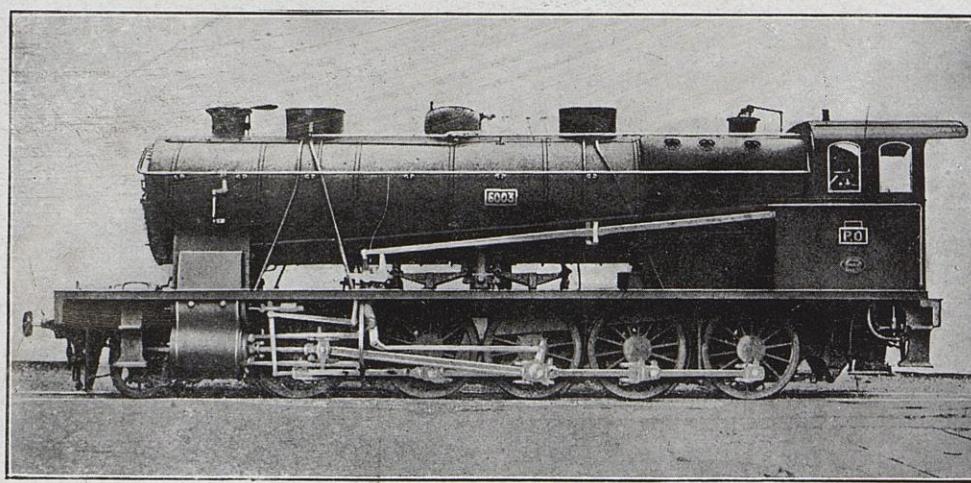
tut: de premier ordre, dans des délais aussi courts que possible.

Tout ce qui était problématique et aléatoire dans cette assertion devient actualité tangible : la certitude permet les efforts promis : ils seront tenus.

Ce serait méconnaître la puissance de la Société Alsacienne de Belfort que de le mettre en doute. Son outillage le lui permet. Elle est d'ailleurs la seule maison de France et du continent qui soit en mesure de livrer toutes les machines nécessaires pour transformer le produit brut en fil et tissus écrus ou imprimés et teints. Grafenstaden apportera un concours éminent tant en locomotives qu'en machines-outils. Sa contribution sera des plus appréciables dans cette dernière catégorie particulièrement développée.

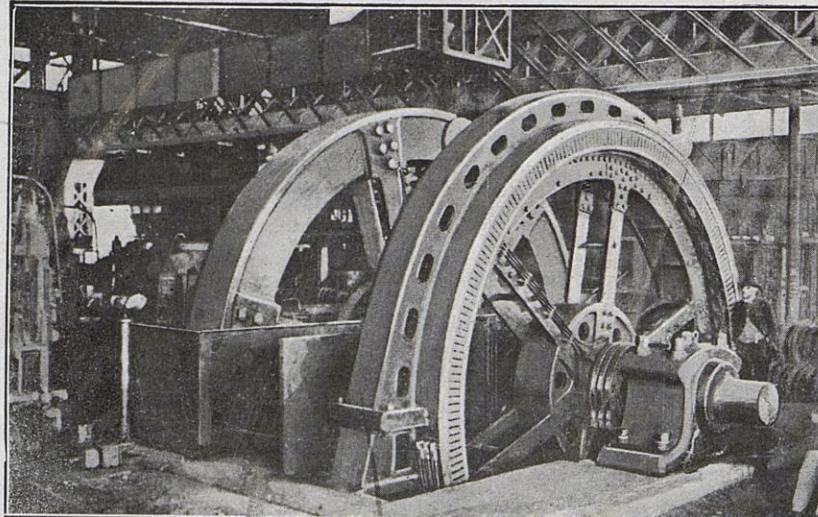
La fabrication du matériel électrique est également une branche où la Société Alsacienne se classe en toute première ligne : Groupes électrogènes, moteurs électriques pour la commande des laminaires ordinaires ou reversibles, rien ne lui est étranger dans cette catégorie ; elle est à même de construire les unités les plus délicates jusqu'aux machines les plus puissantes. Certains de ses

moteurs développent plus de 20.000 chevaux. Ses turbines à vapeur, ses chaudières, ses moteurs à gaz pour hauts-fourneaux forment une autre branche de son activité, pour laquelle elle est remarquablement outillée. Ses moteurs

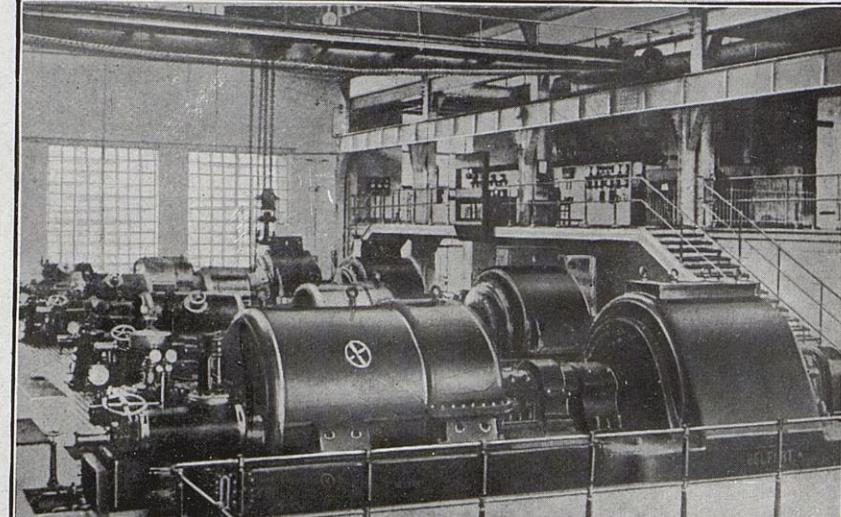


Locomotive à marchandises. — Décapod à 4 cylindres, Chemin de fer Paris-Orléans.

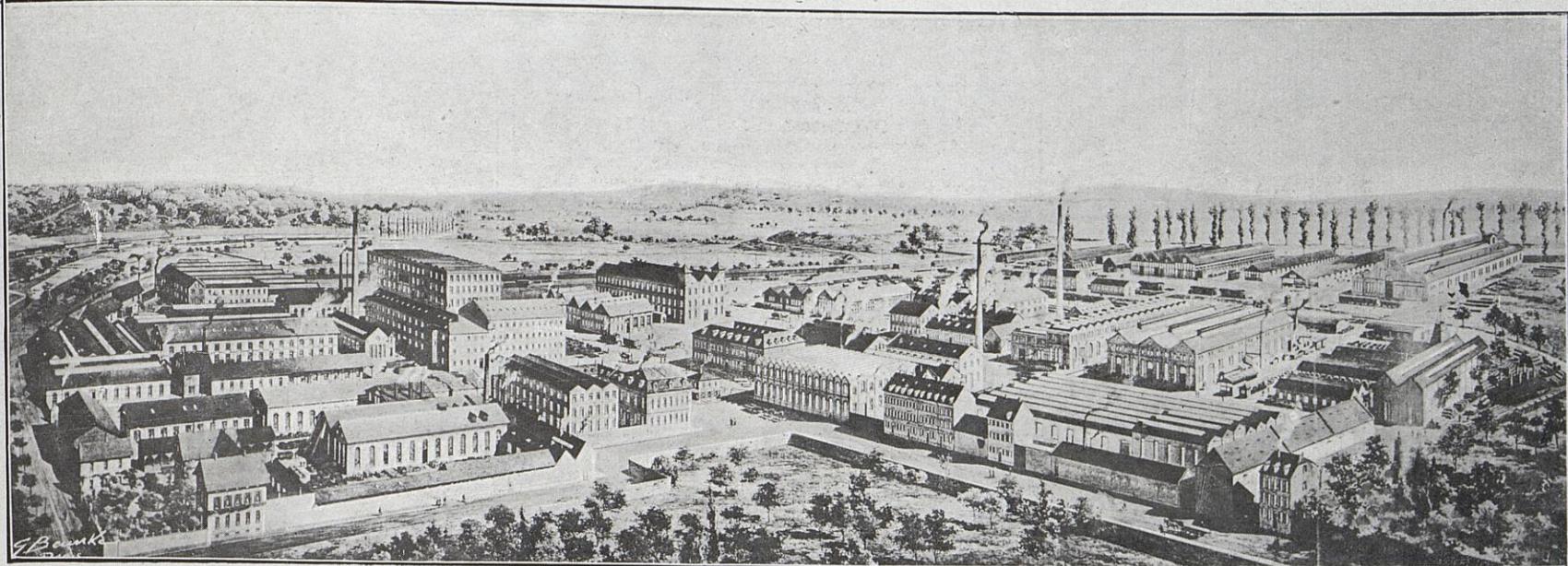
que la société ne dispose actuellement que d'un personnel très restreint. Néanmoins elle met tout en œuvre pour montrer à sa nombreuse et fidèle clientèle du Nord combien elle tient à lui donner un appui dévoué pour lui fournir un matériel de fila-



Moteur de laminier à courant triphasé, 1500 à 3000 H. P. vitesse variable 80 à 120 tours par minute.



Station centrale des Houillères de Ronchamp. — Groupes Turbo-Alternateurs. — Puissance 12000 H. P.



Vue de l'usine de Mulhouse (Alsace).

à gaz atteignent 5.000 chevaux et plus. Très rares sont, en France, les usines qui peuvent offrir des types aussi importants.

Le public ignore le plus souvent les installations fixes que leur puissance même dérobe à sa vue ; il lui est donné au moins de voir passer sur toutes

vérance ! Si tous les réseaux de France, si les Administrations de l'Etat, la guerre et la marine y font appel, l'industrie privée peut néanmoins compter sur un concours illimité.

Que ne fera pas la Société Alsacienne pour cette industrie privée, nullement abandonnée aujourd'hui, quand elle n'aura pas à subvenir aux besoins de la Défense nationale ! Car l'effort demandé dans ce sens a été considérable : munitions, obus de tous calibres, câbles en tous genres, sans parler des innombrables machines tournant, perçant, usinant pour les besoins des arsenaux, telle est l'orientation qu'il a fallu donner à des compétences qui se réservent demain pour le travail réparateur attendu et imminent.

Le personnel entier s'y est donné de tout cœur, non seulement par devoir patriotique, mais aussi parce qu'il se sent associé à la prospérité d'une maison qui met tout en œuvre pour reconnaître son dévouement.

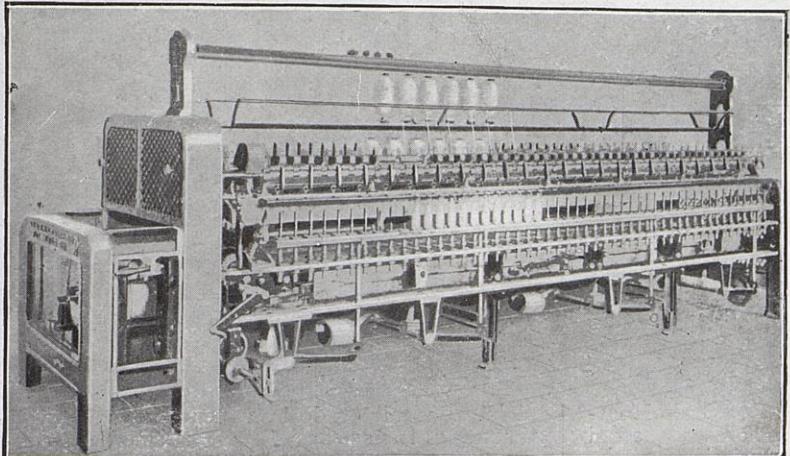
Les 7.000 ouvriers qui travaillent actuellement à Belfort — avec quelle ténacité, malgré le bombardement — bénéficient de tous les avantages qu'une sage administration peut prévoir : Caisse de Secours Mutuals contre la maladie, Economat destiné à assurer l'alimentation régulière en bonne qualité et à bon compte, etc. Le propre de ces institutions est qu'elles fonctionnent sous la gestion des ouvriers eux-mêmes qui sont leurs seuls

administrateurs. La Société n'intervient que pour sa participation financière ou la concession de locaux.

**

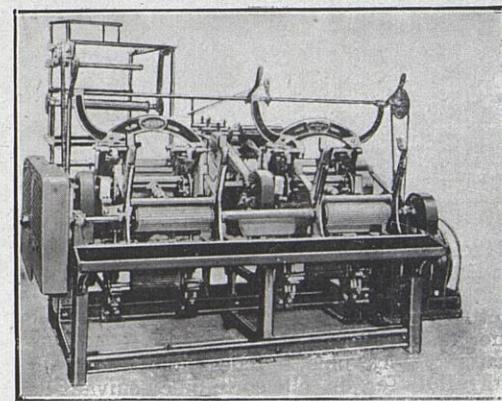
Nous ne parlerons pas des cités ouvrières.

Leur rôle dans la vie familiale est tel que l'adoption s'en généralise : encore faut-il signaler ceux qui, les premiers, en ont conçu l'idée et prévu l'intérêt. Nous ne parlerons pas de tout ce que peut faire la Société Alsacienne et de tout ce qu'elle fera, heureux seulement d'avoir pu rapprocher ici ces trois noms : Belfort, Mulhouse, Grafenstaden, que quarante années ont séparés et qu'une heure prochaine va réunir pour leur plus grande joie patriotique et pour le plus grand essor de nos industries.

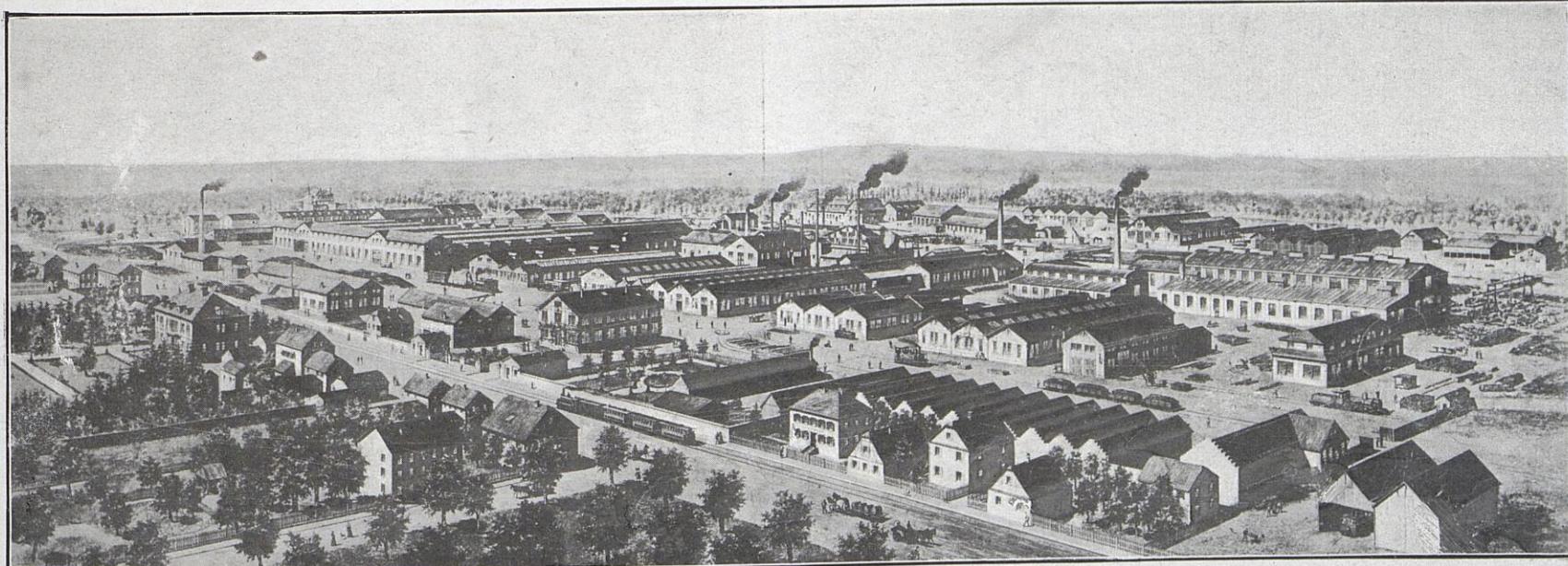


Continu à filer à anneaux.

nos voies ferrées les locomotives à la marque de la Société Alsacienne. Ce que ne disent pas ces locomotives remorquant de fabuleux tonnages, c'est que la première d'entre elles qu'on ait vue, vers 1835, circulant entre Thann et Mulhouse, portait déjà les mêmes plaques indicatrices ! Que de progrès accomplis, et que d'autres n'obtiendront-on pas encore, avec de tels moyens et une telle persé-

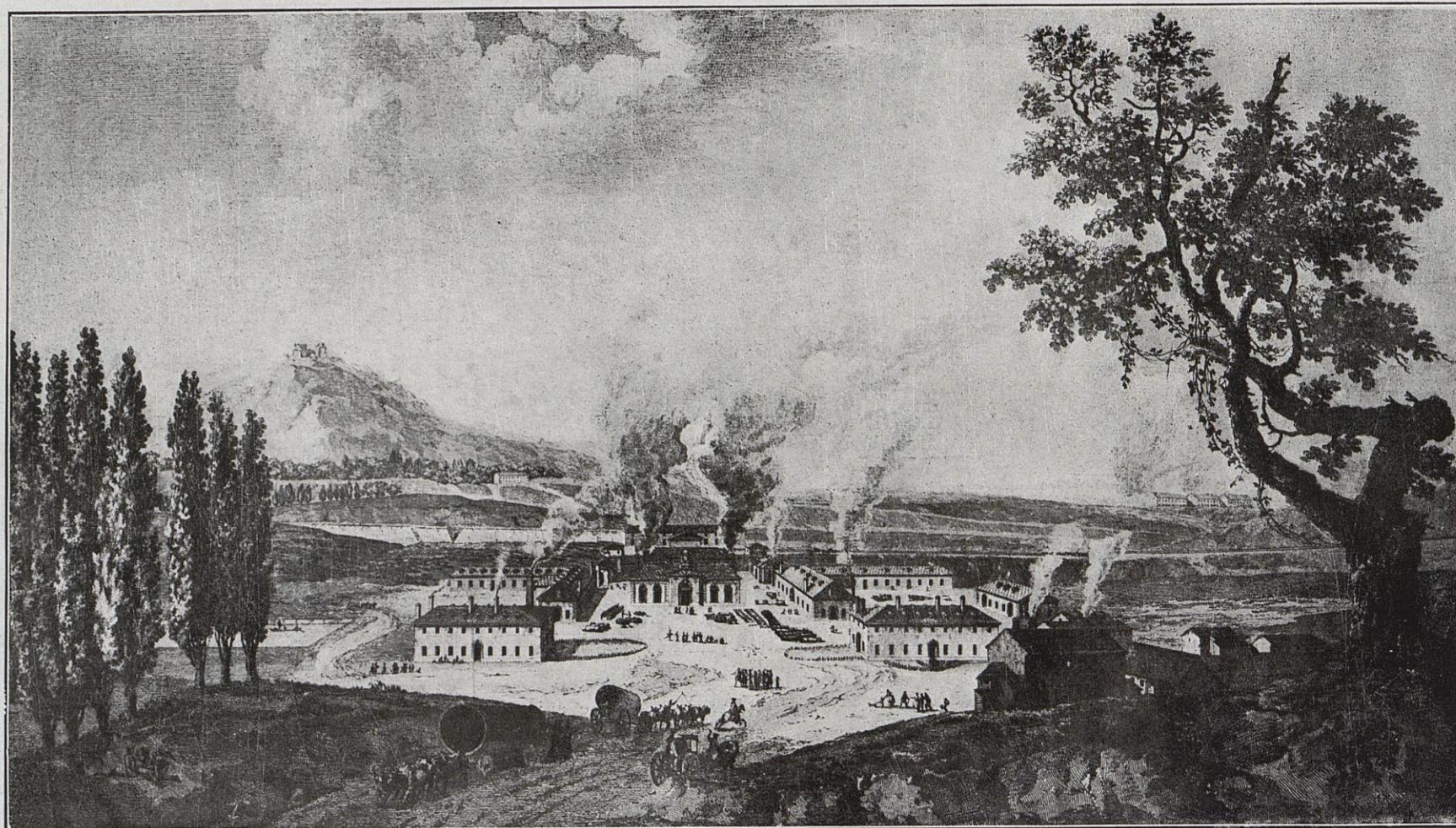


Préparation de la laine peignée
Intersecting.



SOCIÉTÉ ALSACIENNE DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES. — Vue de l'usine de Grafenstaden (Alsace).





Fonderie Royale de Montcenis. — Le Creusot au XVIII^e siècle.

LA FRANCE ET SA MÉTALLURGIE

Le danger que courait le Pays et les besoins de la Défense Nationale, qui ont exalté toutes les énergies françaises, ont fait jouer à notre métallurgie un rôle de premier plan. Dans tous les domaines où se sont développés les moyens de la civilisation mondiale, la France a su se tenir à la tête de toutes les nations. La métallurgie française ne fait pas exception à cette règle et l'histoire de ses progrès peut se résumer dans celle du Creusot. Là, en effet, prirent naissance les plus grandes innovations dans le travail du fer, de telle sorte qu'en suivant l'évolution de la Maison fondée par le Maître de Forges de Bazeilles, Joseph-Eugène Schneider, et son frère Adolphe, on suit celle de toute la sidérurgie française. Au XVIII^e siècle fut établie au « Creuzot » (comme

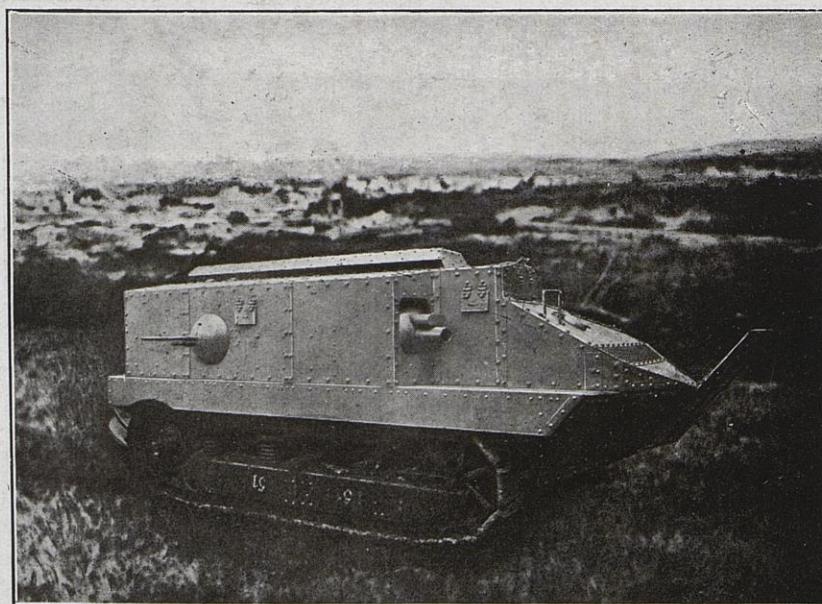
l'on écrivait alors) la « Fonderie Royale de Montcenis ». Dès le début, on y fonda des canons qui servirent aux guerres de la Révolution et du Premier Empire. On y fabriqua également des machines à feu, et on y coula les lions qui ornent encore la façade de l'Institut. Le premier Creusot montrait ainsi qu'il satisfaisait aux besoins des armées tout en collaborant aux arts de la paix.

Après la Restauration, en 1836, MM. Schneider s'entourant des meilleurs ingénieurs de l'époque commencèrent à transformer les ateliers, les agrandissant et les dotant d'un matériel de plus en plus perfectionné. Les études métallurgiques y furent poussées activement, ce qui permit d'aborder avec succès le programme qui allait être imposé par le

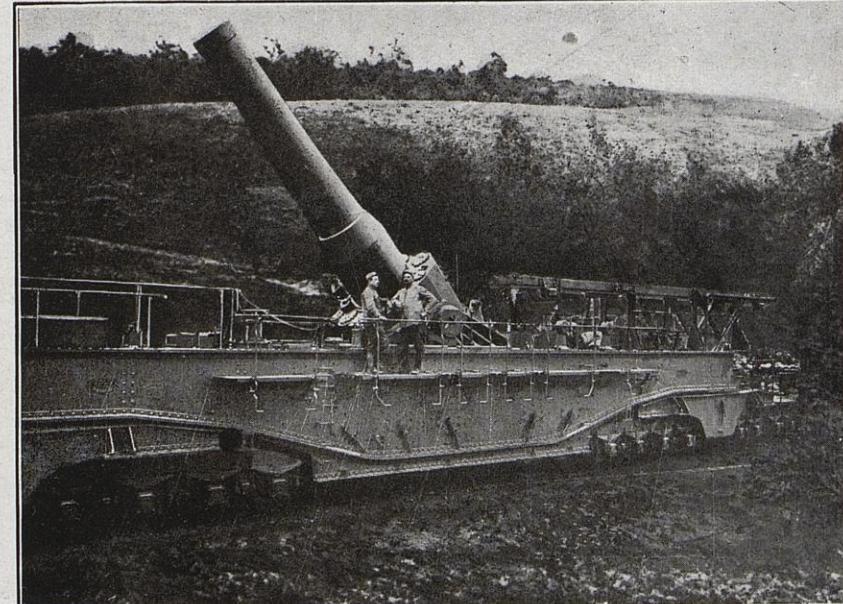
régime du rail et de la vapeur, venant révolutionner les transports. C'est de l'Usine du Creusot que sortit la première locomotive française.

De même, après la guerre de Crimée, l'outillage déjà puissant que MM. Schneider avaient su créer, permit de construire les plaques de blindage qui s'imposaient à notre marine.

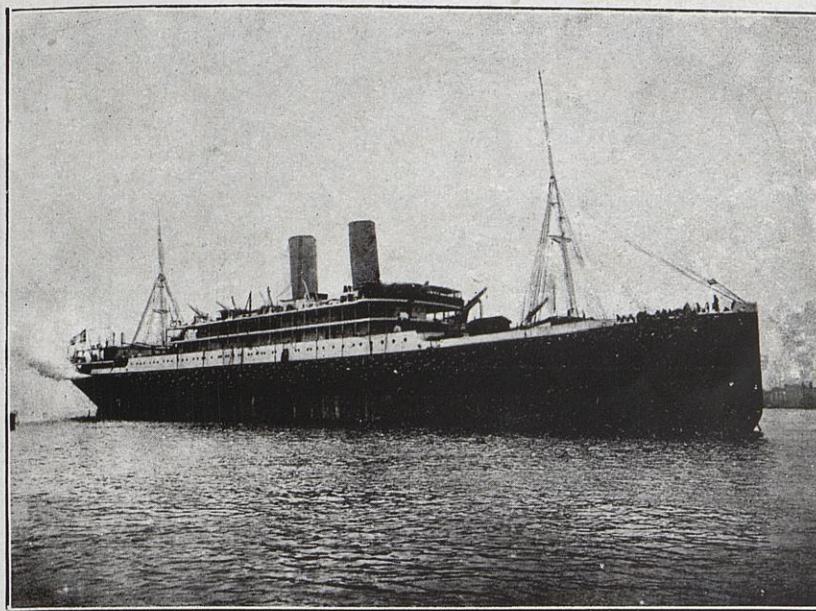
En 1870, les Usines du Creusot purent donner un appont très important à la fabrication des premiers matériels en acier, qui furent adoptés à la fin de la guerre. A cette époque déjà, nous sommes loin de la « Fonderie Royale » qui occupait 1.500 ouvriers, car le chiffre de 10.000 est bien dépassé, 26 marteaux-pilons et 650 machines-outils sont en activité. La grande diver-



Char d'assaut Schneider.



Obusier.



Paquebot Porthos.



Motoculteur Schneider.

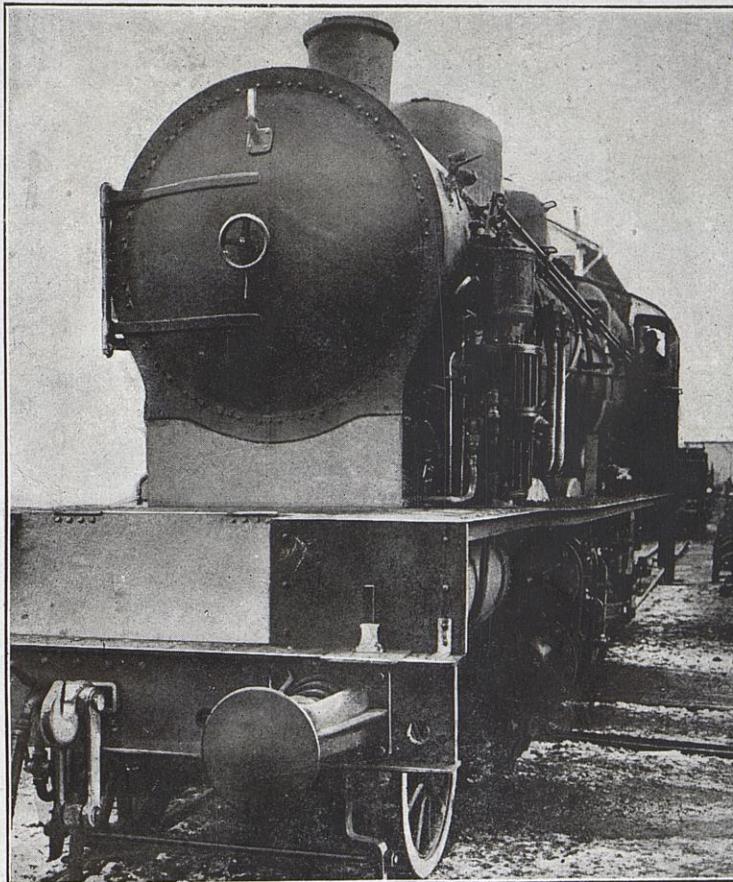
sité des fabrications que MM. Schneider entreprirent eut pour résultat la création des Chantiers de Chalon-sur-Saône des Usines du Havre, d'Harfleur et du Hoc, etc., et, en outre, la naissance et l'épanouissement rapide, en dehors du Creusot, de puissantes entreprises telles que les Chantiers de la Gironde, la Société d'Outillage Mécanique et d'Usinage d'Artillerie, la Société d'Optique et de Mécanique de Haute Précision, etc., etc.

Aujourd'hui, le personnel des Etablissements Schneider compte plus de 60.000 ingénieurs, employés et ouvriers, et les machines-outils se chiffrent par milliers. Aussi MM. Schneider et C^e purent-ils mettre à la disposition de la Défense nationale, dès l'ouverture des hostilités, des cadres et un outillage puissamment organisés qu'ils utilisèrent au mieux des intérêts du pays, cherchant inlassablement, et par tous les moyens, à augmenter encore leur capacité de production.

Toutes les fabrications de guerre y sont élaborées, depuis les munitions et les plus petits calibres d'artillerie jusqu'au depuis les submersibles Laubeuf, sortis des Chantiers de Chalon-sur-Saône jusqu'aux dreadnoughts lancés aux Chantiers de Bordeaux.

Ce sont MM. Schneider qui entreprirent, les premiers, dès la fin de 1914, l'étude des chars d'assaut qui ont déjà rendu, dans les batailles, de si précieux services. Enfin l'aérostation et l'aviation trouvent en eux des collaborateurs assidus, notamment pour la fabrication des alliages légers et des moteurs.

Pour faire face aux besoins en métal de plus en plus importants et remédier à la diminution de production résultant de l'envahissement du Nord de la France, MM. Schneider réussirent à mettre sur pied, en pleine guerre, une nouvelle aciéries



Locomotive Schneider
(62 tonnes).

aux environs du Creusot, l'Usine du Breuil qui, mise en construction en 1915, avait déjà en activité l'année suivante, 6 fours Martin de 60 tonnes, et deux autres de 30. En même temps, 4 hauts-fourneaux étaient utilisés au Creusot même, et la production de l'acier à canon se chiffre actuellement, par un tonnage dix fois plus élevé que celui de la première année de guerre.

L'activité des Etablissements Schneider ne se limita pas à faire produire le maximum à leurs usines d'avant la guerre.

Les Allemands avaient jeté leur dévolu sur les riches régions minières de notre Normandie qu'ils espéraient utiliser à notre détriment. D'accord avec le Ministère de l'Armement et pour arracher définitivement aux Allemands l'exploitation de nos minerais, MM. Schneider et C^e établissaient, en 1915, les bases d'un programme permettant de mettre en valeur les mines normandes, de les utiliser pour la Défense nationale, et ils présidaient à la création de la « Société Normande de Métallurgie ».

Les travaux furent menés avec une rapidité telle que les installations exécutées permettent déjà de produire, cette année, plus de tonnes de coke par jour, tonnes de fonte, etc.

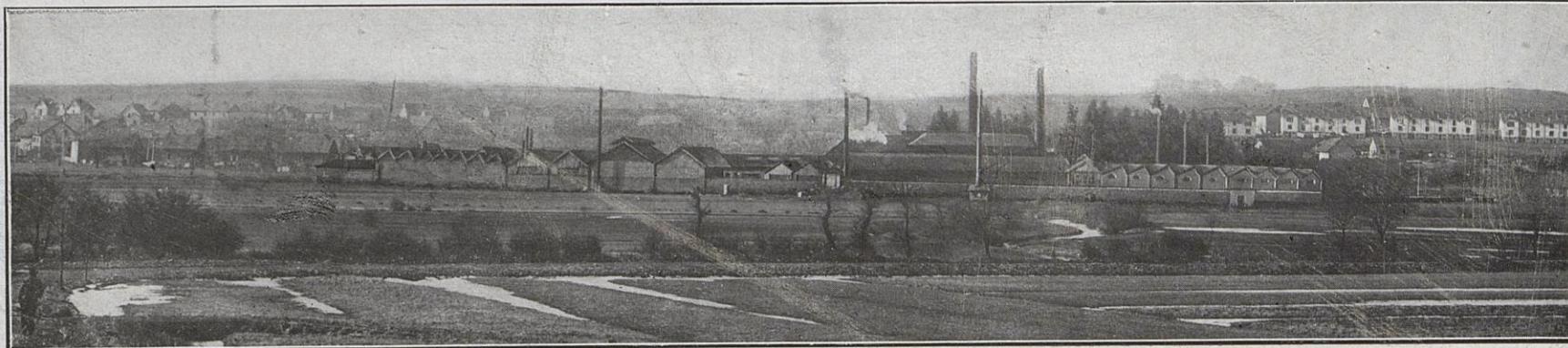
L'activité des Etablissements Schneider qui s'emploie aujourd'hui si utilement pour donner des armes aux défenseurs du Droit, s'emploiera demain, au moins aussi heureusement, pour le développement de l'outillage économique de la France, contribuant ainsi à la reconstitution de la richesse du Pays et à l'essor de la prospérité nationale.

Ainsi les Etablissements Schneider se consacreront à la Renaissance Nationale, s'associant aux destinées du Pays et participant à sa renommée et à sa gloire.



Vue panoramique du Creusot en 1918.





Vue générale des Usines.

USINES CHARLES VERMOT, Forges, Fonderies et Ateliers de mécaniques diverses

Si les puissantes défenses de Belfort n'avaient mis à l'abri la cité de , nous serions privés d'une de nos principales maisons d'estampage, de forgeage et de constructions mécaniques spéciales, malgré ses filiales réparties dans le Nord et en Belgique, aujourd'hui saccagées.

► En effet, les usines Ch. Vermot, Valère Mabille et R. Pelgrims, ont vu anéantir leurs Etablissements de Douzies (Nord) et Mariemont (Belgique) tandis que celui de Coudekerque-Branche (Nord) est en partie détruit par le bombardement.

Heureusement, Châtenois, l'un des sièges administratifs de la Société, est demeuré intact. Ces usines occupent plus de 1.250 ouvriers, chiffre auquel est réduit le personnel de 2.300 antérieurement employé par la Société.

La Société n'a cessé d'apporter à la Défense Nationale le concours le plus actif. Elle fournit à l'armement :

Obus de , corps et têtes de gaines, bouchons pour gros obus, pièces détachées pour canons de , essieux, ressorts et ferrures pour auto-canons, auto-mitrailleuses, voitures d'artillerie, tous équipages militaires et camions automobiles; pièces détachées pour moteurs d'aviation, chars d'assaut, etc.

Telle n'était pas, autrefois, la production habituelle de la Société dont la fabrication se spécialisait avant la guerre en :

1^o Matériel pour locomotives, wagons et voies ;

2^o Essieux, ressorts et ferrures pour l'automobile, la carrosserie, le charronnage, l'artillerie, etc. ;

3^o Pièces de forges et estampage ;

4^o Fonderies de fonte, de cuivre et d'acier au convertisseur.

Des ateliers de constructions de mécanique générale complétaient ces spécialités. L'administration de la Société prévoit la recon-

tition des trois usines détruites dès la reprise du travail en Belgique et dans le Nord : elle s'y emploie activement et le traité de paix ne la prendra pas au dépourvu.

Dès la fin de la guerre, les ateliers renaîtront aussitôt de leurs cendres ; les institutions de pré-

tuelle des établissements Ch. Vermot ; il n'est pas au-dessus de ses forces.

La Société, au capital de huit millions, comporte, en sus de ses usines, plusieurs maisons de commerce en France et à l'étranger. La principale, située à Paris,

constitue le dépôt des Usines de . On trouve, dans ses magasins, les spécialités de ces usines, plus la quincaillerie, la boulonnerie et les ferrures pour tous véhicules.

La Société a également un siège administratif à Bruxelles.

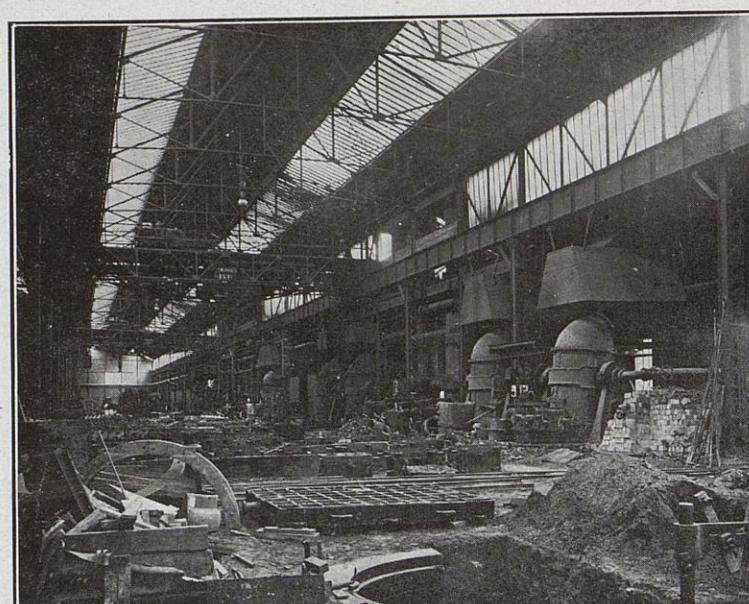
De plus, poursuivant l'œuvre entreprise à Châtenois par son regretté père, M. Arthur Vermot, l'administrateur-délégué actuel, a pris des dispositions utiles capables d'assurer le développement des affaires de la Société.

Il a intéressé celle-ci à la Société Anonyme des Aciéries de Dieulouard, en y prenant une importante participation, lui apportant l'assurance d'obtenir les aciers spéciaux, nécessaires à ses ateliers.

Il a également, par l'absorption presque complète des titres de la Société « La Rudge Whitworth », qui possède des ateliers de constructions mécaniques boulevard Ney, à Paris et à Villefranche (Rhône), un concours important pour la facilité des opérations commerciales de

qui trouve dans « La Rudge Whitworth » le complément indispensable des fournitures considérable qui sont nécessaires à l'aviation et à l'automobilisme notamment.

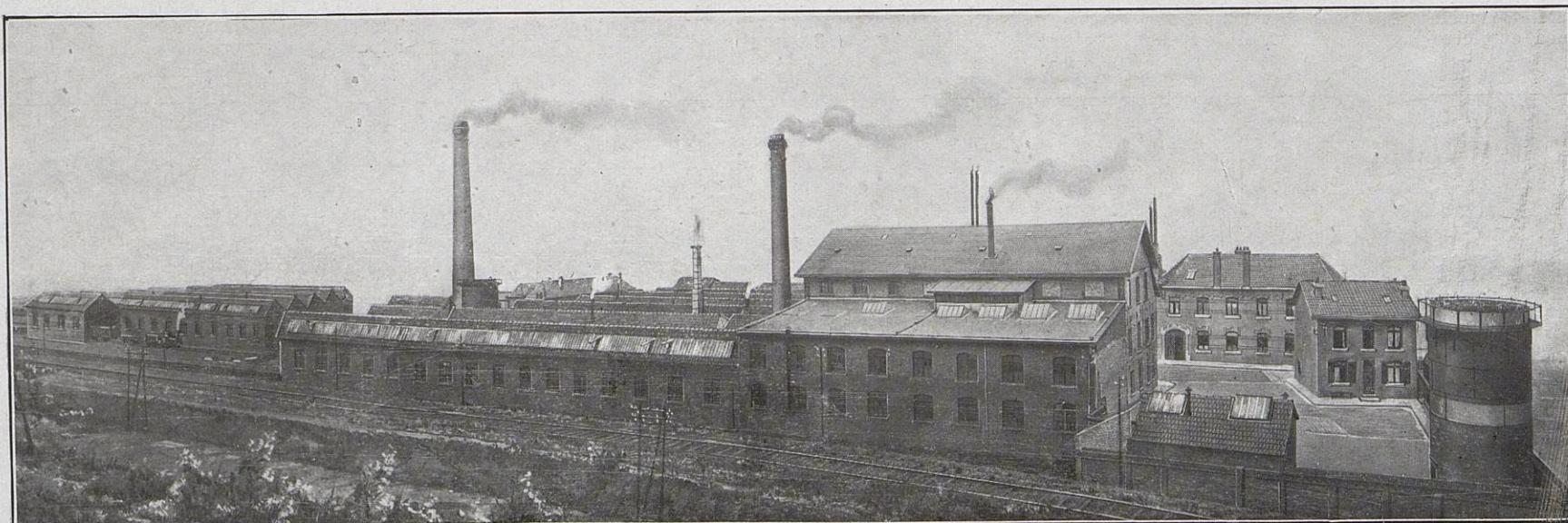
Sous l'impulsion de cette énergique et intelligente Direction, la Société des Usines Vermot à est assurée d'un avenir brillant qui justifie, du reste, la prospérité constante de cette Firme marquante dans l'Industrie alsacienne.



L'un des halls de la Fonderie d'acier aux usines de Mariemont.

voyance sociale, les coopératives, les écoles se grouperont comme par le passé au milieu des cités ouvrières où le personnel trouve le confort l'hygiène, et le bon marché; la marche ascendante de la Société reprendra son cours un instant interrompu. La conquête des marchés mondiaux se poursuivra avec un regain d'intensité.

Tel est le programme de l'Administration ac-



L'usine de Coudekerque-Branche.



LE MONDE ILLUSTRÉ

SOCIÉTÉ ANONYME DES FILATURES ET TISSAGES JAPY à Audincourt (Doubs)

La Société anonyme des Filatures et tissages Japy, dont le siège social est à Audincourt (Doubs) date du 10 février 1911.

Elle est formée de la fusion d'anciennes maisons

Nous avons dit que la Société réunissait deux groupes d'usines : Audincourt et Exincourt. Elles se spécialisent dans les produits suivants :

1^o *Filatures*. — Filés sur bobine renvideurs, torsion spéciale, et dévidés pour bonneterie ; filés chaîne continu et trames pour tissages mécaniques ; filés pour retors et autres emplois en différentes torsions ;

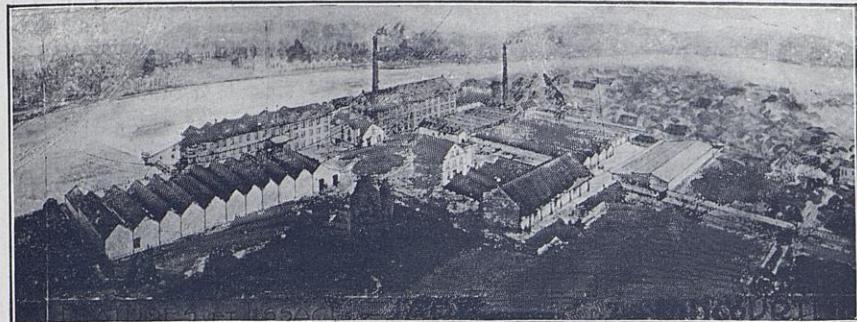
2^o *Retorderie*. — Retors à deux et plusieurs bouts,

— 450 métiers tissant en différentes largeurs jusqu'à deux mètres.

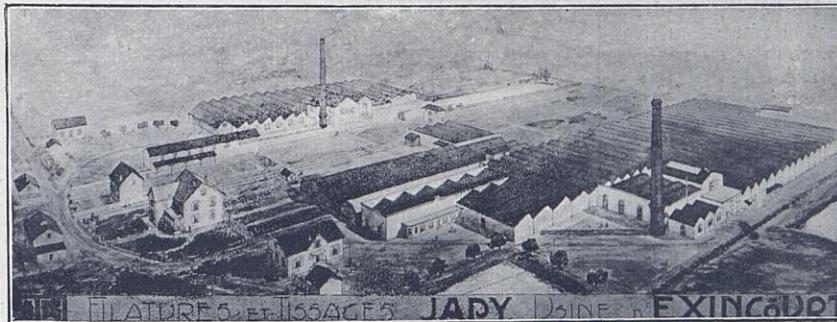
EXINCOURT

— 14.000 broches de métiers continus, filant la chaîne Jumel, cardée et peignée ;

— 16.000 broches de métiers renvideurs, filant la trame Jumel et la bobine pour bonneterie en Jumel et Amérique ;



Usines d'Audincourt.



Usines d'Exincourt.

bien connues : Ph.-M. Japy et C^{ie}, fondée en 1893, à Exincourt (Doubs) ; Léon Sahler, fondée à Audincourt en 1815 ; Isaac Koechlin et C^{ie}, fondée à Exincourt en 1895.

Cette association, groupant mille ouvriers et un capital de 1.600.000 francs, devait donner un essor fécond à notre industrie textile.

A peine eut-elle le temps d'orienter son action que la guerre vint la surprendre en pleine organisation. L'armement, l'intendance, le service de santé firent appel à son patriotisme : aux frontières de l'Est, ce n'est jamais en vain.

Et pourtant que d'utiles transformations étaient en vue ! la substitution de la houille blanche à la vapeur, entre autres. La proximité des chutes d'eau, richesse nationale encore peu utilisée, a permis d'obtenir électriquement les 2.000 chevaux nécessaires à la force motrice.

câblés, flambés ou non flambés, sur bobines de métiers, cylindriques ou dévidés, employés pour la passementerie, les modes, l'ameublement, la bonneterie, etc. ;

3^o *Tissage*. — Longottes spéciales, futaines, cretonnes, satins, croisés, moleskines, satinettes, percales ;

4^o *Moulinage et assemblage*. — Moulinés pour bonneterie et assemblés pour guipage sur fils métalliques.

La répartition sur les deux groupes présente les précisions suivantes.

AUDINCOURT

— 10.000 broches-métiers continus, filant la chaîne Amérique ;

— 10.000 broches-métiers continus filant la trame Amérique et déchet ;

— Une retorderie de 3.000 broches ;

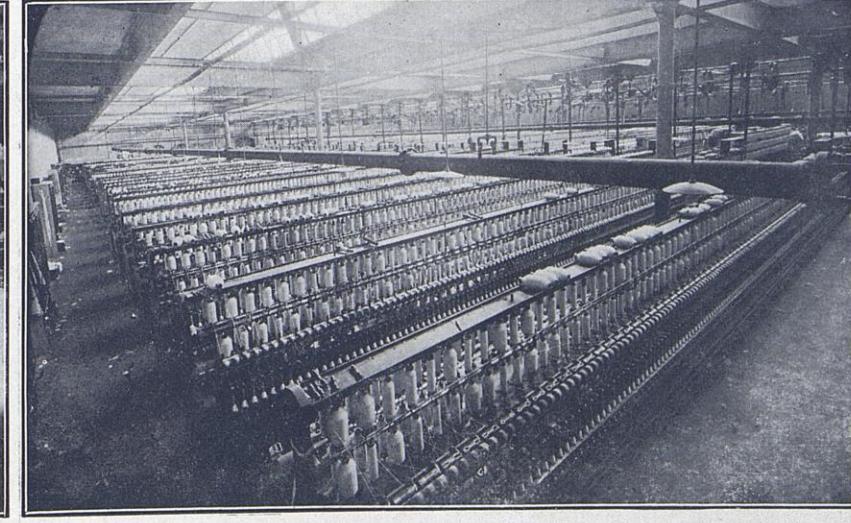
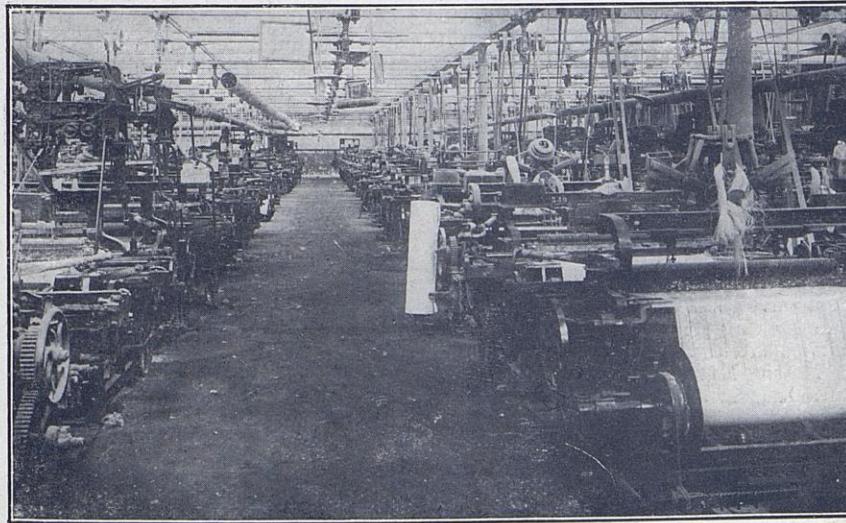
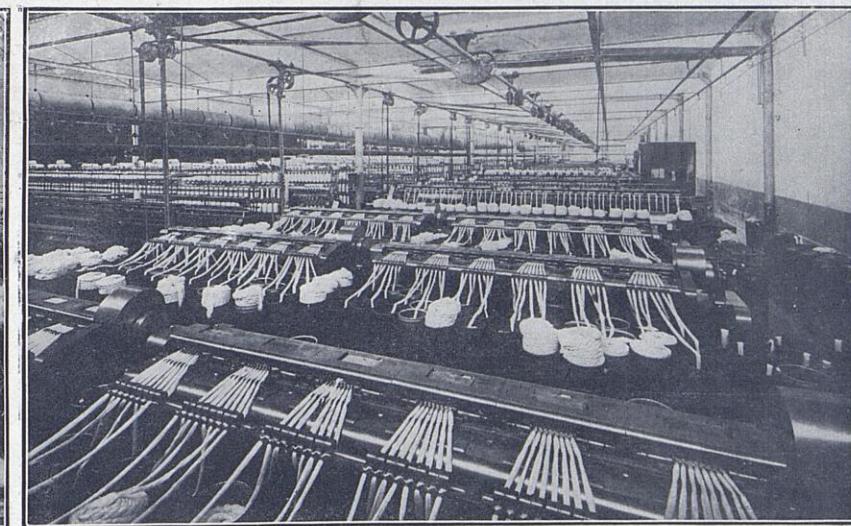
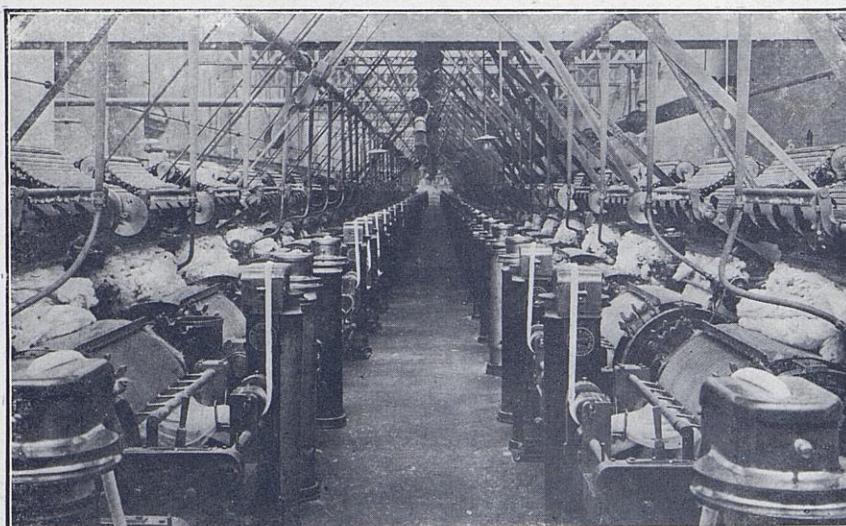
— Un flambage électrique ;

— Des ateliers de moulinage, assemblage et dévigation ;

— 500 métiers de tissage mécanique en différentes largeurs.

L'installation de ces ateliers a su s'inspirer et profiter des plus récents progrès. La ventilation, l'absorption des poussières de cardes ont été l'objet de soins particuliers.

La Société Japy est de celles qui croient n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Aussi marchera-t-elle toujours dans la voie des perfectionnements pour maintenir notre industrie textile en face de la concurrence étrangère. C'est le mot d'ordre de demain. Soyons sûr qu'elle n'y faillira pas.



Vues des ateliers de la Société Anonyme des Filatures et Tissages Japy.



L'IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT (Strasbourg-Paris-Nancy)

Un établissement industriel comptant 242 ans d'existence ininterrompue est fait pour intéresser spontanément ceux qui viennent à constater cette durée, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est véritablement pas banale. Mais le fait devient encore plus remarquable, quand on peut ajouter que pendant toute cette longue période de près de deux siècles et demi, cet établissement est resté aux mains de la même famille.

Tel est le cas pour l'Imprimerie-Libreria Berger-Levrault, dont la fondation, à Strasbourg, en 1676, a précédé de cinq ans la réunion de cette ville à la France, en 1681. La période française de Strasbourg, arrêtée à 1871, a par conséquent été de 190 ans, alors que la période strasbourgeoise de la maison Berger-Levrault a été de 195 ans. Ensuite, partageant toute la vie française de l'Alsace jusqu'à son dernier jour, elle s'est à ce point identifiée au sort de la France, que lorsque celle-ci a dû se séparer de cette malheureuse province au cœur si inébranlablement fidèle, la maison Berger-Levrault s'en est retirée avec elle, pour transférer son foyer à Nancy.

Dès son début, l'établissement a eu des attaches officielles. Son fondateur même était nommé imprimeur de l'Évêché. Le petit-fils de celui-ci obtint le titre d'Imprimeur du Roi et de l'Université de Strasbourg. Plus tard, un successeur, Nicolas Levrault, était nommé, par l'Empereur, directeur de l'Imprimerie de la Grande-Armée, et dans ce service commandé la mort le frappa au cours de la campagne de Russie, pendant que Xavier Levrault était nommé imprimeur du roi de Westphalie.

A cette époque, la Maison avait atteint un haut degré de prospérité. Les nombreux ouvrages qu'elle publiait la classaient parmi les plus grands éditeurs français ; dans son catalogue brillaient des noms de savants illustres : Georges et Frédéric Cuvier, Blainville, Brongniart, Duméril, Flourens, Lacépède, Valenciennes, etc. Dans la suite vinrent s'y ajouter Victor Cousin, Elie de Beaumont, A. d'Orbigny, Chevreul, Schweighäuser, Willm, Edgar Quinet, Prosper Mérimée, etc.

D'année en année, au cours du XIX^e siècle, la Maison prenait plus d'extension, au point que le jour vint où la vénérable imprimerie strasbourgeoise se trouva trop à l'étroit et qu'il fallut lui créer un milieu plus vaste. Le nouveau bâtiment, construit en 1869 et 1870, était superbe et véritablement approprié à un essor de plus en plus vigoureux. Hélas ! l'aménagement dans cette magnifique installation était à peine achevé, que survint l'Année terrible, qui mit fin à l'existence strasbourgeoise de la Maison Berger-Levrault. Espérons que cette interruption ne sera plus que de courte durée.

C'est à Nancy qu'elle continua ses vieilles traditions, à Nancy qu'à nouveau elle a édifié une grande usine, dont le développement, depuis 1872, s'est accentué d'année en année.

A la veille de la guerre mondiale, l'établissement occupait plus de 850 ouvriers, nombre que la mobilisation a,

naturellement, réduit dans des proportions considérables. Mais ceux qui restent tiennent tous à honneur de se maintenir patriotiquement à la hauteur de leur tâche, que les exigences de la guerre ont plutôt augmentée. C'est ainsi qu'à aucun moment, depuis août 1914, le travail n'a été interrompu et qu'aujourd'hui la production est redevenue aussi importante qu'en temps de paix.

L'ambulance, organisée dès les premiers jours des hostilités, prit, elle aussi, un grand développement ; toute une partie des bureaux y fut affectée, avec un souci de l'hygiène et du confort atteignant la perfection.

**

Le matériel, à Nancy, comprend plus de 100 machines, qui permettent d'exécuter, dans les différentes branches de l'industrie du Livre, tous les travaux, depuis la fonte des caractères jusqu'à la reliure du volume de grand luxe. Dans les seules galeries de

l'imprimerie typographique et lithographique sont installées 54 presses. Les ateliers artistiques comprennent la gravure sur cuivre et sur zinc, la photographie, la similigravure, la trichromie. Le clichage stéréotypique et galvanoplastique se fait également dans la maison même, ainsi que la réglure mécanique. Dans l'atelier de reliure, de nombreuses machines permettent un rendement intensif, comme l'exige le façonnage si divers de travaux de toute nature, tels que les multiples imprimés et registres pour les Ministères, les grandes Administrations, les fournitures pour le commerce et l'industrie, les impressions fiduciaires (actions, obligations, billets monétaires, etc.).

La dernière création de la Maison est l'*Héliopeinture*, ce remarquable procédé artistique qui permet de reproduire fidèlement en fac-similé les peintures à l'huile, au point de donner l'illusion de l'original, tant pour la couleur que pour le relief matérielle sensiblement sensible des coups de pinceau.

Comme spécimen de ce que l'Imprimerie Berger-Levrault réussit à produire en fait de livres de luxe, on peut citer, parmi

ses récentes publications, *Les Paraboles illustrées* par Eugène Burnand, qui ont fait l'admiration des bibliophiles du monde entier, ou le *Rapport général sur l'Exposition internationale de Nancy en 1909*, volume magistral, tant pour le texte que pour l'illustration, et qui peut servir de modèle pour tous les cas où il s'agit de concilier les exigences de la production industrielle avec la présentation esthétique indispensable pour forcer l'attention des amateurs de beaux livres illustrés.

Les difficultés techniques surmontées dans l'exécution de ces deux merveilleux volumes mettent en évidence les ressources qui assignent à la Maison Berger-Levrault une place prépondérante parmi les grandes imprimeries de France.

La guerre de 1914 a amené la Maison à progresser en partie dans des voies nouvelles. Les ateliers lithographiques ont produit de nombreuses cartes des opérations de tous les théâtres de la guerre, ainsi que des affiches et placards de propagande, dont beaucoup sont illustrés par des artistes de renom.

**

Dans le domaine de la librairie aussi, les événements ont fait subir à la Maison une orientation particulière.

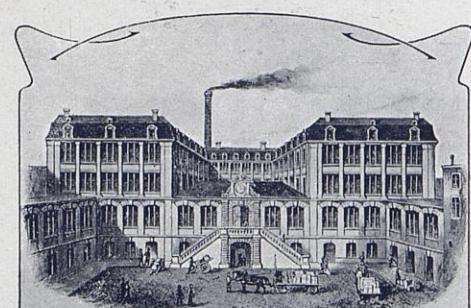
C'est ainsi qu'elle peut s'enorgueillir d'avoir fait paraître les premières publications relatives à cette guerre.

La grande collection documentaire des *Pages d'Histoire 1914-1918* a vu ses dix premiers petits volumes publiés dès août et septembre 1914 ; aujourd'hui elle est sur le point d'atteindre son 160^e volume. Dès 1915, elle commençait l'importante publication de *L'Histoire générale et anecdotique de la guerre*, par Jean Bernard.

Quant à l'ensemble de ses ouvrages relatifs à la guerre, il forme déjà toute une bibliothèque comprenant plus de 400 volumes et brochures.

La Librairie Berger-Levrault a du reste la gloire de comprendre dans son catalogue maints auteurs militaires que la guerre a rendus illustres, tels que les maréchaux Joffre et Foch, les généraux Maistre, Herr, Laurezac, Maitrot, Mordacq, etc.

D'autres ouvrages un peu antérieurs et d'un développement considérable sont devenus de l'actualité, comme *L'Histoire de la guerre de 1870-1871*, en 16 volumes, par le général Palat, ou bien le *Voyage en France*, en 60 volumes, par Arduin-Dumazet. Cette dernière entreprise, qui, à elle seule, suffirait pour faire le renom d'un éditeur, est en train de trouver son complément logique dans les élégants *Guides pour la visite des champs de bataille*, dont la Maison Michelin a confié l'exécution à la librairie Berger-Levrault. Enfin il convient de ne pas oublier la mention de *l'Annuaire militaire*, qui, créé par la Maison en 1819 et paraissant régulièrement chaque année, a popularisé en tous pays le nom de la librairie Berger-Levrault.



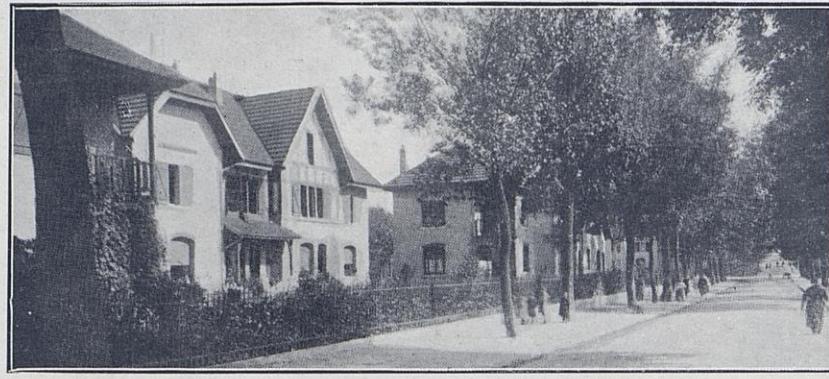
Strasbourg. — La cour de l'imprimerie en 1870.



Strasbourg. — L'immeuble de l'imprimerie en 1753.



L'Hôpital.



Les Maisons ouvrières.

BLANCHISSERIE & TEINTURERIE DE THAON-LES-VOSGES

Les Oeuvres sociales de la Blanchisserie

Lorsque l'Alsace fut arrachée à la France par le traité de Francfort, l'industrie nationale du tissage des cotonnades perdit les établissements importants de blanchiment, impression et teinture des tissus, centralisés à Mulhouse, Wesserling et Rothau.

C'est alors que M. Armand Lederlin père fonda, en 1872, la *Blanchisserie et Teinturerie de Thaon*, avec le concours d'un personnel composé presque exclusivement d'Alsaciens amenés avec lui. Et, comme l'histoire est un perpétuel recommencement, c'est encore à Thaon que M. Paul Lederlin, administrateur directeur actuel, accueille aujourd'hui les vaillantes populations alsaciennes que la guerre a chassées de leur foyer.

Nous avons déjà, à propos de la Foire de Lyon, consacré à cette puissante maison plusieurs pages qu'on n'a pas oubliées. Il convient aujourd'hui, de revenir sur la vaste organisation qui y fonctionne sous la rubrique « Service Social » et qui peut servir de modèle aux entreprises similaires.

Améliorer la situation matérielle et morale des ouvriers en organisant à leur profit des institutions patronales et en subventionnant les œuvres que crée leur initiative, tel est le programme.

Coordonner les efforts des sections, assurer la liaison entre la Direction et son personnel, telle est la mission du « Service Social ».

Le contact étant permanent entre l'employeur et l'employé, les relations y gagnent très largement en cordialité.

En pareille matière, rien n'est plus éloquent que les chiffres.

Sections d'Hygiène et d'Assistance.

Habitations ouvrières. — 306 maisons, formant 471 logements : 154 appartiennent à la Blanchisserie. 152 sont la propriété des ouvriers. Nos photos en soulignent l'attrait.

Crèche. — Bâtie sur un terrain de 5000 mètres carrés, pouvant recevoir 150 enfants. Institution autonome, propriétaire de son immeuble. Primes, atteignant 200 francs, aux mères qui allaitent leurs

enfants ; œuvre de la *Goutte de lait* livrant, au prix de 0 fr. 05, des biberons de lait stérilisé.

Hôpital dispensaire. — 25 chambres ; deux médecins, une directrice et des infirmières diplômées. Salle d'opérations.

Statistique de 1903 à 1913.

Consultations	68.954
Opérations	376
Pansements	88.941
Ventouses	36.673
Massages	3.382
Analyses	22.740
Journées de présence	10.916
Dépenses en médicaments (en fr.)	36.752

Ferme modèle. — 400 vaches, beurre, crème, fromage, œufs, volailles ; lait pasteurisé à 0 fr. 30 (0 fr. 20 avant la guerre).

Section de Développement intellectuel et moral.

Bibliothèque. — 2.498 volumes d'une valeur de 13.014 francs, 1.500 lecteurs.

Cours de dessin. — Enseignement gratuit par professeur de l'Ecole industrielle d'Epinal, assisté de trois professeurs ; 130 élèves ; fournitures gratuites. Nombreux prix.

Cours de sténo-dactylographie. Cours d'anglais. Cours de chimie.

Sociétés de musique, de chant, de tir, de gymnastique, etc.

Théâtre et salles de Sociétés. — Salle de fêtes, salle de spectacle, scène, gymnase, cercle des Ingénieurs, piscine, salles de répétitions, bibliothèque, ouvroir, administration du théâtre, loges d'artistes.

Institutions de prévoyance.

Société de secours mutuels et de retraites alimentée par les cotisations ouvrières et les versements patronaux.

Quelques détails sur l'organisation spéciale nécessitée par la guerre.

La main-d'œuvre féminine a été sensiblement accrue ; résultats excellents ; précautions minutieuses pour la sécurité.

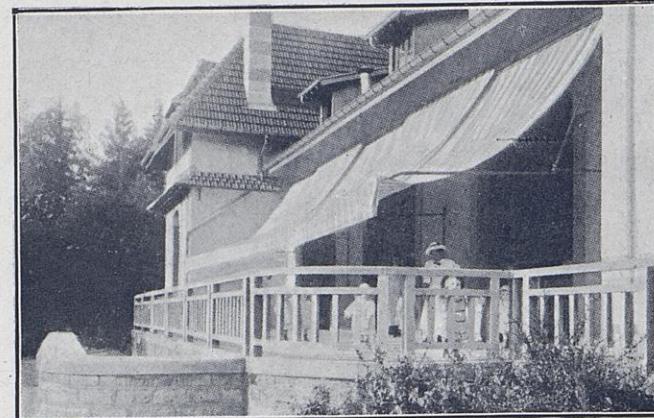
Délégués ouvriers. — Concours de 12 délégués ouvriers pour étudier avec la Direction les questions d'intérêt général ; rapports coradias ; échange de vues très profitables.

Stabilisation du cours des denrées de première nécessité. — Chauffage, habillement, loyers fixés invariablement aux prix de juin 1917. Différence supportée par la Blanchisserie.

Journée anglaise. — Journée de huit heures et demi de travail sans interruption pour le déjeuner avec salaires maintenus tels qu'ils étaient avec dix heures de travail.

Progrès entraînant la création de trois cantines scolaires pour les enfants à 0 fr. 20 ou 0 fr. 30 le repas, avec tarif décroissant par nombre d'enfants de même famille.

Telle est l'œuvre. Nous ne pouvons qu'engager les industriels soucieux de l'avenir du pays à s'en inspirer et à demander à la Direction les détails qui ne sauraient trouver place ici.

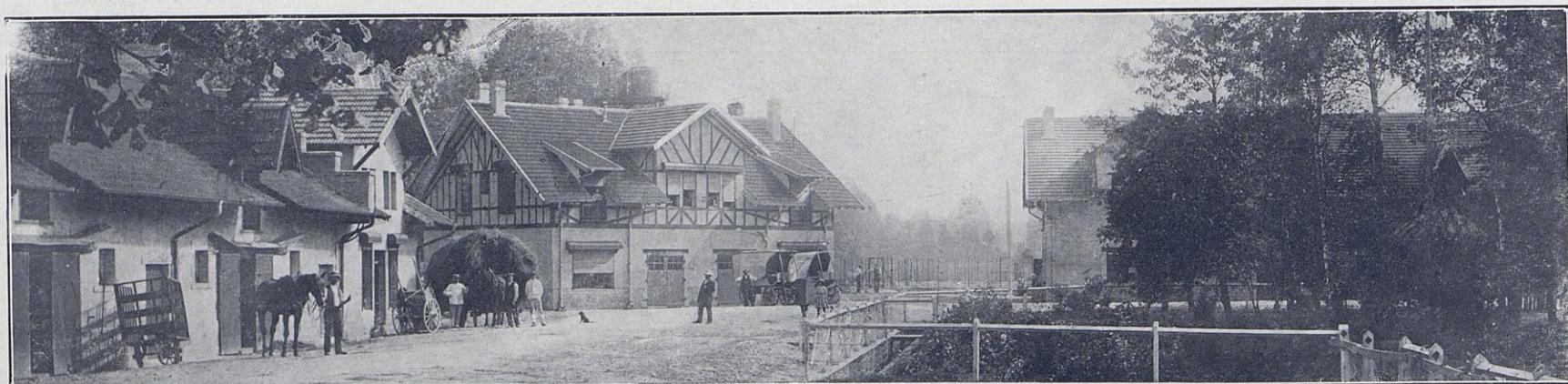


La crèche.

Etablissement de bains-douches, entièrement gratuits.

Lutte contre l'alcoolisme. — Café et thé, chauds et sucrés, à 0 fr. 05 le verre, lait gratuit ; réfectoire aux prix suivants :

	Période de guerre	Avant-guerre
Bouillon (le bol)	0 10	0 05
Portion de viande.....	0 40	0 10
Portion de légumes	0 40	0 10
Vin (le verre).....	0 10	0 05
Bière	0 10	0 05
Café au lait	0 10	0 05



La Ferme modèle (Quatre cents Vaches).



USINE CHAUDEL-PAGE

au VALDOIE (Territoire de Belfort).

Cette Usine, fondée en 1852, par M. Michel Page, ingénieur des Mines, s'occupa, dès sa fondation, de la Construction Mécanique en général et plus spécialement des turbines hydrauliques, du matériel de boulonnnerie, du matériel de tréfilerie et d'étirage et des laminaires à métaux, complétés par la production de la fonte trempée qu'elle fut la première à pratiquer en France.

La guerre venue, cette usine commença à payer son tribut à la Défense Nationale en adaptant son matériel à la fabrication urgente des munitions (obus et grenades) qu'elle produisit en grandes quantités.

En 1915, elle dirigea ses efforts sur la construction du matériel de poudrerie qu'elle construisait depuis l'apparition, en 1888, des poudres sans fumée. Elle rendit dans cet ordre d'idées d'émi-

nents services à la Défense Nationale en procurant au Service des Poudres et Explosifs de très nombreuses machines lui permettant d'assurer régulièrement les besoins énormes des armées en campagne.

En 1916, lorsqu'il devint évident que les départements envahis étaient pratiquement détruits et leur outillage à jamais perdu pour l'Industrie Nationale, il apparut au Gouvernement qu'il devenait urgent de prévoir le remplacement de tout le matériel anéanti ou enlevé par les Allemands.

Les départements des Ardennes et du Nord étaient producteurs pour 85 % environ de la consommation totale des boulons et rivets indispensables à la construction mécanique, métallique et navale, et le manque de ce gros appoint, malgré tous les efforts des boulonniers de la Loire, risquait de compromettre gravement toutes les constructions de guerre.

La Maison Chaudel-Page, par sa compétence particulière en boulonnnerie, était indiquée pour

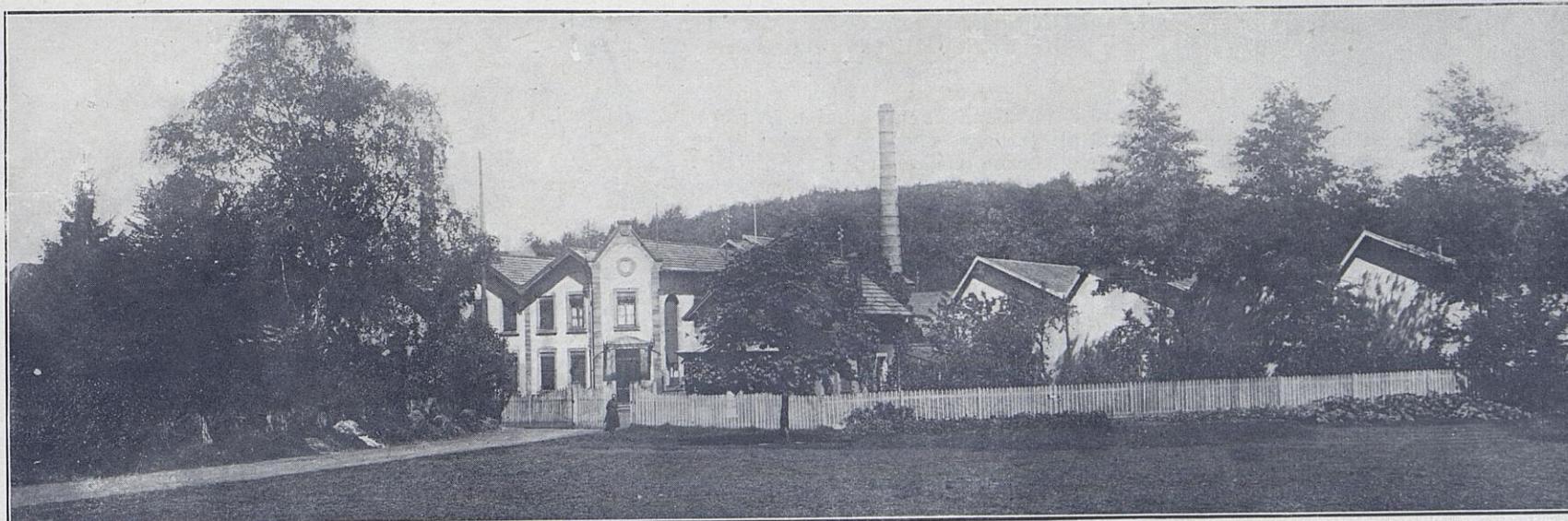
coopérer à la reconstitution de cet outillage, elle s'y adonna intensivement et il n'est pas un réfugié ardennais qui n'ait fait appel à son aide.

Ses efforts furent tels que la boulonnnerie peut être dès maintenant considérée comme à peu près reconstituée.

Enfin, lorsque se forma tout récemment un Comité pour la reconstitution des mines victimes de l'invasion, la Maison Chaudel-Page fut appelée à apporter son concours à cette œuvre éminemment patriotique et chargée de la construction d'importantes fournitures accessoires destinées surtout à l'assèchement des puits inondés.

Telle est l'œuvre de cette Maison alsacienne, par deux fois entravée dans son développement par la guerre avec l'ennemi héréditaire et qui, grâce à la patriotique énergie de ses dirigeants, sortira grandie d'épreuves qui ne furent pas toujours sans dangers.

Nous ajoutons que son chef actuel, le lieutenant Henry Chaudel, commande, au front, une batterie d'artillerie lourde de campagne.



Entrée des Usines Chaudel-Page, au Valdoie (Territoire de Belfort).

L'ŒUVRE ALSACIENNE-LORRAINE A NANCY PENDANT LA GUERRE

Le 16 janvier 1914, la Société Erckmann-Chatrian était fondée à Nancy sous le nom des célèbres écrivains de Phalsbourg et Soldathenthal qui devaient ainsi servir de vocable à l'œuvre alsaciennelorraine des marches de l'Est.

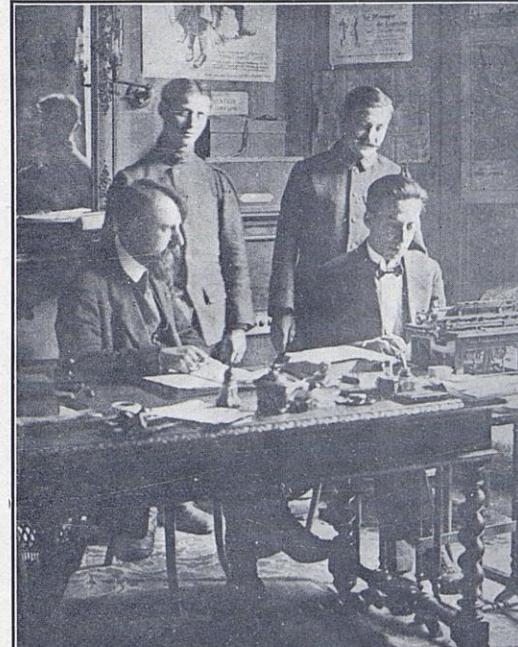
Puis, c'est la mobilisation générale et la guerre. Le comité de la Société se trouve dispersé à l'armée ; mais par bonheur notre bataillon du 41^e 3. T. couvre Nancy de longs mois. Aussitôt que faire se peut, c'est-à-dire que l'Allemand est bouté hors du Grand Couronné, la Société Erckmann-Chatrian donne deux représentations de *l'Ami Fritz* au Théâtre. Ce fut une surprise générale. Nancy renaisait de l'angoisse et de la tristesse. Puis ce fut le premier concert exécuté à la Pépinière devant trois mille personnes, après un éloquent discours du préfet Mirman s'adressant à deux mille réfugiés de nos villages envahis de la Seille et des Vosges. Quatre de nos avions tournaient sans relâche au-dessus du grand parc, il fallait craindre une incursion des taubes et leurs bombes. Ce fut une inoubliable séance. Mais quel soupir de soulagement nous poussâmes lorsque l'enceinte fut désercie.

La Société reçut à ce moment une grande consécration. Le Président de la République, Raymond Poincaré, s'inscrivait comme membre fondateur et donnait à notre œuvre son haut Patronage. Dès ce jour nous étions pourvus du plus brillant état-major avec Maurice Barrès et le général Lyautay comme Présidents d'honneur et un Comité de Patronage où figurent seize parlementaires de l'Est et les sommités alsaciennes-lorraines.

Notre Comité actif présidé par Emile Hinzelin est constitué de Lorrains et d'Alsaciens qui occupent tous de hautes situations dans le monde industriel, artistique et littéraire, et sans distinction de partis ; dès sa fondation la Société Erckmann a ainsi réalisé l'union sacrée. Depuis la guerre, le Comité s'est réuni le plus souvent possible, autant que les circonstances l'ont permis, car nul n'ignore que Nancy a été très éprouvée. Certain jour de réunion, le vice-président, Antonin Daum, nous apprenait qu'il venait de recevoir un 380 dans son usine. Une autre fois, les membres arrivèrent très en retard ayant été bloqués par un tir de barrage. Nous-mêmes, les jours de séance, devions aller extraire d'un coffre à l'abri (?) des torpilles, les

dossiers nécessaires pour la réunion. En effet le siège de la Société est situé dans un quartier mal-sain, comme disent les poilus, et notre bureau est encadré par les dégâts de bombes ; la moins éloignée est tombée à une quinzaine de mètres.

Dans notre bilan de réalisation nous citerons



Le bureau de M. Georges Sadler, Administrateur de la S^te Erckmann-Chatrian, pendant la guerre.

d'abord les séances avec projections commentées que nous avons données dans presque toute la Lorraine et l'Alsace reconquise, sans oublier Dijon, Mâcon et Lyon, grands centres de réfugiés de nos pays. Les conférenciers et orateurs ont été tour à tour, le ministre Lebrun, le préfet Mirman, Emile

Hinzelin, le chanoine Colin, le lieutenant Jean, le baron de Dietrich, etc.

La caisse de secours des engagés alsaciens-lorrains créée en 1915 compte aujourd'hui plus de mille protégés.

Nos deux as sont le caporal Wagner, né à Montbronn (Lorraine) en 1889, du 23^e colonial. Il a combattu à Morhange, sur la Somme, en Artois et Champagne. Décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire et de la Croix de guerre avec trois palmes et deux étoiles ;

L'adjudant Lambert, né à Ste-Marie-aux-Mines (Alsace) en 1866. Après avoir servi, 20 ans à la légion étrangère, s'est engagé, à la déclaration de guerre, au 117^e d'infanterie et a conquis sur le Boche la Légion d'honneur et quatre palmes. Pour sa belle conduite est autorisé à porter la fourragère rouge de son ancien régiment de marche.

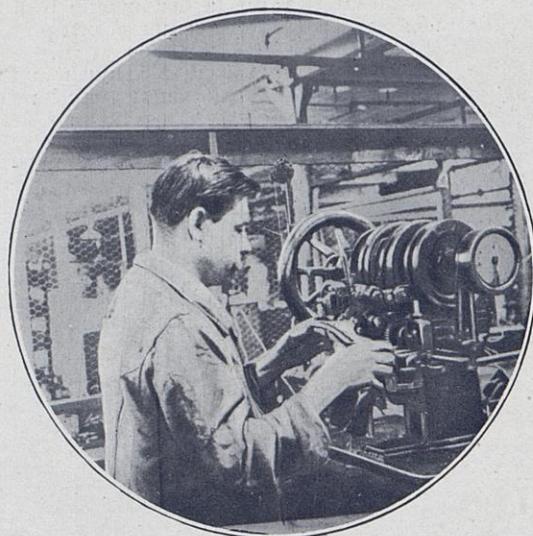
Lorsqu'en 1917 le général Lyautay a été ministre de la guerre, nous avons fondé dans un but préventif « l'Assistance immédiate en Lorraine délivrée » avec un Comité sous la Présidence de M^{me} Lyautay et le Comité exécutif présidé par le préfet de Meurthe-et-Moselle, Léon Mirman.

Notre service d'édition établi avant la guerre par la publication d'un bulletin trimestriel a été créé définitivement en 1917 avec le tirage du *Messager de Lorraine*, publication annuelle avec la collaboration des écrivains et des artistes réputés de la Lorraine. Parmi les ouvrages déjà publiés, nous citerons : *L'Or Libérateur*, par Léon Tonnelier, *Croquis et Reflets*, poésies de Maurice Normier ; *Chansons lorraines*, harmonisées par Georges Sadler, préfacées par Maurice Barrès et Emile Hinzelin, et en préparation : *La Lorraine Eternelle* par Maurice Barrès, illustrée par P. E. Colin. En outre, des chants de guerre, d'Emile Hinzelin, des lithographies de Victor Prouvé et E. Firant, de nombreuses cartes postales ont constitué notre service de propagande et en égard des beaux résultats obtenus, les Ministères des Affaires étrangères et de la Guerre nous subventionnent et nous prennent nos éditions pour la propagande à l'étranger. C'est ainsi que nous avons été appelé à faire un tract intitulé « *Le Plébiscite, le voilà* ».

Mais le jour viendra où la Société Erckmann-Chatrian pourra continuer son œuvre au pays délivré.



L'INDUSTRIE DE LA CHAUSSURE EN ALSACE-LORRAINE



L'industrie de la chaussure compte parmi l'une des plus anciennes de Nancy. Dès la première moitié du siècle dernier, certaines maisons adjointes à leur commerce de laine et de bonneterie la vente des chaussons de tresse et de la chaussure, qu'elles se procuraient à Paris et à Metz. Vers 1830, l'une d'entre elles décida d'installer la fabrication du chausson de tresse et de la chaussure ; ce fut l'origine du centre de fabrication de chaussures de Nancy.

Lors de la funeste guerre de 1870, cinq fabricants établis sur la place de Nancy, traitaient pour environ 1.200.000 francs d'affaires.

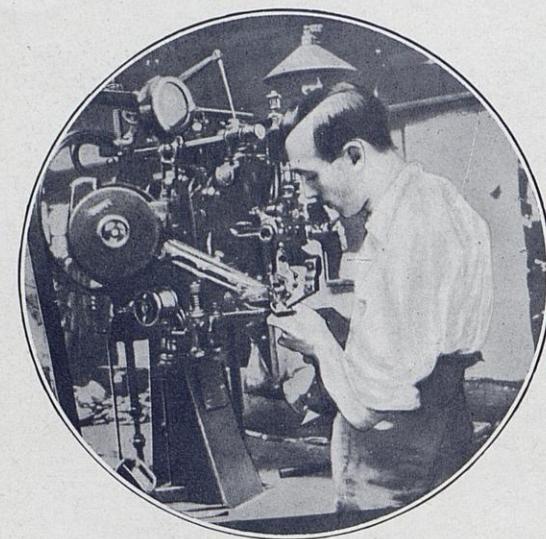
Il s'agissait alors de la petite industrie, et que nous étions loin de nos usines modernes ! Tout le travail, à part la coupe et les quelques dernières opérations du finissage et de l'emballage, était effectué au dehors, par des ouvriers en chambre. Le travail mécanique n'exista pas.

L'introduction, sur le marché, des machines pour le finissage de la chaussure transforma la fabrication en une grande industrie qui dut réunir tout

son personnel dans de vastes usines pourvues d'un outillage mécanique considérable.

De 1830 à 1872, nombre de nouvelles maisons furent créées et vers la fin de cette période, le chiffre d'affaires de la place de Nancy s'élevait à environ 4 millions.

Jusqu'en 1890, le nombre des maisons et celui des ouvriers qui y travaillaient allèrent sans cesse en augmentant. Les statistiques de 1890 accusent un chiffre d'affaires de 15 millions. Depuis cette époque, la centralisation commune à toutes les industries, le développement du machinisme, contribuèrent à une réduction du nombre des ouvriers et des usines, sans que la production subît une diminution, au contraire. La place de Nancy qui, pendant longtemps, n'avait fait que des articles de bonne qualité, mais assez ordinaires d'aspect, est arrivée à fabriquer tous les genres, répartis dans



aussi les "genres les plus modernes, sans oublier les fantaisies en feutre aux couleurs chatoyantes qui portent dignement le nom de notre ville à la connaissance des marchands de chaussures du monde entier.

**

Actuellement, l'industrie de la chaussure à Nancy est représentée par les maisons :

Bertrand fondée en 1878 ;
Leroy fondée en 1878 ;
A. et J. Lévy fondée en 1878 ;
Odenat fondée en 1888 ;
A. et P. Pernot fondée en 1864 ;
Société anonyme des anciens établissements Martin Picard fondée en 1872 ;

Société anonyme des anciens établissements Spire fondée en 1830.

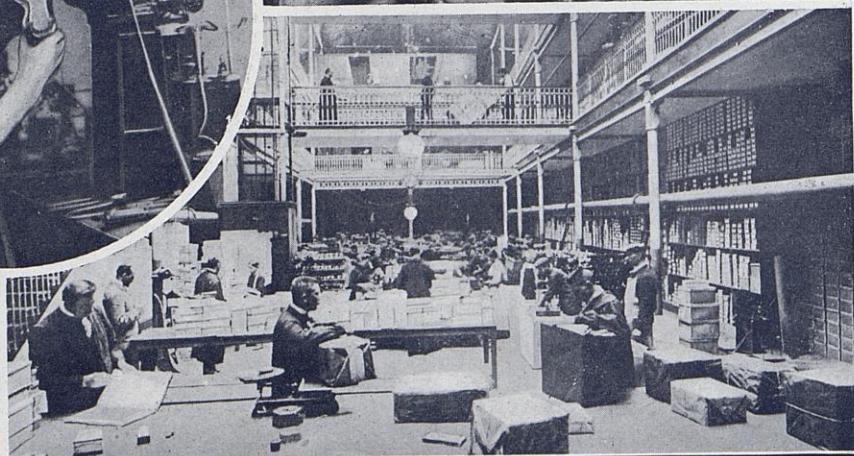
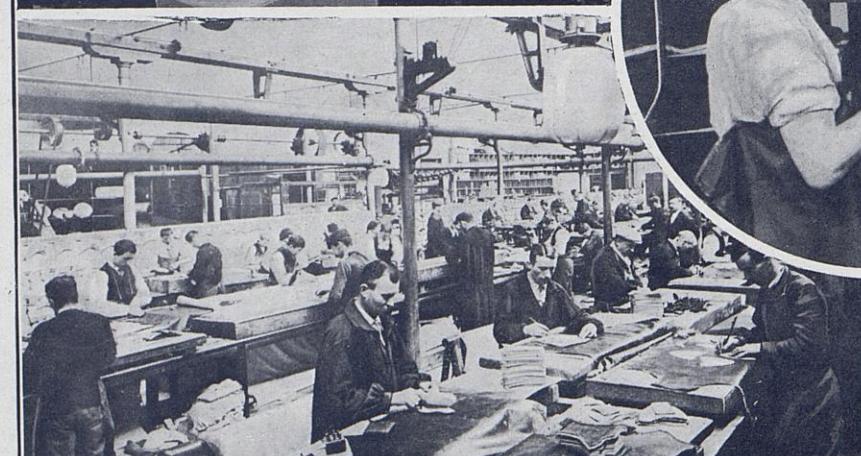
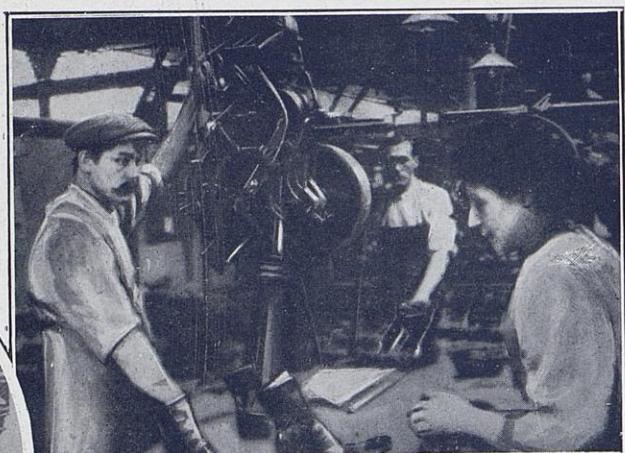
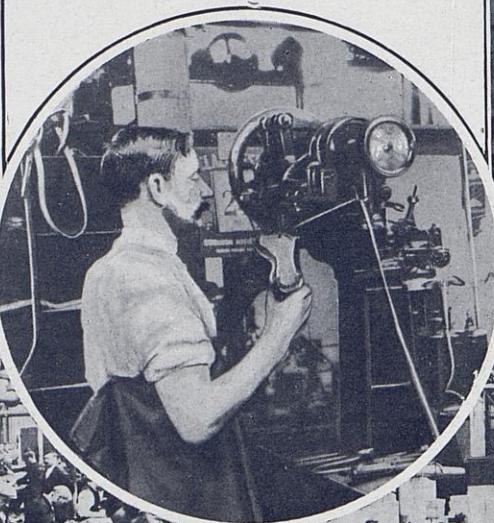
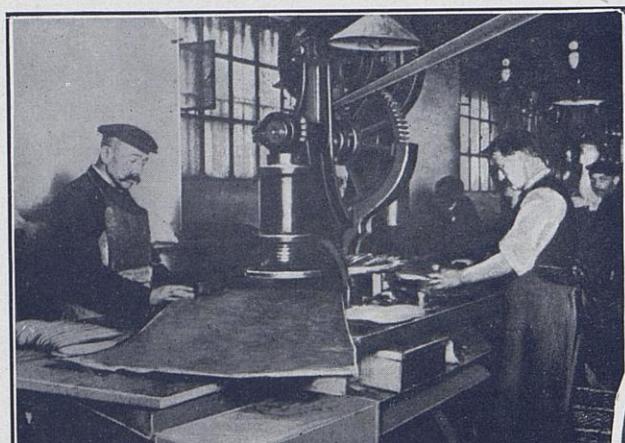
Émile Devit créée en 1896.

Le chiffre d'affaires des différentes maisons de la place atteignait en 1913 environ 30 millions. Depuis, il n'a fait que se maintenir, mais tout porte à croire qu'à la fin des hostilités il augmentera considérablement.

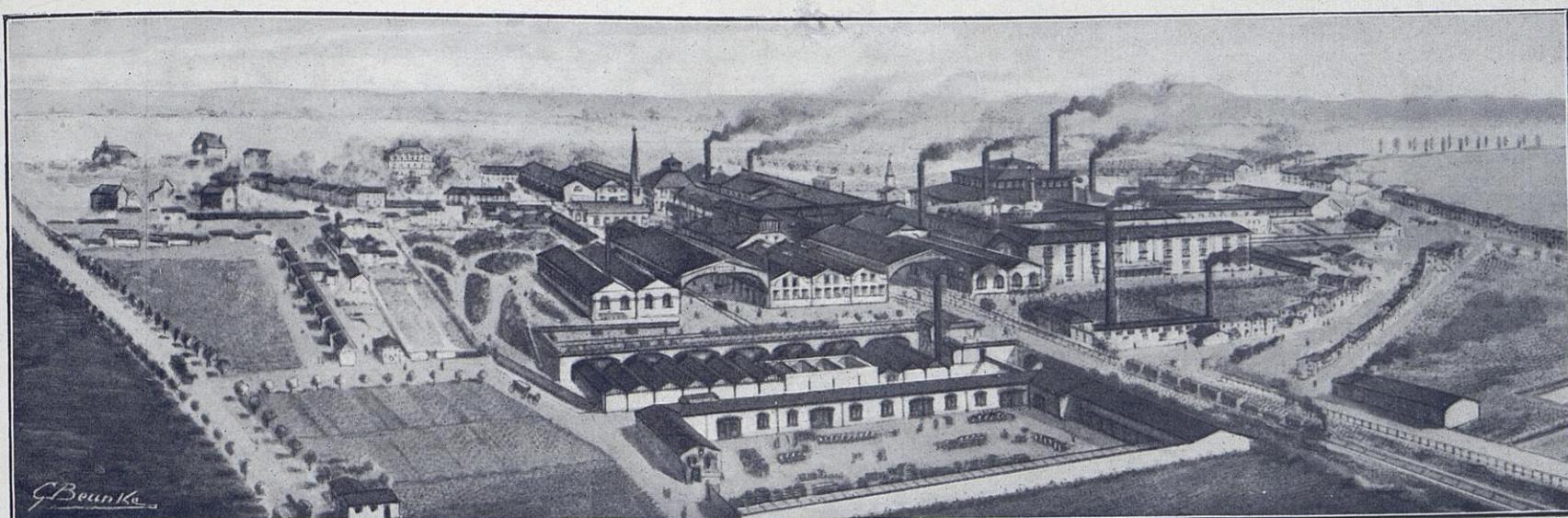


diverses usines qui se sont créées des spécialités bien distinctes.

Cette transformation dans la production a été amenée par les variations du chiffre d'affaires, les hausses énormes subies par toutes les matières premières et la concurrence de centres nouveaux. La production comporte encore les vieux articles classiques qui ont fait l'ancienne réputation des chaussures de Nancy, mais elle comprend



L'Industrie de la chaussure est une des plus anciennes de Nancy. Centralisée en syndicat, elle prit un magnifique essor que l'après-guerre verra se développer puissamment.



BRASSERIE TOURTEL DE TANTONVILLE

Fondateurs : MM. Jules et Prosper Tourtel. — Administrateurs actuels : MM. Albert et Jean Tourtel. — Directeur général : M. Charles Amos.

Fondée en 1839, la Brasserie de Tantonville célébrera bientôt son Centenaire, c'est-à-dire qu'elle a déjà un passé, et que la carrière qu'elle a parcouru présente un intérêt de premier ordre pour quiconque n'est pas indifférent aux phases heureuses par lesquelles passe notre Industrie Nationale.

En 1873, les fondateurs ont englobé leur famille dans une Société Anonyme formée uniquement par tous ses membres. A son début, la Brasserie avait devant elle la concurrence écrasante de l'Allemagne.

Or, la modicité des moyens dont disposaient MM. Jules et Prosper Tourtel, et que dénonce le premier inventaire de la Maison, portant la production de l'année à 1.500 hectolitres, n'était pas en rapport avec la grandeur des difficultés qu'ils avaient à surmonter : l'outillage à créer, un personnel à former à une fabrication des plus délicates, l'obligation qu'ils s'imposaient, en outre, de n'employer que des matières premières d'une pureté parfaite, nécessitaient ou de grosses ressources pécuniaires ou des efforts d'une vigueur et d'une ténacité presque incroyables.

La tâche ne les effraya point. Ardens à asseoir leur Maison sur une réputation excellente, ils poursuivirent leur fabrication. Progressivement, grâce au bon renom qu'ils eurent bientôt acquis, ils perfectionnèrent leur outillage, doublèrent, triplèrent, déculpèrent leur production. Dès lors, ils se proposèrent de créer autour d'eux toutes les ressources possibles, aidés par leurs fils Ernest et Félix Tourtel.

De développement en développement, l'exploitation en est venue à l'extension actuelle, qui mérite une énumération.

Elle comprend aujourd'hui une Malterie de 5.800 mètres carrés de germoirs, 2 tourailles mécaniques à deux plateaux d'une superficie de 400 mètres. Une brasserie à 3 chaudières à bière d'une contenance totale de 500 hectolitres. Des caves à fermentation pouvant contenir 8.000 hectolitres, et 50.000 hectolitres peuvent être emmagasinés dans 10.130 mètres de caves à bières, entourées de caves-glacières cubant 7.000 mètres.

A cet outillage vient se joindre une organisation accessoire dont le fonctionnement procure à la Brasserie des avantages hors ligne. Les fûts dont se sert la Maison sortent au nombre de 50 par jour d'une tonnellerie mécanique appartenant à l'usine, et grâce à laquelle la Brasserie possède 32.000 fûts d'expédition.

La force motrice est de 350 chevaux, fournie par 4 machines et 4 générateurs à vapeur d'une puissance de 400 chevaux.

La glace est fournie par 3 machines à glace système Fixary, donnant 3.200 kilos à l'heure, et, pour le reste, par 16 hectares d'étangs créés en vue de cette production et desservis par un chemin de fer.

L'eau employée à la fabrication provient exclusivement de sources excellentes. Les lavages se font au moyen d'eau de rivière purifiée, amenée dans l'usine par deux turbines de 30 chevaux.

Pour mémoire, nous énumérons d'immenses magasins d'approvisionnement et d'outillage, 35 wagons-glacières qui se chargent en pleine usine et se rendent directement sur la ligne de l'Est.

Enfin, une usine électrique complète l'organisation de la Brasserie. Quant à la fabrication elle-même, qui est actuellement de 100.000 hectolitres et peut s'élever à 150.000 hectolitres, elle est l'objet de soins infinis et de précautions incessantes, suivant la méthode Pasteur. C'est en effet à Tantonville que l'illustre Pasteur a fait ses expériences de cultures pures de levure de bière, en 1873 et 1874 dans le merveilleux laboratoire de la Brasserie.

Ajoutons à cela que les administrateurs et directeur actuels se sont, avant de prendre ces fonctions, livrés à des études approfondies, tant en Suisse qu'en Autriche et en Bavière : M. Tourtel Albert est ingénieur de l'Ecole Polytechnique de Zurich, M. Tourtel Jean de l'Ecole de Brasserie de Vienne, et M. Amos Charles de l'Ecole de Brasserie de Worms et de Munich. Ils en ont rapporté des notions qui ont été utilisées, non seulement par la Brasserie de Tantonville, mais aussi par toute la Brasserie française.

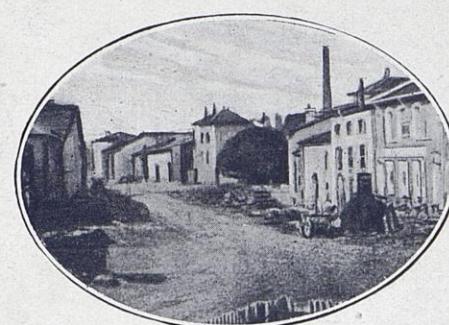
A ce propos, nous noterons que c'est la Brasserie de Tantonville qui a introduit en France la fabrication de la bière à fermentation basse.

Mais là ne se borne pas l'action de MM. Tourtel. Ils se sont également appliqués à éléver, — si on peut le dire, — la qualité morale de leur personnel ouvrier ; c'est ainsi qu'ils lui font donner, ainsi qu'à leurs familles, gratuitement, les soins d'un médecin et d'une infirmière, ainsi que les médicaments. Des écoles gratuites fonctionnent, où les fournitures classiques sont données par la Brasserie. Les logements et les ateliers sont d'une salubrité parfaite. Enfin, une Caisse d'Epargne et une Société de préparation militaire complètent les institutions fondées en faveur des ouvriers.

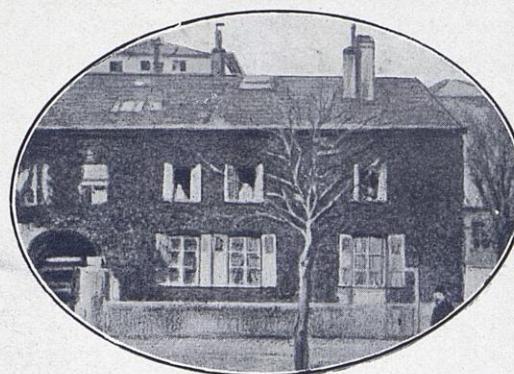
A Tantonville, deux magnifiques édifices : l'Hôtel de Ville de la commune et le Groupe scolaire des garçons ont été érigés par la Brasserie.

La reconnaissance de ses compatriotes et le sentiment de leur intérêt ont envoyé M. Albert Tourtel siège au Conseil général de Meurthe-et-Moselle, où M. Jules, puis M. Ernest Tourtel l'avaient précédé.

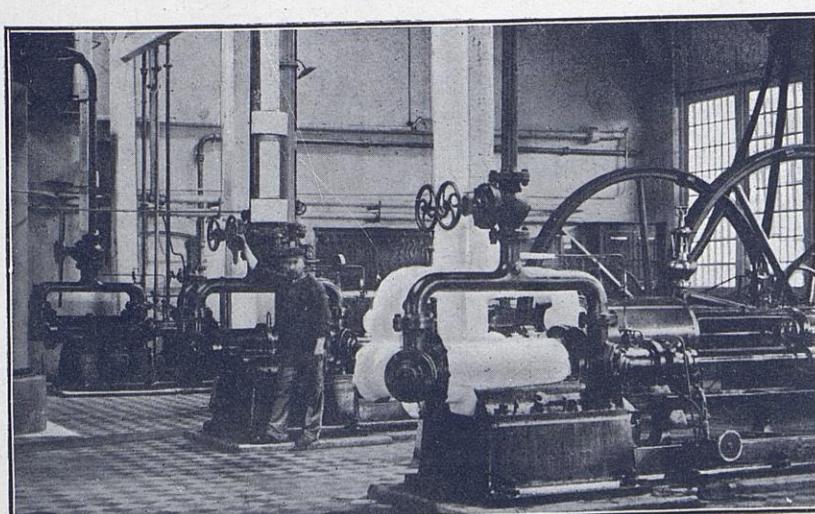
Dans l'ordre industriel, nous voyons la Brasserie remporter les Diplômes d'Honneur dans les grandes Expositions internationales. A l'occasion de l'Exposition internationale de Bruxelles de 1910, M. Albert Tourtel a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur. Toutes ces distinctions ont confirmé la haute réputation de la Brasserie de Tantonville. Aujourd'hui, ses bières sont répandues en France, en Corse, en Algérie. Enfin, dans les principales villes de France, la Brasserie de Tantonville a des représentants et possède des Entrepôts où se répartissent les 100.000 hectolitres qu'elle livre annuellement à la consommation et qui représentent un chiffre d'affaires de plusieurs millions.



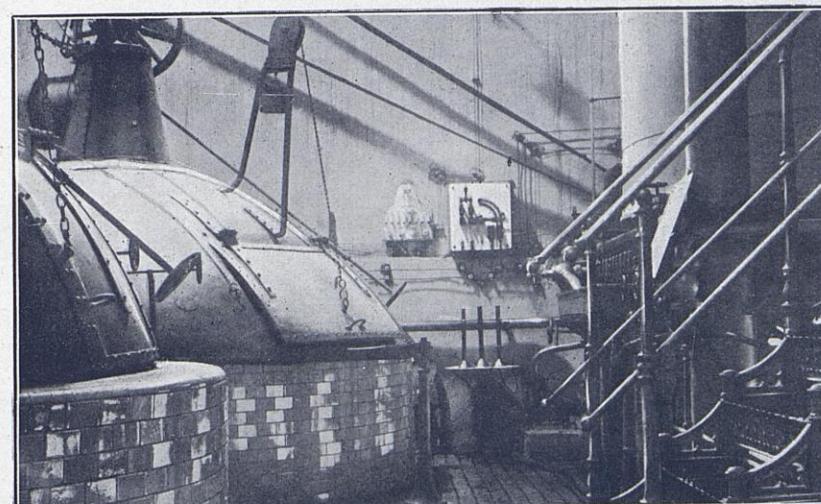
La Brasserie de Tantonville en 1867.



La maison paternelle, berceau de la Brasserie.



Les machines frigorifiques.



L'une des sales de brassage.

LES ÉTABLISSEMENTS DE LA MAISON JAPY FRÈRES & C^{ie}

à BEAUCOURT (Territoire de Belfort)

C'est en 1767 (il y a donc 150 ans) que Frédéric Japy créa à Beaucourt, son village natal, un petit atelier pour la fabrication des ébauches de montres.

Jusqu'alors, celles-ci se faisaient entièrement à la main ; Frédéric Japy, par l'invention de plusieurs machines ingénieries, rendit cette fabrication plus intensive et plus exacte et fut ainsi le principal initiateur de la fabrication de l'Horlogerie par les procédés mécaniques.

Le petit atelier de Beaucourt, berceau de la Maison Japy Frères et C^{ie}, ne tardera pas à développer rapidement sous la direction de son fondateur et de ses fils ; puis dans la suite des années, différentes autres branches d'industrie sont venues s'ajouter à la petite horlogerie et augmenter l'importance de la maison dont les affaires s'étendent actuellement dans le monde entier.

De la fabrication du mouvement de montres, on passa à celle du mouvement de pendules, puis des mouvements seuls aux pièces finies, montres, pendules et réveils.

Les méthodes mécaniques du taraudage, du découpage et de l'emboutissage qui sont la base de la fabrication horlogère ont tout naturellement conduit à l'introduction dans la maison, d'autres branches, où ces mêmes méthodes sont appliquées à des articles de poids et de volume considérables.

Ce sont la visserie et la boulonnnerie d'une part, les ustensiles de ménage d'autre part.

Pendant bien des années, la maison dut construire elle-même, dans des ateliers spéciaux, la plupart des machines qu'elle employait et fut ainsi amenée à la création d'un troisième cycle d'industrie, la construction mécanique.

C'est ainsi qu'elle a entrepris la fabrication des pompes, des machines agricoles, des moteurs à pétrole, à essence et à gaz et du matériel électrique.

N'oublions pas enfin la dernière venue, la machine à écrire, qui est actuellement adoptée dans toutes les grandes Administrations françaises soit de l'Etat, soit privées.

Six à sept mille ouvriers environ occupés à ces fabrications sont répartis dans les usines et ateliers de : Beaucourt (Territoire de Belfort) ; Badevel, Lafeschotte, Le Gros Pré, La Roche, L'Isle-sur-le-Doubs (Département du Doubs) ; La Bleuse Borne (Département du Nord) ; Paris ; Czernavoda (Roumanie).

La Société est gérée par les descendants des fondateurs et beaucoup des employés et ouvriers se sont, eux aussi, depuis le début, succédé de père en fils. Ce sont là des conditions particuliè-

rement heureuses pour assurer des traditions et un entraînement très favorables au progrès dans les méthodes de fabrication.

Malgré une variété qui s'étend des délicates machines automatiques produisant les pièces d'horlogerie, jusqu'aux presses à emboutir les ustensiles et aux machines à forger les boulons, le matériel des usines est sans cesse tenu à la hauteur des perfectionnements les plus modernes.

Sociétés Immobilières construisant des maisons ouvrières payables en 20 et 25 ans ;

Enfin Sociétés de Musique, Chorale, Gymnastique, etc...

Les employés et ouvriers peuvent d'ailleurs acquérir des « Parts de Collaborateurs » qui, outre un intérêt fixe annuel leur rapportent une rémunération complémentaire proportionnelle aux bénéfices.

Enfin, depuis la guerre, des dotations importantes ont été réservées pour venir en aide aux membres du personnel qui en auront été victimes à différents titres.

La réputation de la maison date du jour de sa fondation, puisqu'en 1787 le czar Paul de Russie, qui avait épousé la princesse Dorothée de Montbéliard offrit à Frédéric Japy de transporter son industrie en Russie ; — celui-ci refusa, ne songeant pas un seul instant à quitter sa patrie et à priver ses concitoyens d'industries qui devaient assurer leur prospérité.

En 1793, le pays de Montbéliard, ayant été réuni à la France, F. Japy, ardent patriote, enthousiaste des idées de justice et de liberté, mit ses ateliers au service de la nation. Ses ouvriers firent des fusils pour les défenseurs de la patrie et la Convention lui vota en séance solennelle une motion d'honneur.

Napoléon Ier lui décerna, en 1804, une des premières croix de la Légion d'honneur qu'il venait de fonder. Le vainqueur d'Arcole estima avec raison que l'horloger de génie qui, par ses efforts et ses inventions, avait enrichi la France d'une si belle industrie méritait aussi bien la croix que le général qui gagne une bataille.

F. Japy était adoré de ses ouvriers et de ses concitoyens. L'historien Muston rapporte qu'il aimait à visiter les habitants du village de Beaucourt. Il entrait chez les plus modestes, s'informait des enfants et leur donnait des jouets quand on lui disait qu'ils avaient été sages.

C'est en 1807 qu'il contracta avec trois de ses fils, Fritz, Louis et Pierre, la puissante association qui étend aujourd'hui ses rameaux bienfaisants dans une partie du Haut-Rhin et du Doubs. Il mourut le 22 janvier 1812, sa mort fut un véritable deuil public.

Avant F. Japy, le pays de Montbéliard n'avait d'autres ressources que la culture d'un sol souvent ingrat, couvert de neiges une partie de l'année. Grâce à lui, cette région compte de nombreuses manufactures qui assurent le bien-être à des milliers de familles et dont les produits soutiennent avec succès, dans le monde entier, la suprématie de l'industrie française.



Les Etablissements de la maison Japy Frères et C^{ie} sont dotés des institutions propres à l'amélioration des conditions de la vie de son personnel :

Caisse de Secours assurant les soins médicaux et de pharmacie ;

Caisse de Secours Mutuals versant une indemnité journalière en temps de maladie et des pensions d'invalides aux vieillards ;

Caisse de Retraites ;

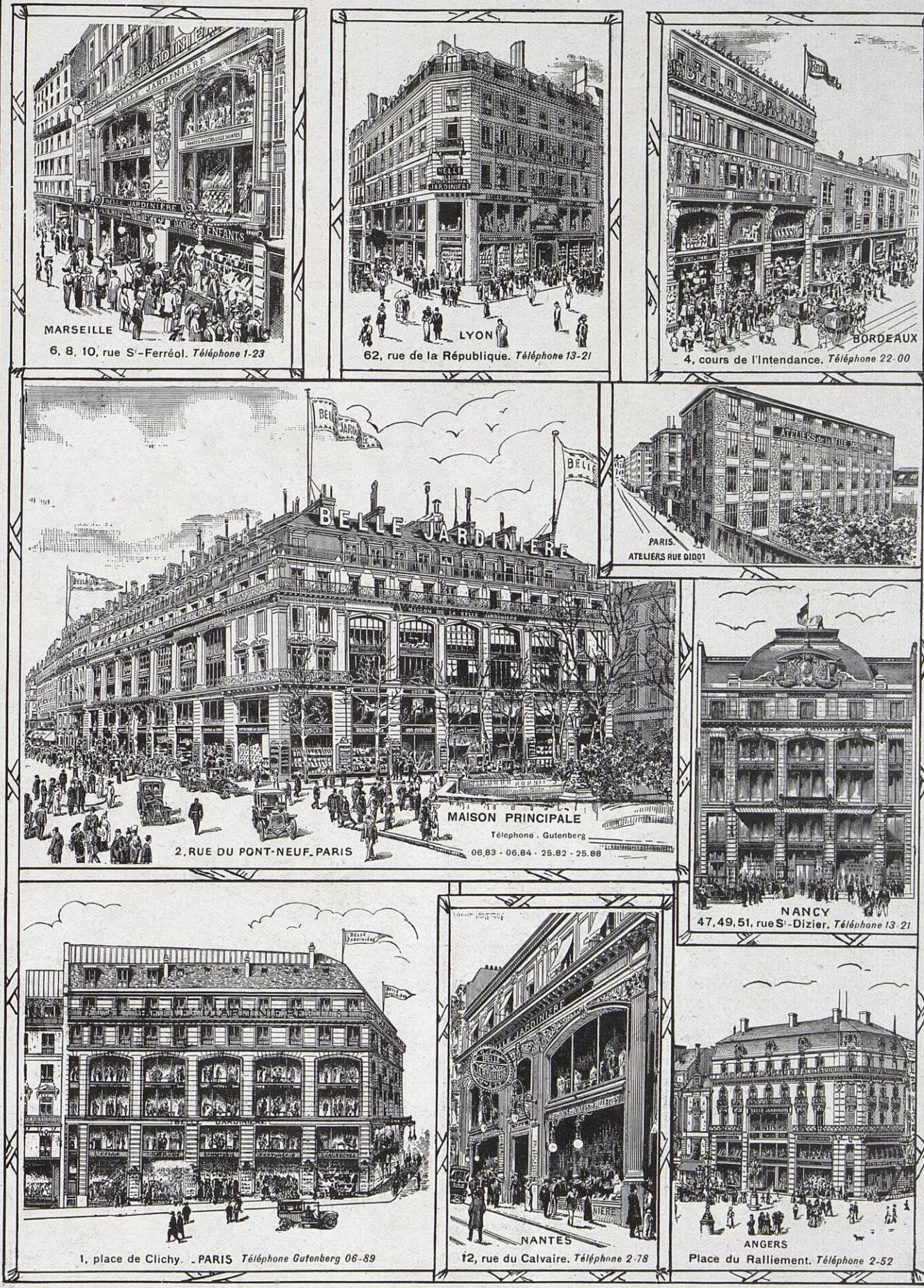
Société de Secours en cas de décès versant des indemnités aux héritiers des sociétaires décessés ;

Sociétés coopératives de consommation ;

BELLE JARDINIÈRE

2, RUE du
PONT-NEUF
PARIS

LA PLUS GRANDE MAISON
de VÊTEMENTS
du MONDE ENTIER



VUE de la MAISON PRINCIPALE, de ses SUCCURSALES et de ses ATELIERS

Envoi franco sur demande de : Feuille de mesures, Catalogues et Échantillons

LE

BYRRH

est une boisson éminemment tonique et hygiénique. Il est fait avec des vins rouges vieux exceptionnellement généreux, du quinquina et des substances toniques et fortifiantes. Il emprunte à ces substances un arôme agréable et de précieuses propriétés cordiales.

Il doit aux vins naturels, qui seuls servent à sa préparation, sa haute supériorité hygiénique.

MALACEÏNE



LA CRÈME DE TOILETTE
MALACÉÏNE
CONVIENT AUX ÉPIDERMES
LES PLUS DÉLICATS; ELLE
COMMUNIQUE AU VISAGE
ET AUX MAINS DE LA
FEMME SA DOUCEUR ET
SON PARFUM D'ÉLÉGANCE.

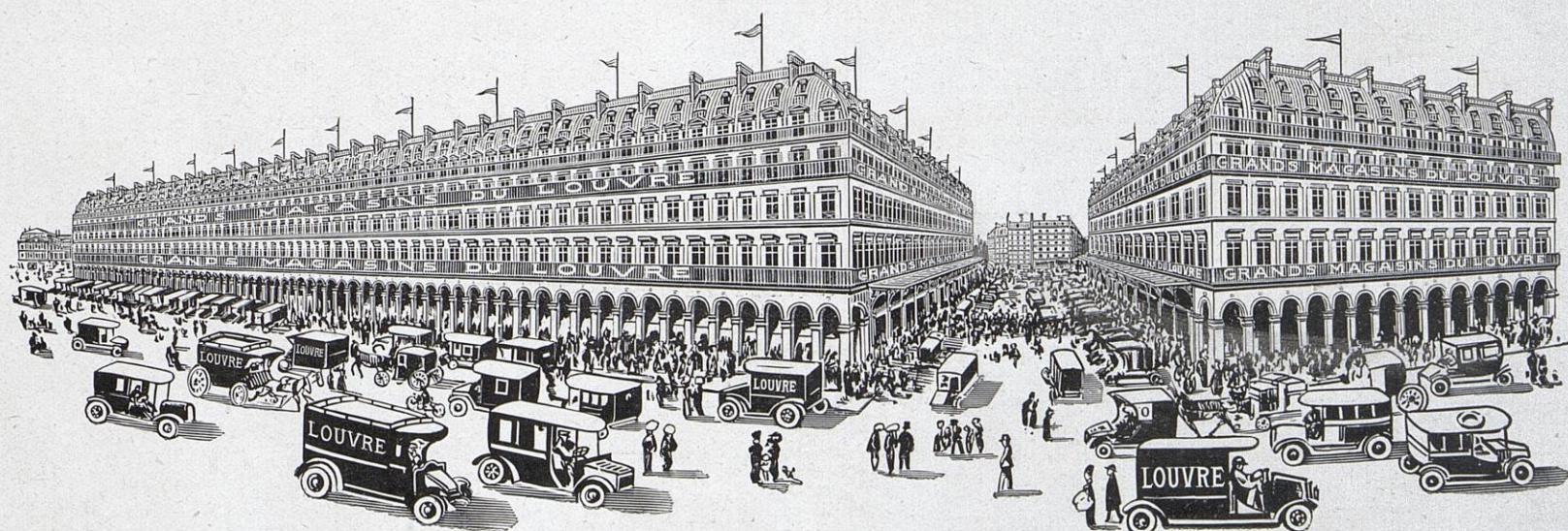
LES PRODUITS
de Grande Parfumerie
MALACÉÏNE
Sont en Vente Partout.

LA POUDRE DE RIZ
MALACÉÏNE
EXQUISE A L'ODORAT,
ADHÉRENTE, D'UNE
EXTRÊME FINESSE, MAIN-
TIENT LA PEAU DANS UN
ÉTAT DE FRAÎCHEUR
HYGIÉNIQUE ET PARFUMÉE



AU LOUVRE

PARIS Place du Palais-Royal



MAISON FRANÇAISE Fondée en 1855

Tout PLUS ÉLÉGANT et MEILLEUR MARCHÉ que partout ailleurs

**P A P E T E R I E S
B E R G È S**

USINES à LANCEY
(Isère)
à PERSAN (S.-et-O.)

USINES
à ALFORTVILLE
(Seine)

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL & DIRECTION GÉNÉRALE A LANCEY (ISÈRE)
MAISON à PARIS, 10, Rue Commines (3^e). — MAISON à LYON, 320-322, Rue Duguesclin et 9, Place de l'Abondance. — MAISON à LANCEY (Isère). — AGENCE à ALGER

TOUS LES PAPIERS Blancs et Couleurs pour Impression et Ecriture
TOUS LES PAPIERS d'Emballage et de Pliage — TOUS LES CARTONS



Vue des Usines de Lancey

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS — FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE

DRAEGER

FELIX POTIN

MAISON D'ALIMENTATION

La plus importante du Monde

VENDANT

Les MEILLEURS PRODUITS

Le MOINS CHER

95 à 103, Boulevard de Sébastopol
45 et 47, Boulevard Malesherbes



99, Faubourg Saint-Antoine
140, Rue de Rennes

Société Anonyme des Automobiles et Cycles

peugeot

SIÈGE SOCIAL ET DIRECTION GÉNÉRALE : 80, rue Danton. LEVALLOIS-PERRET (Seine).

Cycles-Motocyclettes • Moteurs d'Aviation
 Voitures de Tourisme • • Tracteurs Agricoles
 Véhicules Industriels • Constructions Mécaniques

Usines à : BEAULIEU - ISSY-LES MOULINEAUX
 ANDINCOURT - LEVALLOIS
 SOCHAUX - LILLE
 MONTBÉLIARD



Marque de fabrique déposée.

Exposition Universelle de Paris 1900

HORS CONCOURS ; MEMBRES DU JURY



Marque de fabrique déposée.

LES FILS DE PEUGEOT FRÈRES

VALENTIGNEY (Doubs). -- PARIS, 2, rue Béranger

ACIERS LAMINÉS DE TOUTES QUALITÉS
 TREMPÉS ET NON TREMPÉS

OUTILS de Charpentiers,
 Menuisiers, Sculpteurs, Charrons

FORETS HÉLICOÏDAUX

MOULINS A CAFÉ
 CONCASSEURS pour graines, FOURCHES, RATEAUX
 Binettes, serfouettes, charrettes
 et brouettes, tondeuses à cheveux et pour chevaux

ACIERS TRÉFILÉS, RESSORTS A BOUDINS

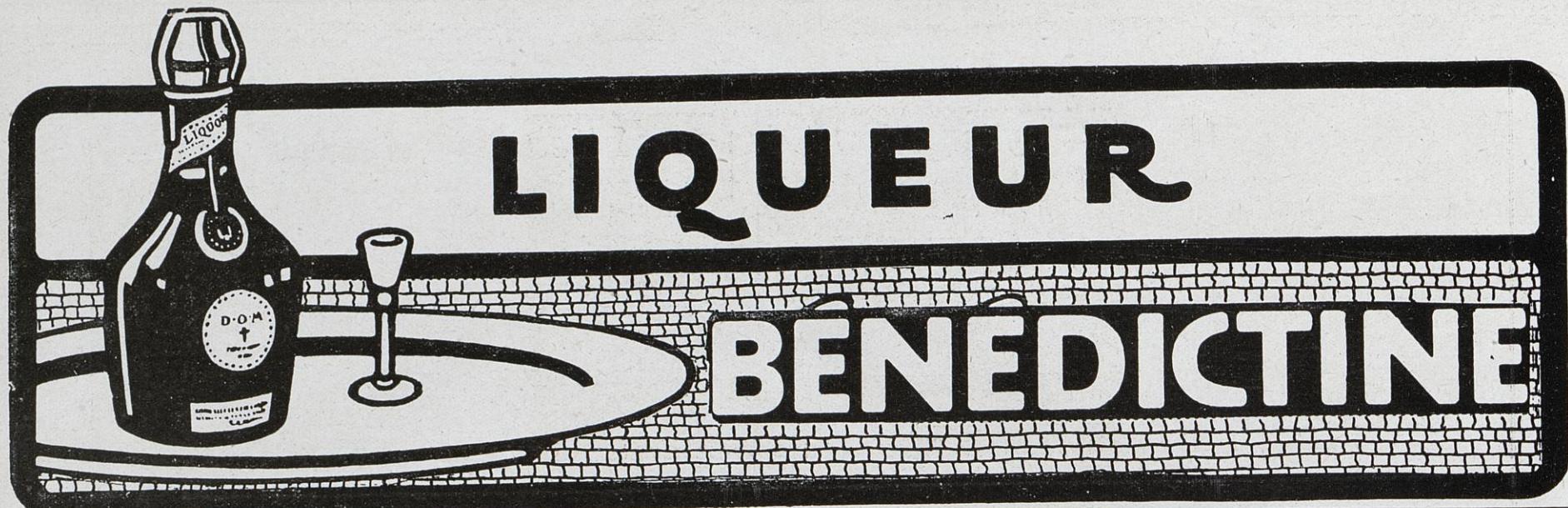
RESSORTS DE TOUS GENRES

pour
 Horlogerie, Fermetures de Devantures, Filatures, Tissages, etc., etc.

SCIÉS DE TOUTES SORTES, SCIÉS A RUBANS
 pour bois et métal

RONDELLES POUR BOULONS (Système Grover)

CHAINES ET JANTES
 pour Vélocipèdes et Automobiles



chez Polichinelle.

63, Champs-Elysées, Paris

et

1, Place Louis XIV, St-Jean-de-Luz

Jeux - Jouets - Petits Mobiliers - Coussins,
Colliers - Sacs - Verrerie - Céramique.

AMPUTÉS DE LA GUERRE

VOULEZ-VOUS

Oublier votre membre disparu?

Marcher comme avant votre amputation?

Avoir une jambe artificielle, solide, souple et légère (poids : 15 à 1800 gr.)

EN UN MOT

Voulez-vous une JAMBÉ Américaine "IDÉALE"

Adoptez la JAMBÉ AMÉRICAINE "PERFECT" Brevetée S. G. D. G.

M. E. DEPHIX, Inventeur, Amputé de la Guerre, ex-contremaire,

de la Jambe Américaine "FREE-CLARKE"

2 bis Boulevard du Temple à PARIS. (Télép. Roquette 27-39)

— Envoi du catalogue sur demande —



— Les Spécialités du Docteur BENGUÉ —

PARIS :: 47, Rue Blanche 47 :: PARIS

Prix du Flacon : 2 francs.



CHLORÉTHYLE BENGUÉ
ANESTHÉSIE LOCALE, NÉVRALGIES



AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUCIAUT

Lundi 16 SEPTEMBRE et jours suivants

PARIS

TAPIS-AMEUBLEMENTS

MENAGE, CHAUFFAGE, ÉCLAIRAGE

LINÉE de MAISON, TROUSSEAU pour PENSIONS, ARTICLES pour ECOLIERS, etc.

FLORÉÏNE

* La mission éternelle de la femme est de plaire; elle doit donc faire tout pour acquérir ou augmenter en elle la beauté, promesse de bonheur. * *



* La FLORÉÏNE, crème de beauté sans rivale, rend douce, fraîche, parfumée la peau des mains et du visage. * *



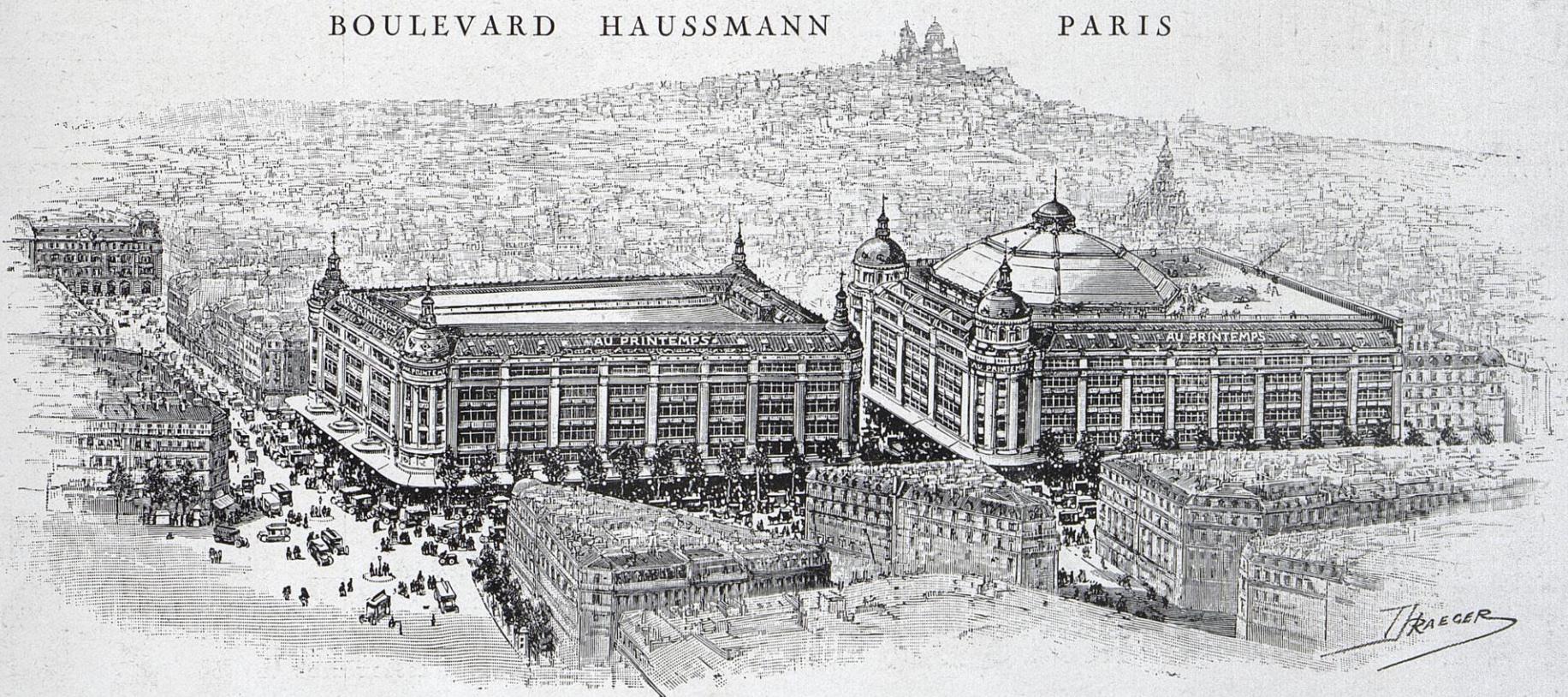
* La Crème FLORÉÏNE donne et conserve au teint la blancheur, la fraîcheur, le velouté et l'incarnat incomparables de la jeunesse. * * * *

* Son invisible présence attire tous les hommages et dégage en même temps qu'un parfum discret, un charme bienfaisant.

AUX GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS

BOULEVARD HAUSSMANN

PARIS



LES MAGASINS DU PRINTEMPS
SONT LES PLUS ÉLÉGANTS DE PARIS

**Le Plus Puissant Antiseptique
NON TOXIQUE**

ANIODOL

(INTERNE) FERMENT INTESTINAL (INTERNE)
GUÉRISON CERTAINE DES

Entérites
Troubles gastro-intestinaux
Diarrhée infantile, Fièvre typhoïde
Tuberculose et toutes Maladies infectieuses.

Dose: 50 à 100 gouttes par jour en deux fois, dans une tasse de tisane après les repas.
Prix: 3'90 le Flacon. — DANS TOUTES LES PHARMACIES.
Renseignements et Brôchures: Sté de l'ANIODOL - 40, Rue Condorcet, PARIS.

ÉCHOS

En villégiature et en voyage.

Le plus sûr moyen d'avoir toujours la peau délicatement veloutée et le teint frais, c'est de faire usage du fin Duvet de Ninon, spécialité de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, Paris. Un autre moyen pour conserver et acquérir la blancheur, la douceur et la finesse des mains, c'est d'employer constamment pour sa toilette journalière, le Savon des Prélats et la Pâte des Prélats qui donnent aux mains les plus vulgaires, une très aristocratique blancheur. Ces produits réputés se trouvent à la Parfumerie Exotique, 26, rue du 4-Septembre, Paris.

Portraits Ludo - Rien de plus beau !
Allez voir ses miniatures sur ivoire d'après nature et photographies, 5, Boul^d des Italiens.

SITUATION D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, B^d Poissonnière, Paris.

JE GUÉRIS LA HERNIE
Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste,
30, Faub. Montmartre, 30, Paris (9^e) 1^{er} étage.
Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

Soignez vos Convalescents
Soutenez les Blessés
Conseillez les Affaiblis

Par le **VIN AROUD**
VIANDE — QUINA — FER
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies,

**REMÈDE
D'ABYSSINIE
EXIBARD**
en Poudre, Cigarettes, Tabac à fumer
Soulage instantanément
L'ASTHME
H. FERRÉ, BLOTTIÈRE & C^{ie}
28, Rue Richelieu, PARIS.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & C^{ie}
Dépuratif par excellence
POUR
LES
ENFANTS
POUR
LES
ADULTES

Dans toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

**CAPSULES de
PHOSPHOGLYCÉRATE
de CHAUX**
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT STIMULANT

Recommandées Spécialement
aux CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES.
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS
8, Rue VIVIENNE, PARIS



Fl. 6'60 en France
Etranger port en sus.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Déterritif, dissipe
Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
du visage claire et unie. A l'état pur,
il enlève, sur le sait, Masque et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
B^d S^t Denis, 16.

FOBÉSITÉ LIN-TARIN
CONSTIPATION

CORS AUX PIEDS
Suppression radicale en 6 jours par le
TOPIQUE des CHARTREUX
VENTE DANS TOUTES
LES PHARMACIES.

Machines à coudre **SINGER**

Siège Social
102, rue Réaumur
PARIS

GUELDY
SON PARFUM
"LA FEUILLERAIE"

EN VENTE PARTOUT et chez M.M. THIBAUD & C^{ie}. Concess^{es} Général pour la France — 7 & 8, Rue La Boétie, PARIS

Siolet SAVON ROYAL
de THRIDACE

PARIS SAVON VELOUTIN

Recommandé par les médecins de la Paix et Bataille de Verdun

BOUSQUIN Farines spéciales
pour enfants et régimes
25 Galerie Vivienne, Paris

RHUM ST-JAMES

RHUM des Plantations ST-JAMES

Les Plantations St-James doivent leur vieille réputation dans les Antilles à leur rhum placé au premier rang pour leur finesse et leur arôme.

The St-James Plantations owe to the superior quality of their rums the old established reputation in which they are held in the West Indies.

SEUL IMPORTATEUR
P. LAMBERT, ST-JAMES (Antilles)
ST-PIERRE-MARTINIQUE, PARIS
MARSEILLE, BORDEAUX, LONDRES

ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.

JAPY FRÈRES et C^{ie}

BEAUCOURT (Territoire de Belfort)

Succursale à PARIS : 7, rue du Château-d'Eau

Maisons à LONDRES, 22, Goswell Road, Aldersgate Street, E. C. - à MILAN, 21, Via San-Maurilio

HORLOGERIE

Pendules à suspendre et pendules à poser. - Pendules à suspendre en bois et en métal décoré. - Régulateurs bois à sonneries sur gongs et à Carillon Westminster. - Pendules et cartels bronze. - Pendules marbre. - Pendules de voyage. - Pendules de marine. - Mouvements seuls. Réveils. - Réveils en boîtes métal nickelé, nouvelles formes déposées. - Petits réveils de voyage en écrin. Montres. - Montres à cylindre et à ancre, en boîte métal, argent et or.

MACHINES A ÉCRIRE JAPY

Fabrication exclusivement française.

Fournisseurs exclusifs et par contrats des Ministères de la Guerre et de la Marine, du Ministère des Colonies, de la Banque de France, des Compagnies de Chemins de fer, des grandes Administrations, etc.

MOTEURS THERMIQUES

ET APPLICATIONS

Moteurs verticaux à essence, à gaz et à naphtaline — Moteurs-Pompes.

POMPES EN TOUS GENRES

CONSTRUCTIONS ÉLECTRIQUES

Moteurs et Dynamos. - Moteurs spéciaux pour machines à coudre. - Appareillage électrique. Bronzes d'éclairage.

VISSEURIE ET BOULONNERIE

USTENSILES DE CUISINE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

en fer battu, étamé, poli, verni et émaillé. — et en aluminium et nickel.

(Pour la Visserie et la Boulonnerie et les articles en fer battu : Maison de vente : Comptoir des Quincailleries Réunies de l'Est, à Fesches-le-Châtel (Doubs). — Succursale : 21-23, rue Albouy, à PARIS).



LE MONDE ILLUSTRE

SOCIÉTÉ COTONNIÈRE H. GÉLIOT

(Société Anonyme au Capital de 3.600.000 francs)

Filatures, retordage et Tissage mécaniques.

Directeur-Général : M. GASTON DEBUCHY.

C'est au pied des derniers contreforts des Vosges, à Saint-Etienne-lès-Remiremont, que la Société cotonnière Géliot fut fondée, il y a un demi-siècle. Elle est de celles qui réparèrent les brèches de 1870-71 comme elles prendront la tête du prochain mouvement de renaissance : le voisinage de la frontière crée cette émulation féconde.

Disposant d'une force motrice de 2.500 chevaux-vapeur et hydraulique de 200, elle devait atteindre ce développement qui valut à M. Henri Géliot une notoriété remarquée dans le monde industriel et n'a cessé de s'accroître avec la Société anonyme, qui lui succède et qui conserve son nom.

Quelques chiffres : les usines de Saint-Etienne-lès-Remiremont comprennent une filature de coton de 52.000 broches produisant des filés, peignés et cardés d'Egypte et d'Amérique. Elles comportent en outre, un retordage de 5.000 broches avec gazage et dévîlage, un tissage mécanique de 660 métiers de toutes laizes, jusqu'à 2 m. 40.

Les produits sont des filés simples, retors, câblés et moulinés, des tissus de coton en tous genres, unis et façonnés spécialement pour pneuma-

tiques, bâches, chaussures, corsets, parapluies, doublures, lingerie, etc.

**

Le programme est vaste, et les 750 personnes qui s'y emploient n'y parviennent qu'avec un matériel soigneusement tenu au courant de tous les progrès

Mais là ne sont pas les seules occupations qui absorbent l'activité du Directeur général, qui a le même souci de son personnel que de la clientèle. La prévoyance est le premier facteur du succès ; aussi une coopérative garantit les employés contre les assauts du mercantilisme ; une caisse de secours fonctionne, au mieux des intérêts de chacun. Peur que les mamans toutes sur la brèche aujourd'hui, n'aient pas le regret d'abandonner leurs bébés aux heures de travail, une crèche et une garderie les adoptent, sous leurs yeux.

Les plus grands formés en société de préparation militaire, seront prêts à ce qu'il faut, quand il faudra.

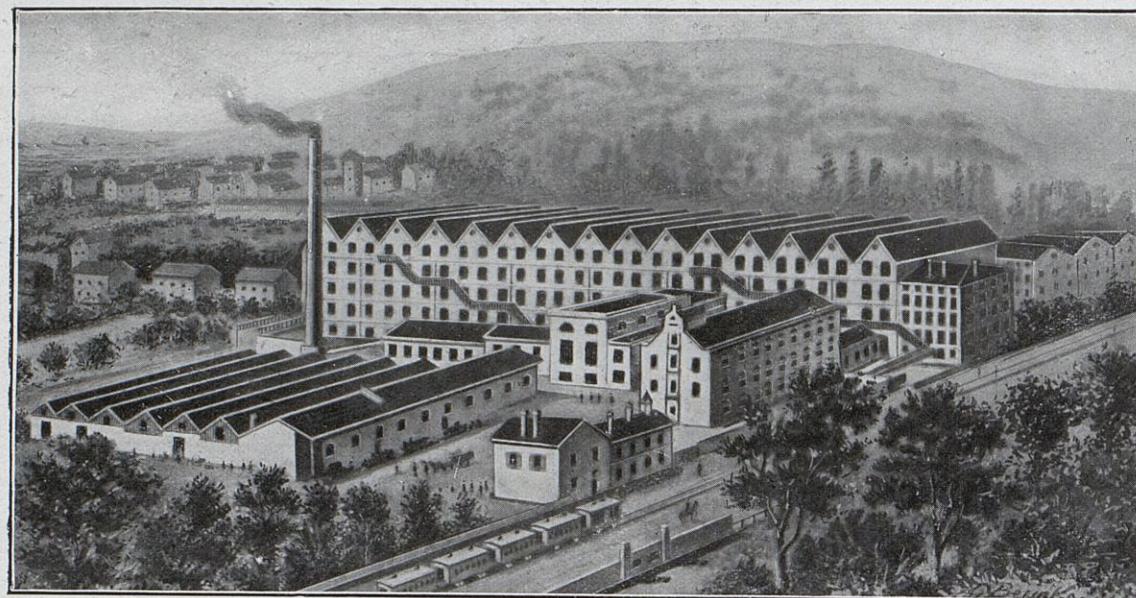
De nombreux logements ouvriers avec tout le confort moderne, éclairage électrique, jardins, contribuent au bien-être du personnel.

Un cercle musical assure la récréation des familles ouvrières.

La Société participe à l'exploitation agricole d'un vaste domaine et assure la production du lait et des céréales uniquement réservée au personnel des Usines.

Le Directeur-Général, lui-même chef d'une très nombreuse famille, a institué le salaire familial.

Ceux qui veillent aux portes entr'ouvertes de l'Alsace, à l'usine comme dans le rang, font bonne garde. Ils veulent une double victoire : ils l'auront !



Filature des Grands Moulins.

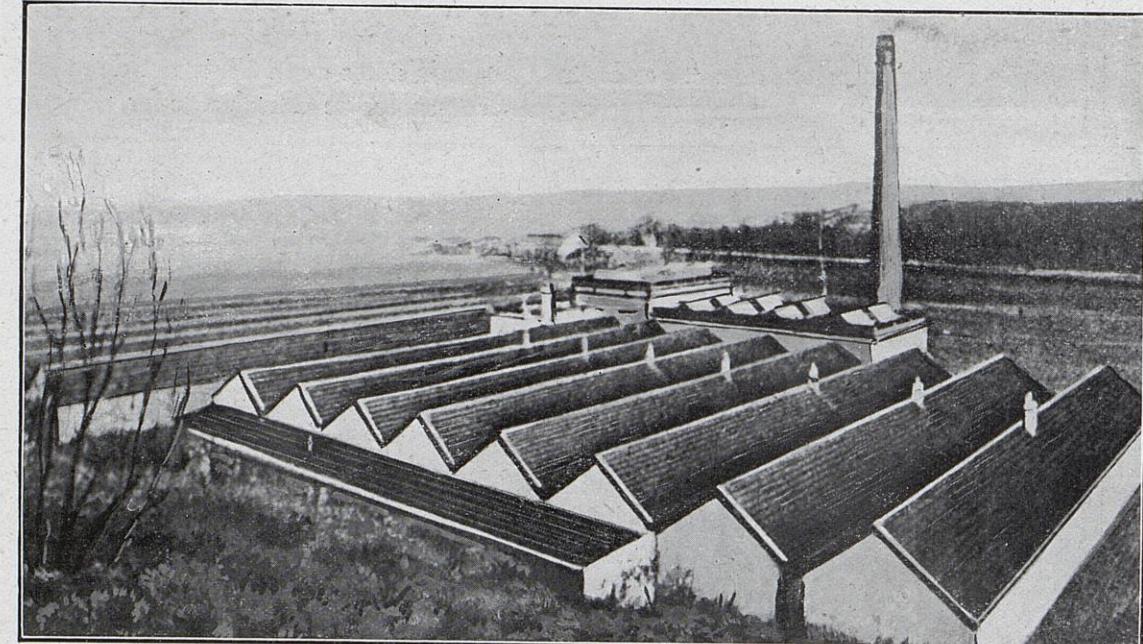
ETABLISSEMENTS PETERS

(Filature et tissage)

à NOMEZY (Vosges).

En 1879, M. Victor Peters, Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1895, Alsacien, fils d'Alsacien, et constructeur de machines à Bitschwiller-Thann (Haut-Rhin), se résolut à quitter, lui et ses fils, l'Alsace, afin de ne pas demeurer plus longtemps sous la tutelle allemande. Il vint fonder, près d'Epinal, à Nomexy, une filature de coton, modeste à ses débuts, mais qui compte actuellement 85.000 broches.

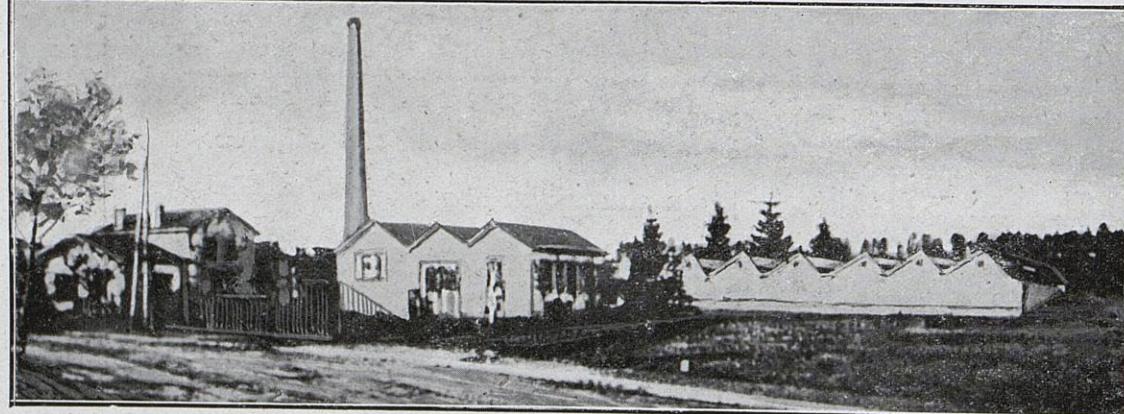
En 1893, M. V. Peters entreprit la création d'un tissage, également de coton, où battent présentement 710 métiers, et qui porte la raison sociale Paul Peters et Cie. Ces deux établissements (filature et tissage), qui travaillent presque exclusivement pour l'Armée, comprennent parmi leur personnel



Vue générale de la Filature.

(dirigeant et subalterne) de mille unités une proportion très forte d'Alsaciens.

Ceux-ci, amenés en partie de la vallée de la Thur par M. Peters, bien qu'ayant pris racine dans la localité vosgienne, ont néanmoins conservé leurs habitudes, leurs manières de voir, souvent même leur idiome spécial. Par leur fidélité à leur province martyre, par la constance de leur désir de revanche, et la continuation — entretenue du reste par les patrons — de leurs relations avec ceux de leurs parents demeurés en territoire envahi, ces transplantés ont fait œuvre utile en contribuant au maintien, dans les cœurs français, de l'Idée Alsacienne.



L'entrée du Tissage.

COMPAGNIE LORRAINE
D'ÉLECTRICITÉ

L'industrie nouvelle de la production et de la distribution de l'énergie électrique devait s'implanter rapidement dans les vallées et sur les plateaux lorrains : aussi, dès le début de cette industrie, différents concessionnaires s'établirent dans le pays.

La Compagnie Générale d'Electricité, déjà concessionnaire à Nancy fonda, en 1910, la Compagnie Lorraine d'Electricité avec l'aide de la Banque Renaud et des principales banques nancéennes.

A la nouvelle Compagnie, échut la tâche de réaliser les conceptions nouvelles dans la distribution d'électricité ; elle le fit avec une grande largeur de vues, justifiée très rapidement par les tragiques événements en cours. La guerre, avec la rareté du combustible et de la main-d'œuvre, les difficultés de transport, démontra rapidement les avantages de l'électricité produite dans des stations centrales puissamment outillées et bien situées.

Si aujourd'hui les résultats financiers n'ont pas encore récompensé l'effort accompli, on peut espérer avec certitude qu'il le sera prochainement lorsque la Victoire aura éloigné les batteries ennemis des principaux centres d'action de la Compagnie Lorraine d'Electricité.

Pour alimenter en énergie électrique les vallées de la Moselle, de la Meurthe et de la Vologne, seconder les distributions de la vallée de la Meuse, la station de Nancy fut immédiatement agrandie



Station Centrale de Nancy, alimentant en énergie électrique les vallées de la Moselle, de la Meurthe et de la Vologne.

et la station centrale de Vincéy fut construite de toutes pièces.

La Compagnie dispose ainsi d'une puissance de production de 50.000 kilowatts aménagés ou en voie d'aménagement.

Un réseau de transport de force à la tension de 65.000 volts fut établi en boucle, avec alimentation en divers points par les diverses sources d'énergie qui concourent définitivement à l'alimentation de la région Lorraine.

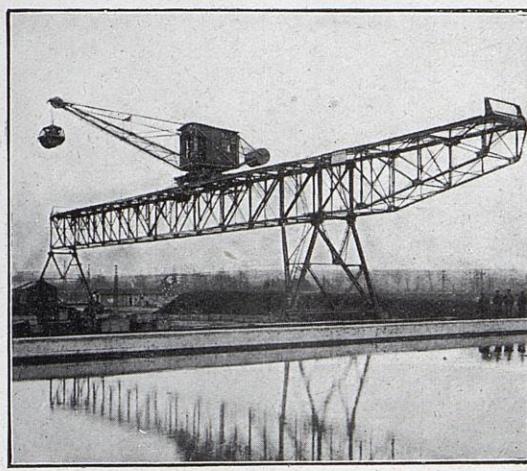
Douze postes centraux de transformation s'élèveront rapidement à proximité des agglomérations et dans des positions géographiques choisies en prévision de l'avenir et un réseau de distribution à la tension de 11.000 volts fut créé pour alimenter directement la grosse industrie et, par l'intermédiaire des postes de ville et de village, la clientèle courante à 115/200 volts.

Au jour de la déclaration de guerre, les travaux étaient terminés ; l'exploitation ayant été commencée au début de 1912. La longueur totale des réseaux haute et basse tension est d'environ 1.300 kilomètres.

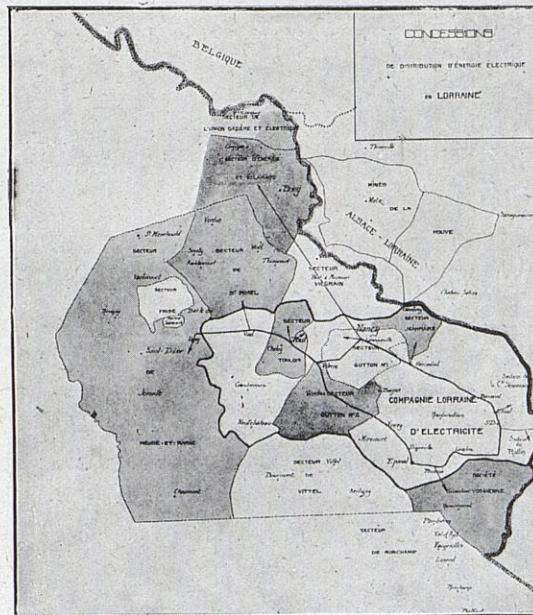
Très rapidement, le réseau créé fut utilisé par les industriels lorrains qui apprécieront les avantages qu'ils pouvaient en recueillir.

Respectueuse des situations acquises, la Compagnie Lorraine d'Electricité fit de nombreux traités de fourniture et d'alliance avec les concessionnaires antérieurs. Elle a des intérêts dans presque toutes les affaires de distribution de la région, de sorte que son action se fait sentir aujourd'hui du bassin de Briey à la région de la Haute-Moselle et de l'Alsace-Lorraine à la Meuse.

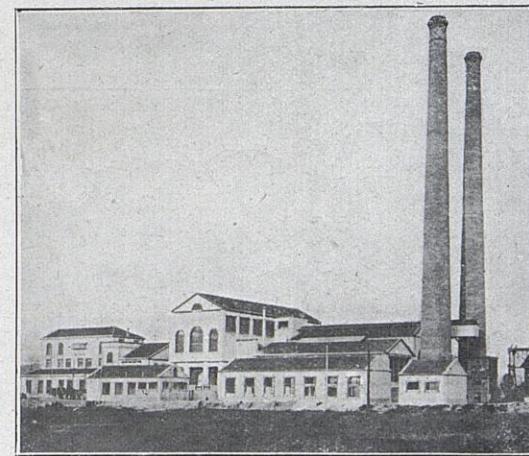
Malgré les difficultés de l'heure présente, la Compagnie Lorraine d'Electricité se prépare activement à seconder la reprise de l'activité industrielle dans les régions envahies.



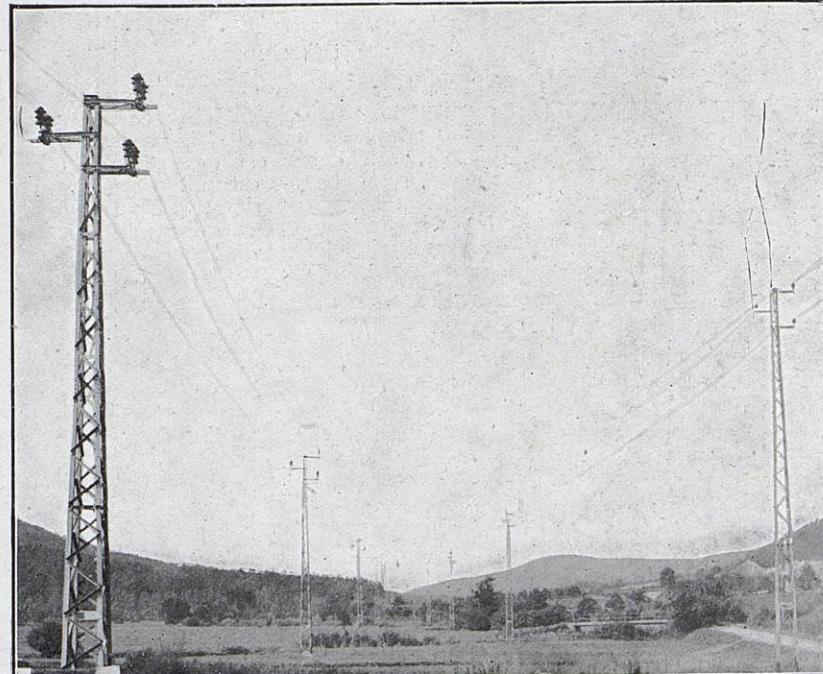
Appareil de manutention de charbons,
à la station de Vincéy.



Concessions de distribution d'énergie électrique
en Lorraine.

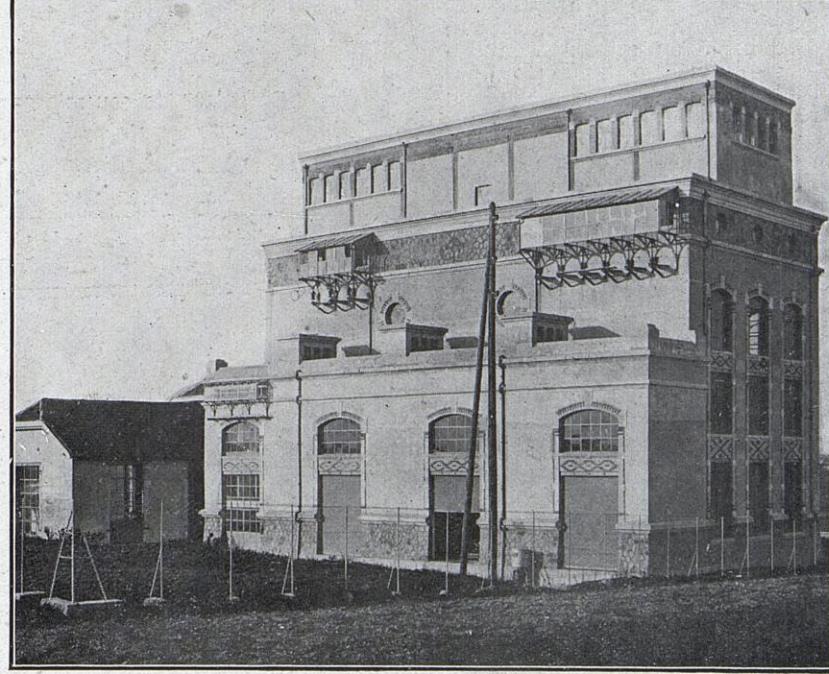


La Station Centrale de Vincéy
créée depuis la guerre



Lignes de transport et de distribution dans la vallée de la Meurthe.

COMPAGNIE LORRAINE D'ÉLECTRICITÉ



Poste de transformation d'Hériménil, près Lunéville.

LE MONDE ILLUSTRE

WYSS & C^{IE}

FONDEURS - CONSTRUCTEURS

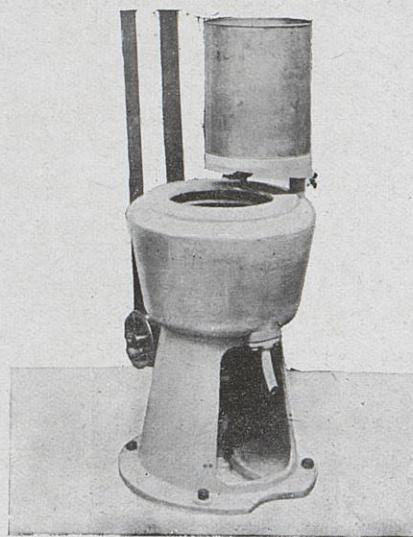
à SELONCOURT (Doubs)
et à Héricourt (Haute-Saône)

Les Fonderies et Ateliers de Constructions Mécaniques de Seloncourt (Doubs) ne sont autres que la Société des Anciens Etablissements Cuvier Fils fondés en 1863 avec succursale à Héricourt (Haute-Saône).

Un certain nombre de spécialités ont mis tout à fait en vedette le nom de Wyss et C^{ie}.

Les Fonderies de fonte excellent dans la production de pièces de moulage très difficile telles que *cylindres pour moteurs d'automobile, de camions, d'avions, de chars d'assaut et de motocyclettes*, de pièces pour les constructions et appareillages électriques comme paliers et carcasses de moteurs, des résistances et autres. Elles fabriquent aussi toutes pièces sur modèle et au troussau et des pièces en série sur machines à mouler.

Les Ateliers de Constructions Mécaniques se sont lancés dans la fabrication de *transmissions modernes* comportant notamment : les supports à réglage en tous sens, système Cuvier et les paliers Sellers présentant les avantages appréciés tels que économie d'huile, graissage assuré, propreté et nettoyage facile ;



Décanteur centrifuge automatique d'huile.
des arbres, manchons, paliers et chaises, de tous systèmes courants, les embrayages à friction système Benn breveté S. G. D. G. et les enrouleurs automatiques de courroie brevetés S. G. D. G.

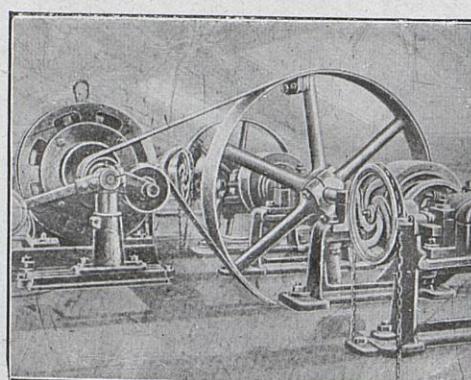
Cet excellent appareil qui convient à toutes les transmissions par courroie et pour toutes les positions des arbres quelle que soit la poulie qui commande, permet :

De diminuer à un minimum la distance d'axe en axe des poulies ; et, par suite l'encombrement de l'installation ;

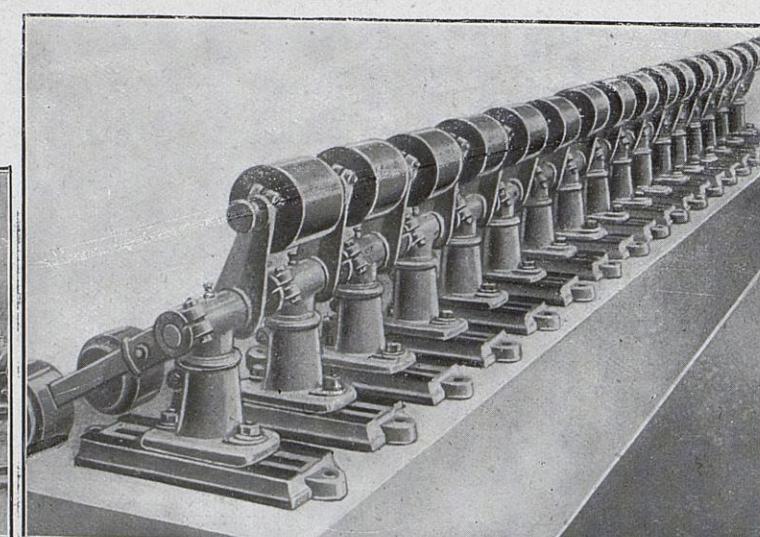
De réduire la tension de la courroie et ses dimensions, par conséquent la pression sur les coussinets ;

D'éviter le glissement de la courroie et la perte de vitesse

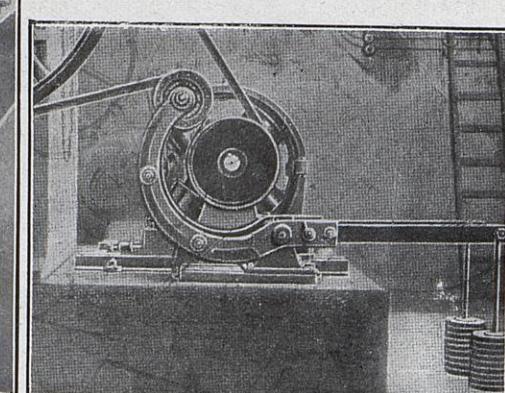
D'employer de grands rapports de diamètre entre les poulies.



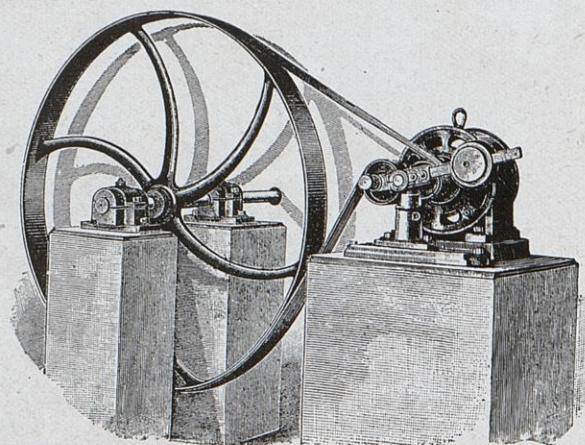
Transmission avec enrouleur de courroie et embrayages Benn.



Enrouleurs automatiques de courroie B¹⁶S. G. D. G. pour la commande d'une série de tours.



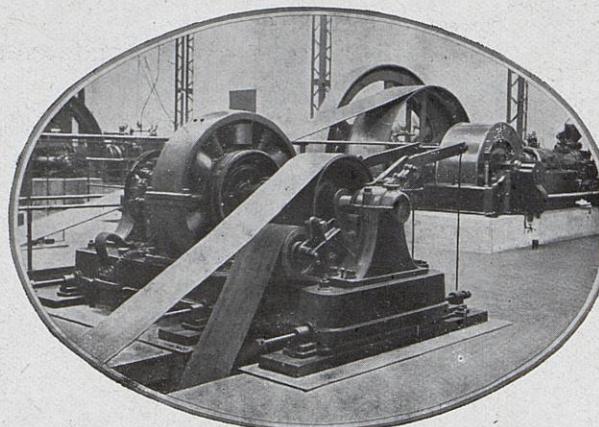
Enrouleur appliquée à une génératrice de 90 chevaux à 800 tours à la minute.



Enrouleur automatique de courroie B¹⁶S. G. D. G.



Intérieur de la Fonderie de Seloncourt.



Enrouleur de courroie appliquée à une dynamo.

De supprimer les renvois encombrants et coûteux.

Il se compose essentiellement d'un galet-guide monté sur un ou deux bras articulés sur un support fixe, ce galet agit toujours près de la plus petite des deux poulies, sur le brin conduit et exerce sur lui une pression de réglage au moyen de contre-poids ; la tension de la courroie est exclusivement fonction de la force à transmettre.

Les galets sont munis de roulements à billes ou d'un système de graissage automatique breveté S. G. D. G.

L'emploi de l'enrouleur est de plus en plus fréquent dans les installations de dynamos. De nombreuses installations pour transmettre des forces jusqu'à 900 chevaux ont donné entière satisfaction.

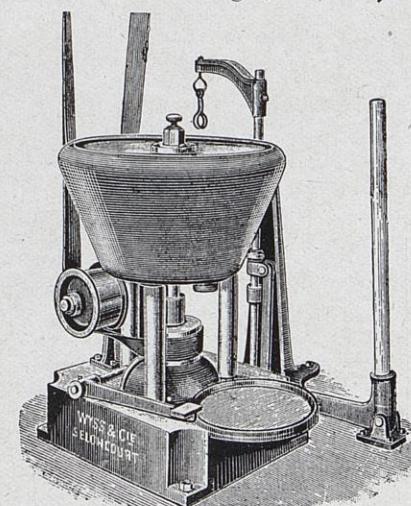
Parmi les machines spéciales que construit la Maison Wyss et C^{ie} citons :

Essoreuses centrifuges.

Les machines-outils modernes à grandes vitesses de coupe et grande production, notamment pour le décolletage et le perçage, nécessitent un arrosage abondant des outils par courant d'huile.

Une grande partie de cette huile reste dans les copeaux, d'où une perte sensible.

L'essoreuse centrifuge y remédie, sé-



Essoreuse centrifuge d'huile.

chant également les copeaux et les pièces en laiton ou en cuivre mouillés par l'eau de savon.

Il se construit deux modèles, l'un avec panier de 170 litres, l'autre de 22 litres de contenance, ils sont livrés avec un renvoi à plafond ou au sol.

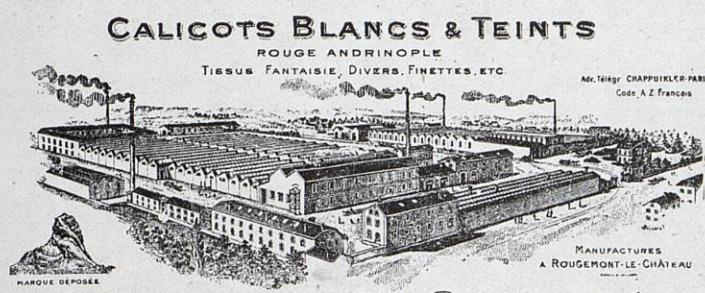


Décanteurs.

L'huile récupérée par les essoreuses contient des particules métalliques et des boues : le décanteur centrifuge les extrait, son débit est de 50 litres à l'heure, son entretien est nul.

Cette maison construit aussi des balanciers découpoirs et presses à bras, à pédale et au moteur et les machines pour la fabrication des pâtes de bois et de la cellulose.





C. Chappuis & Winckler Frères
36 RUE DES JEÛNEURS
PARIS

TELEPHONES
1^{re} LIGNE CENTRAL 91-32
2^{me} LIGNE 91-31 PARIS
4^{me} INTERPROVINCE

Tous les Tissus de Coton
UNIS ET FANTAISIE
BLANCHIS ET TEINTS
sont fabriqués par

MM. C. CHAPPUIS et WINCKLER FRÈRES

dans leur Manufacture de
ROUGEMONT-LE-CHATEAU
— près de Belfort —

PERCALES	POPELINES	PIQUÉS
CELLULARS	RATINES	ZÉPHYRS
NANSOUCKS	REPS	OXFORDS
BANDIÈRES	VICHY	CRÉPONS
GABARDINES	TOILE NATIONALE	TUSSORS

BUREAUX A PARIS, 36, rue des Jeûneurs (2^e Arrond.)
Tél. Central 91-32. — Télég. Chappukler-Paris, — Code AZ français.

AUTOMOBILES

La Buire
LYON

Publ. G. BERTHILLIER. LYON

LES ÉTABLISSEMENTS

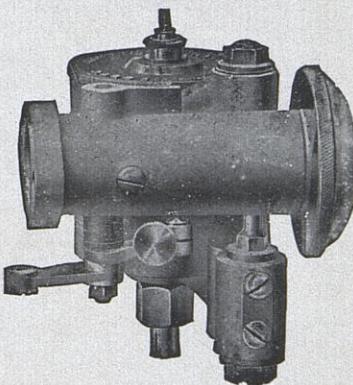
POULENC FRÈRES

Société anonyme au capital de 12.000.000 de francs.
Siège social : 92, rue Vieille-du-Temple, — Paris.



FABRIQUE DE Produits chimiques purs

POUR
PHARMACIE
INDUSTRIE
PHOTOGRAPHIE
LABORATOIRE



L'application du CARBURATEUR ZÉNITH

à la PRESQUE TOTALITÉ des
AVIONS MILITAIRES leur a
donné les qualités qu'ont les milliers de
voitures qui sont munies de cet appareil
scientifique :: :: :: ::

Société

du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines :
51, chemin Feuillat, à LYON
Maison à Paris :
15, rue du Débarcadère

USINES ET SUCCURSALES :
Paris, Lyon, Londres, Milan, Turin,
Detroit, New-York.

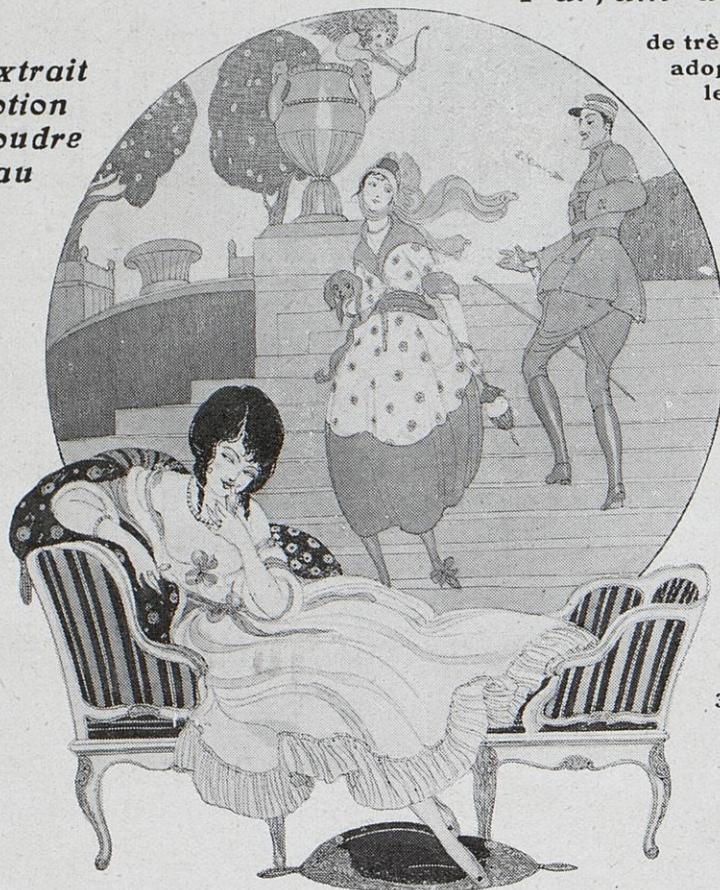


Le Siège social de Lyon répond par
courrier à toute demande de renseigne-
ments d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

— Un Jour viendra —

Parfum d'ARYS

Extrait
Lotion
Poudre
Eau



de très grand luxe,
adopté par toutes
les Élégantes.

ARYS,
3 rue de la Paix,
Paris,
et toutes
Parfumeries.

Prodige du parfum, miracle évocateur !
Le rêve de l'Amour naît de l'esprit des fleurs...
Le printemps des jardins sera le printemps des âmes
En respirant : « Un Jour viendra ».
Dorénavant toutes les femmes
Offrent leur cœur d'avance au trait qui l'atteindra.

Le flacon de Lalique : 30 francs, franco contre mandat-poste de 34 francs.

Dendelys

donne aux dents la blancheur du lys

Savon
Pâte

Poudre
Elixir



Nettoie et
conserve
les dents

Impression
de fraîcheur
délicieuse

Toutes Parfumeries
et ARYS, 3, rue de la Paix, PARIS

Purifie
l'haleine,
raffermit
les gencives

Action
antiseptique
très persistante

PATE : Boite porcelaine, 6 francs ; franco 6 fr. 70. Boite aluminium, 4 fr. 50 ; franco 5 francs.
SAVON : Boite porcelaine, 6 francs ; franco 6 fr. 70. Boite aluminium 4 fr. 50 ; franco 5 francs.
ELIXIR, 4 francs ; franco 5 fr. 40. Aucun envoi contre remboursement

Les victimes de l'acide urique



Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs



Recommandé par
le Professeur
LANCEREAU
Ancien Président
de l'Académie
de Médecine
dans son
TRAITÉ de la GOUTTE

Empoisonné par l'Acide urique, tenaillé par
la souffrance, il ne peut être sauvé que par l'

URODONAL

car l'Urodonal dissout l'acide urique

L'OPINION MÉDICALE :

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exacerbée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

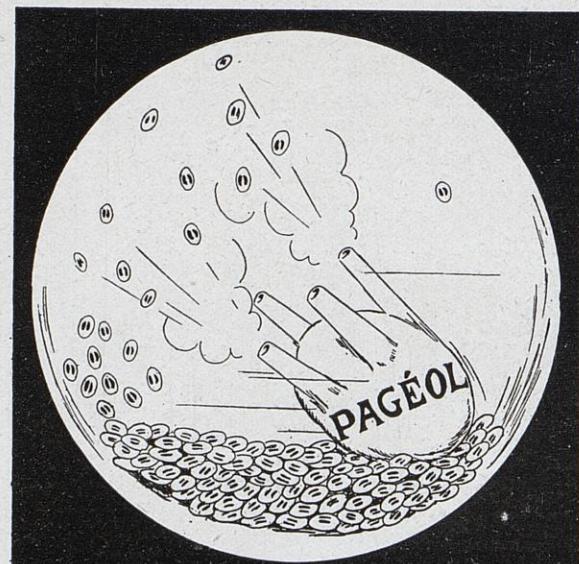
D^r P. SUARD.

Ancien Professeur agrégé aux Ecoles de Médecine
Navale, ancien médecin des hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 fr. ;
Les 3, franco, 23 fr. 25. Aucun envoi contre remboursement.

— PAGÉOL —

énergique antiseptique urinaire



Le PAGÉOL mitraille les gonocoques
hôtes indésirables des voies urinaires

L'OPINION MÉDICALE :

« Il est un médicament dont l'action sur les microbes qui encombrent les voies urinaires menacées ne saurait être mise en doute, parce qu'elle est décisive, un médicament auquel le gonocoque lui-même ne résiste pas, c'est le Pagéol. Son action principale est due à un sel récemment découvert, le balifostan, qui est un bicamphocinnamate de santalol et de dioxobenzol, dont les propriétés thérapeutiques ont été bien étudiées, et qui réunit, en les complétant et en les amplifiant toutes les qualités de ses composants sans en avoir les inconvénients. »

D^r MARY MERCIER, de la Faculté de Médecine de Paris,
Ex-directeur du Laboratoire d'hygiène.

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La demi-boîte,
franco 6 fr. 60. La grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front. Aucun envoi contre remboursement.

CRÉDIT FONCIER d'ALGÉRIE et de TUNISIE

Société Anonyme au Capital de 78.500.000 Francs

FONDÉE EN 1880

Siège Social : ALGER - 8, Boulevard de la République

Siège Administratif : PARIS - 43, Rue Cambon

FRANCE

BORDEAUX - M A R S E I L L E - N A N T E S

ALGÉRIE

Affreville
Aïn-Béida
Aïn-Bessem
Aïn-Temouchent
Arba (L')
Arzew
Aumale
Batna
Biskra
BLIDA
BONE
Bordj-bou-Arreridj
Boufarik
Bougie
Bouira

Tiaret
Tizi-Ouzou — Tlemcen

Chateaudun-du-Rhumel
Cherchell
Coléa
Collo
CONSTANTINE
Djedjelli
Fondouk (Le)
Guelma
Hussein-Dey
Hammam-Bou-Hadjar
Jemmapes
Lalla-Marnia
Maison-Carrée
Marengo
Mascara
Tialar

Médéa
Mila
Mostaganem
ORAN
Orléansville
Philippeville
Relizane
Rouiba
Saïda
Saint-Arnaud
Saint-Cloud
Sétif
SIDI-BEL-ABBES
Souk-Ahras
Tebessa

TUNISIE

Béja
Bizerte
Le Kef

Mateur
Nabeul
Sfax

Sousse
Tabarka
TUNIS

MAROC

CASABLANCA
Fez
Kénitra

Marrakech
Mazagan
Meknès
Saffi — TANGER

Mogador
Oujda
Rabat

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Société Electro-Métallurgique Française

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 50.000.000 FR.

FONDÉE EN 1888

SIÈGE SOCIAL A FROGES (Isère)

ALUMINIUM

= ACIER ÉLECTRIQUE =
FERRO-ALLIAGES

PROCÉDÉS FROGES-HÉROULT

pour la

Fabrication électro-métallurgique de l'acier

POUR RENSEIGNEMENTS ET LICENCES DES PROCÉDÉS :

S'adresser aux bureaux de la Société, à Paris, 109, Bd Haussmann.

Société d'Electro-Métallurgie de Dives

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 20.000.000 DE FR.

SIÈGE SOCIAL : 11 bis, RUE ROQUÉPINE — PARIS

USINES À DIVES-SUR-MER (Calvados)

CUIVRE

LAITON

ÉTAIN

NICKEL

ALUMINIUM

en tubes, barres, fils, planches
emboutis.



PHARMACIE CENTRALE DE FRANCE

FONDÉE PAR DORVAULT EN 1852



Société en commandite par actions
entre seuls Pharmacien
Au Capital de DIX MILLIONS

Charles BUCHET & Cie

Successors de
Menier, Dorvault et Cie,
Em. Genevoix et Cie.



SIÈGE SOCIAL :
7, rue de Jouy, 7, Paris (IV^e)

BUREAUX et MAGASINS :
21, rue des Nonnains-d'Hyères

USINE A SAINT-DENIS (SEINE)

Succursales à LYON et BORDEAUX. — Agences à Lille, Marseille, Nancy, Nantes, Rouen, Toulon et Toulouse. — Office à LONDRES.

III PRODUITS CHIMIQUES PURS

ALCALOIDES ET GLUCOSIDES ::	FABRIQUE DE SULFATE ET DE
PRODUITS PHARMACEUTIQUES ::	:: :: :: SELS DE QUININE :: :: ::
:: :: ET GALÉNIQUES :: :: ::	PRODUITS ANESTHÉSIQUES ::
:: :: POUDRES IMPALPABLES :: :: ::	Chloroforme — Ether — Bromure d'éthyle

Laboratoires spéciaux pour la préparation des
SÉRUMS ET AMPOULES STÉRILISÉS
pour Injections hypodermiques. —
MÉDICAMENTS COMPRIMÉS

III DROGUERIE MÉDICINALE ET HERBORISTERIE DE 1^{er} CHOIX

Importation de Drogues exotiques et produits rares. Huiles de foie de morue médicinales pures

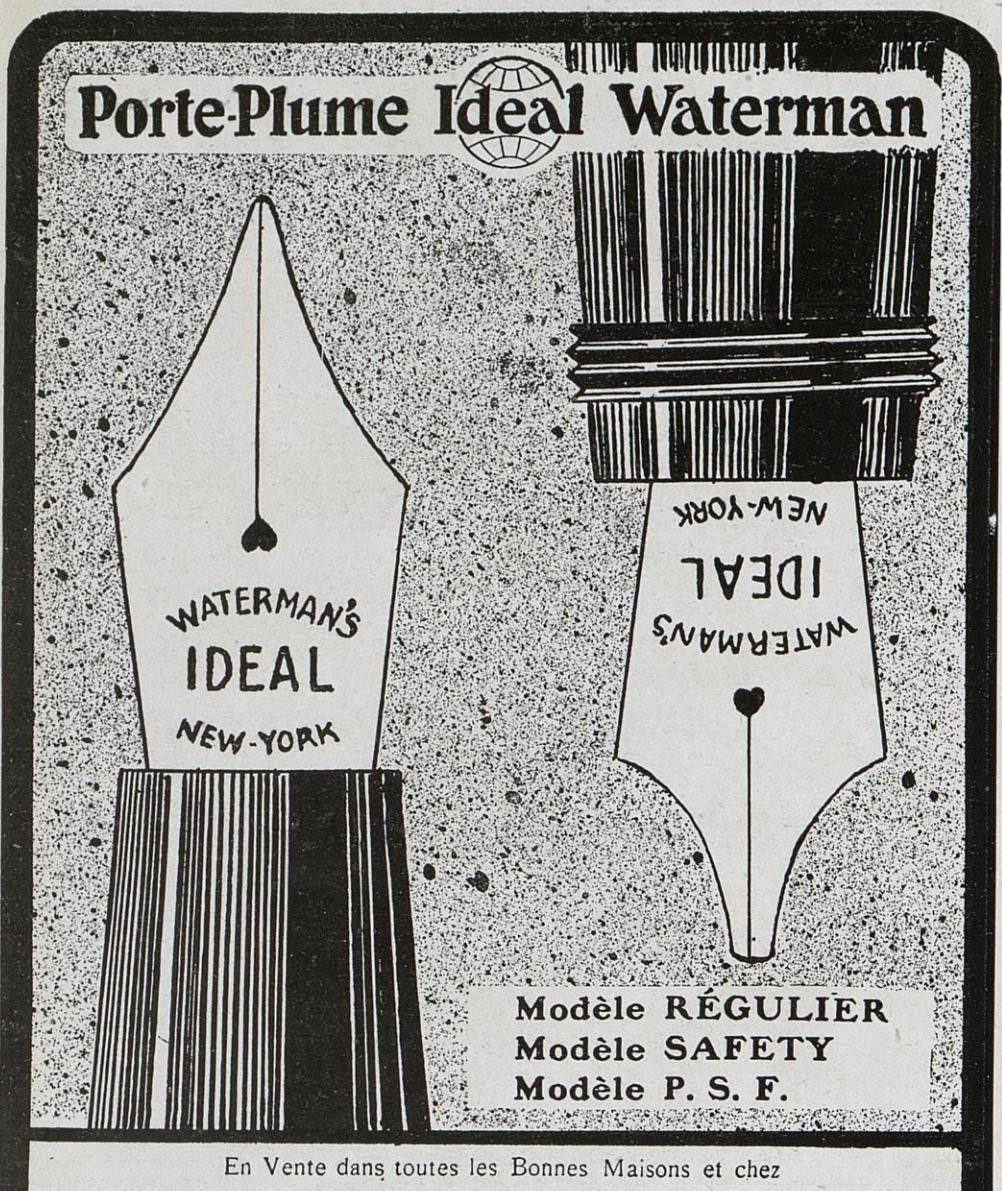
HUILE DE FOIE DE MORUE SAINT-PIERRE

(Provenance directe des Pêcheries de Saint-Pierre et Miquelon)

Exposition Universelle :
TROIS GRANDS PRIX
Paris 1900



Exposition Universelle :
TROIS GRANDS PRIX
Paris 1900



En Vente dans toutes les Bonnes Maisons et chez

KIRBY, BEARD & C° L^d

Catalogue Spécial 106 franco.

5, Rue Auber, Paris.



GLYCOMIEL

Trois Parfums : ROSE, VIOLETTE, COLOGNE

Gelée à base de Glycerine et de Miel anglais

En dépit des saisons, gardez la fraîcheur à votre teint ; la délicatesse parfumée à vos mains ; à votre peau la douceur du miel.

Incomparable pour la toilette des Bébés.

EN VENTE PARTOUT
FÉRET Frères, 37, Faubourg Poissonnière, PARIS

EPILEPSIE !!!

Les Dragées GÉLINEAU constituent la médication la plus rationnelle, la plus efficace à combattre cette terrible maladie.
J. MOUSNIER, Sceaux-Seine (France).



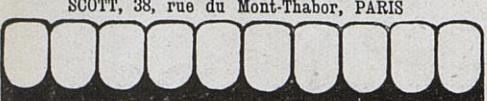
Vos dents doivent être soignées toute la vie par

L'EXCELLENTE PATE DENTIFRICE

DENTOX

Fortement antiseptique, parfaitement déterminante, agréablement aromatisée. En vente partout. Petit tube : 0 fr. 90, grand tube : 1 fr. 50.

SCOTT, 38, rue du Mont-Thabor, PARIS



Folie d'Opium

PARFUM EXTRA ENVIRANT



RAMSÈS
CAIRE · PARIS

EN VENTE DANS LES
GRANDS MAGASINS & PARFUMERIES

ETABLISSEMENTS
Julien Damoy
... PARIS ...



PRODUITS ALIMENTAIRES

LES MEILLEURS
LES PLUS APPRÉCIÉS

MAISONS DE VENTE :

PARIS : 31 à 35, Boulevard de Sébastopol.
BANLIEUE : Vincennes, Levallois, Clichy et Saint-Denis.
PROVINCE : 2000 Dépositaires.

3 USINES pour la Fabrication.
COMPTOIRS D'EXPORTATION : LE HAVRE et BORDEAUX

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine "USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

ALCOOL de MENTHE DE

RICQLÈS

Produit hygiénique indispensable
Le meilleur et le plus économique des Dentifrices.
Exiger du RICQLÈS

Des Dents de Lys

avec les Dentifrices d'ARYS, 3, R. de la Paix, Paris.

Dendelys

AVARIE GUERISON définitive
SERIEUSE,
sans rechute possible par les
COMPRIMÉS de GIBERT
606 absorbable sans picrure
Traitement facile et discret même en voyage.
La Boîte de 40 comprimés Huit francs
La Boîte de 50 comprimés Dix francs
(Franco contre espèces ou mandat).
Pharmacie GIBERT, 10, rue d'Aubagne - MARSEILLE
D'épôts à Paris : Ph. Centrale-Turbigo, 57, rue Turbigo.
Planche, 2, rue de l'Arrivée.

L'APPAREIL IDÉAL DES AMATEURS

est le

VÉRASCOPE RICHARD

Se méfier des imitations
Exiger la marque authentique

Pour les débutants LE GLYPHOSCOPE Bté S.G.D.G. -- Exposition : 7, rue Lafayette (Opéra)

Vente au détail :
10, rue Halévy (Opéra)



DE FABRIQUE



LE VÉRASCOPE RICHARD
Demandez la notice illustrée
25, rue Mélingue, PARIS

ASTHME
REMÈDE EFFICACE ESPIC
Cigarettes ou Poudre
Tout Ph. - Exigé signature J. ESPIC sur chaque cigarette

DUPONT Tél. 818-67
Maison fondée en 1817. Fournisseur des hôpitaux
10, rue Hautefeuille, PARIS (6^e)

Tous articles pour blessés,
malades et convalescents
FAUTEUIL A DOSSIER ARTICULÉ
pour malades
souffrant d'oppressions.

Ch. HEUDEBERT

Ses délicieuses Farines et Flocons de Légumes cuits et de Céréales ayant conservé arôme et saveur.
Prépare on instantané de Potages et Purées, Pois, Haricots, Lentilles, CRÈMES D'Orge, Riz, Avoine.

EN VENTE Maisons d'Alimentation. Envoi BROCHURES sur demande : Usines de NANTERRE (Seine).

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte : 2/50 francs - Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris



LIVRES & GRAVURES. — Achat toutes collections.
BULLETIN PÉRIODIQUE N° 2 (152 pages) francs contre 6 fr. 75
Librairie Vivienne, 12, rue Vivienne, Paris.

MOUTARDE forte

"GREY-POUPON"
au Verjus à DIJON

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



DEMI-TOUR

Voici venir pour le boche le moment d'exercer ses talents bien connus de déménageur...

Car ils déménagent, avec leurs baromètres qui ont cessé de marquer le beau temps, les « météorologues » attachés aux états-majors,

et déménagent les états-majors eux-mêmes, en tenue du matin, avec peu d'armes et pas de bagages,

et aussi, parmi les convois que canardent nos avions, la monstrueuse canonnier... Bertha

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

CHOCOLAT LOMBART

Le meilleur

GUERISON de l'ECZEMA
Constipation, Vices du Sang, Rhumatisme par le
DÉPURATIF BLEU
aux Sucs de Plantes
fortifié : Estomao, Foie et Reins
SAUVEUR des Maux de la FEMME
8 fr. 50 Pharm. Cure 4 fl. 14 fr. francs (mandat)
BRELAND, Pharmacien rue Antoine, Lyon.
ANTICOR-BRELAND enlève les CORS. 1,50. f. 65



AMYDERM

Hygiénique et antiseptique, supprime le feu du rasoir, raffermit les tissus, cicatrise les coupures, soul, permet de se raser de près sans rougeur et procure à l'épiderme la plus agréable fraîcheur.
Parfumerie HYALINE, francs 2'25
FÉRET Frères, 37, Faub. Poissonnière, Paris.

MESDAMES

Les Véritables CAPSULES
D'JORET & HOMOLLE
Guérissent Retards, Douleurs,
Régularisent les Époques,
La fl. 5 fr. 10. M. SéGUIN, 165, Rue S.-Honoré, Paris.

Les Parfums d'ERNEST COTY

Echantillon : 3¹ 75
EN VENTE PARTOUT
GROS : 11, Rue Bergère, PARIS

CHAUSSEZ-VOUS CHEZ TOMMY

1, RUE DE PROVENCE
81, Passage BRADY — 23, Rue des MARTYRS
44, Rue SAINT-PLACIDE
Maison à TROUVILLE

BEAUTÉ, CONSERVATION HYGIÈNE des DENTS par le

GLYCODONT

SAVONNE-BLANCHIT-PARFUME
Tube 1² 25 et 1² 95 francs timbres.
GROS : 69, FAUB. POISSONNIÈRE, PARIS



Le plus grand choix de
BRACELETS-MONTRES
CADRANS RADIAUM &
VERRES INCASSABLES
:: Bijouterie actualités ::

Les célèbres Chronomètres Maxima,
La Nationale, Le Chronocog.

Demandez le dernier catalogue complet illustré de
Edouard DUPAS Comptoir National d'Horlogerie
à BESANÇON
MAISON FRANÇAISE

MAXIMA

ACHÈTE
BIJOUX
3, RUE
TAITBOUT

ANTIQUITÉS
AUTOS (DE MARQUES)

TÉLÉP.
GUT. 14.50

OBJETS D'ART
& D'AMEUBLEMENT

MAXIMUM

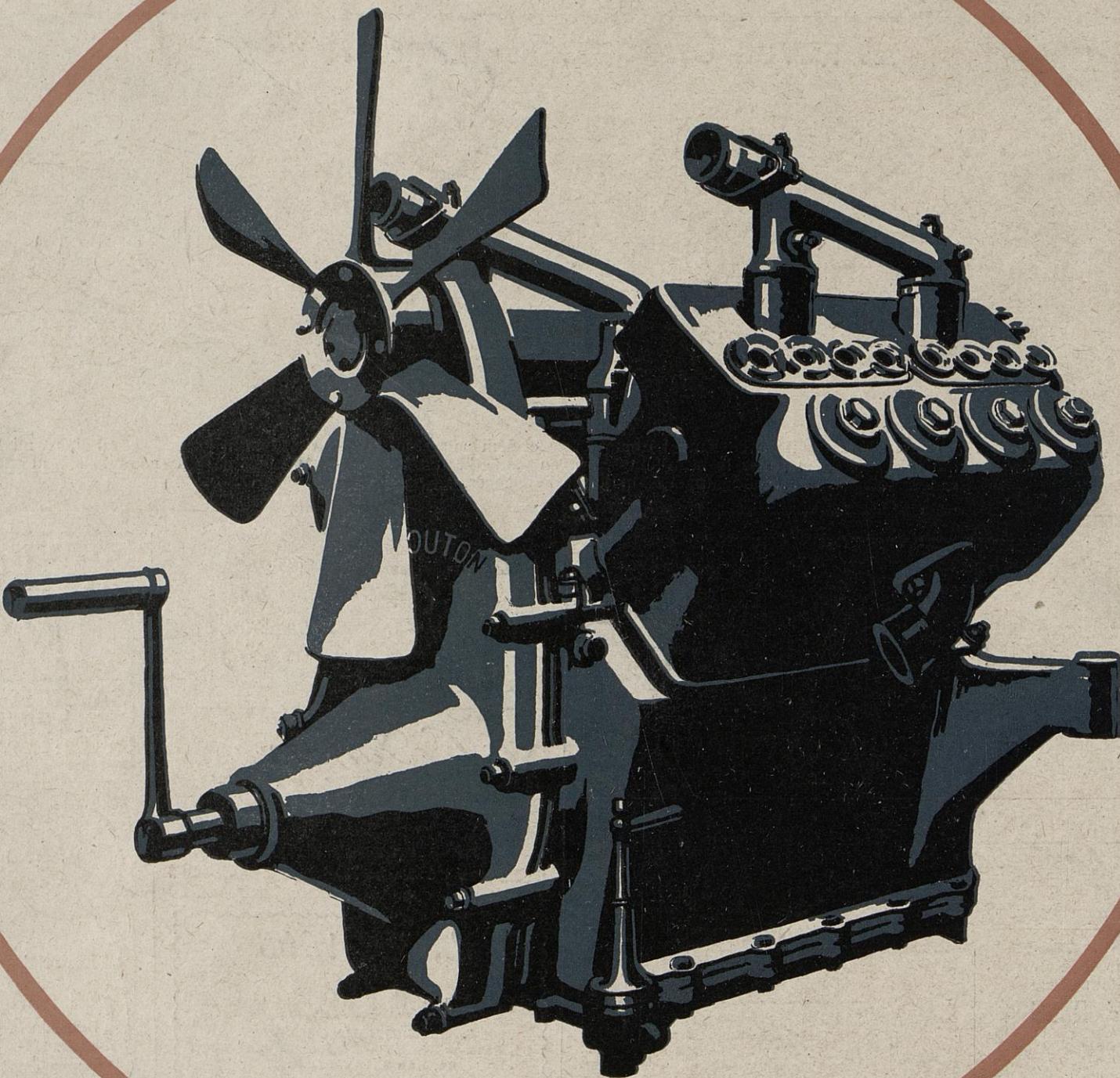
Coaltar Saponiné Le Beuf
antiseptique, détersif
ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le COALTAR LE BEUF, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : Ferd. LE BEUF, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

Le 8 Cylindres
De Dion Bouton
Magnéto "Victrix"



Le Roi des Moteurs
dans la Guerre d'aujourd'hui,
dans la Paix de Demain